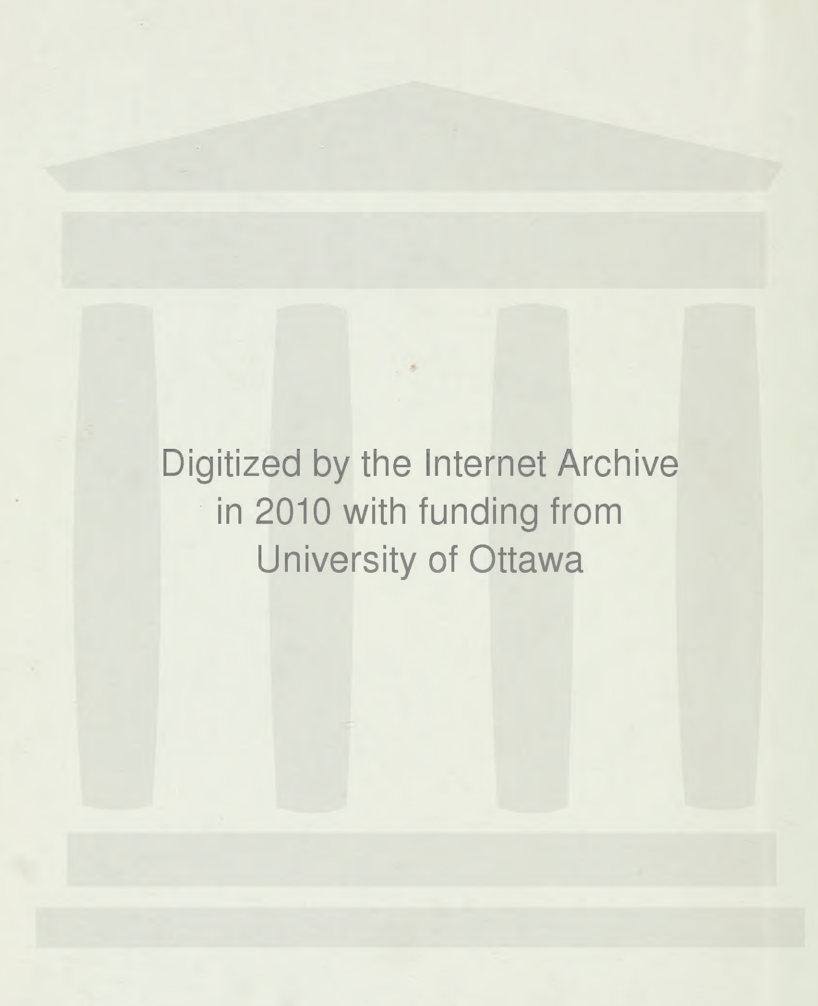

3 1761 08002048 0



Hommage de l'auteur
Eug. Darnavol

LE COSMOS

EUGÈNE BARNAVOL

LE COSMOS

ACTION SOCIALE

EN

3 ACTES & 5 TABLEAUX

Préface de GEORGES EEKHOUD

Cinq Croquis de l'auteur

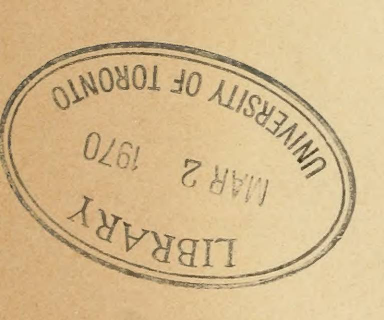
EDITION DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Directeur :
JULES NOËL
133, Boulev[d] Sainctelette
MONS (Belgique)



Editeur :
ALBERT HARVENGT
13, Rue Chisaire
MONS (Belgique)

1913


UNIVERSITY OF TORONTO
MAR 2 1970
LIBRARY

AVANT-PROPOS

J'ignore si *Le Cosmos,* la pièce d'Eugène Barnavol, sera jamais représentée, mais ce que je sais, c'est qu'il n'y en a guère de plus scénique et qu'à la simple lecture il s'en dégage une telle impression d'humanité et de vie, surtout de la vie et de l'âme des foules, que l'on se sent emporté soi-même dans le torrent et le tourbillon de ses péripéties.

C'est éminemment aussi du théâtre populaire, frémissant, tumultueux, impulsif, orageux comme les forces collectives mêmes dont Barnavol nous montre les mobiles, les rouages et les ressorts ; les fermentations sourdes et latentes, les ardeurs qui couvent en attendant de lever leurs flammes et de se résoudre en explosions. « Le peuple, me confiait l'auteur, fait toute l'action du *Cosmos* et c'est pour lui que j'ai écrit ma pièce. Je pense que le théâtre de nos jours, confiné dans la vie bourgeoise, n'évolue plus. Il m'a paru qu'il ne peut gagner qu'à prendre contact avec le peuple, avec la vie des

foules où commencent à souffler des passions que j'ai tout lieu de croire irréductibles ». S'il était une œuvre à rapprocher du *Cosmos,* ce serait *Les Tisserands* de Gérard Hauptmann. Pas d'intrigue, rupture complète avec le caractère schématique et unilatéral que nous devons à nos habitudes classiques. Comme dans *Les Tisserands,* comme aussi en certaines scènes de *La Puissance des Ténèbres* de Tolstoï ou des *Bas-Fonds* de Gorki, les milieux et les groupes sociaux sont évoqués avec une vérité, une couleur, un geste et un rythme intenses, sans préjudice du caractère et de la psychologie des éléments individuels et très marqués qui grouillent et bouillonnent, agissent ou réagissent dans ces masses de peinards, de déclassés et d'anarchistes.

Au premier acte : *Les Soutiens de l'Ordre,* le personnage de Dureau fils s'apparente à l'honnête docteur Stockmann de *L'Ennemi du Peuple* d'Ibsen. Tout cet acte est d'une belle et crâne allure, satirique et corrosive, sans l'ombre de déclamation et — tant pis, hélas, pour notre époque financière et férocement cupide ! — sans le moindre soupçon de parodie ou de sectairianisme. Evocation atroce, mais exacte et fidèle ! Dans cet acte aussi apparaît le faible et touchant Lantimoche, nature honnête comme celle de Dureau fils, brave garçon que révoltera le cynisme des « ventres dorés » et qui ira aux foules révoltées, mais sans participer de leur énergie, de leur combativité, refréné encore par des

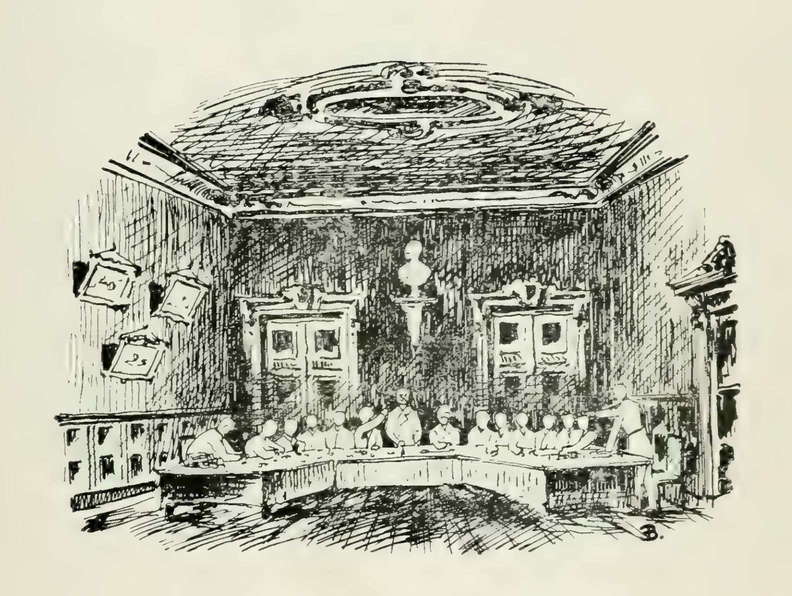
scrupules et des doutes d'idéologue et de révolutionnaire en chambre. Les trois tableaux du 2e acte : *La Révolte,* surtout le premier, produiraient, certes, au théâtre un effet irrésistible par leur entrain, leur verve plébéienne, leur gaîté féroce, leur pittoresque de bas fonds, leur canaillerie truculente qui rappelle certaines planches de Callot et de Goya. Dans cette cave de maison en construction où se réfugient les purotins et les claque-dents, au fond de cet asile des désespérés et des boute-feux, nous voyons surgir d'inoubliables figures, des types d'une autorité, d'un prestige redoutable, en qui se concentrent comme autant de synthèses de psychologies sociales. C'est notamment ce Moselberg, peut-être la création la plus impérieuse et la plus logique de notre dramatiste.

La langue de cette « action sociale » s'adapte on ne peut mieux au sujet. Elle a toute la familiarité, le débraillé, le fumet, mais aussi l'acide, le vitriol ou parfois la sensualité féline des argots les plus suggestifs.

Il faut lire *Cosmos*. Il faut surtout travailler à le porter sur la scène.

GEORGES EEKHOUD.





Personnages du 1er Acte :

Dureau père.
Dureau fils.
Baron Du Reçail.
Général d'Apreterre.
Ribeauval.
Malentoit.
Calmendier.
Dangleur.
Lebayeur.
Bonpied.
4 administrateurs.
Bourgoin.
Bouchatrou.
Lantimoche.
1 huissier.

ACTE I.

LES SOUTIENS DE L'ORDRE

L'acte se passe dans la salle de réunion du Conseil de la Société financière « Le Cosmos ».

Décoration morose et solennelle. Grands lambris de bois. Aux murs des photographies de travaux de construction.

Au milieu du mur du fond, sur une console attachée au mur, un buste, celui du roi du pays.

Dans le mur de droite, au premier plan, une porte.

Le milieu de la pièce est occupé par une table en fer à cheval recouverte du tapis vert traditionnel. Autour de la table, il y a une douzaine de chaises. L'intérieur du fer à cheval est vide

SCÈNE I.

LANTIMOCHE, garçon de bureau.

(Au lever du rideau, il est assis devant la table au premier plan à gauche. Il a étalé quelques fiches et il écrit).

LANTIMOCHE. — Titre ? Heu... Heu... Voyons. (*Il réfléchit*). Oui, c'est ça. La souffrance et la recherche du bonheur. (*Satisfait*). C'est épatant ce que j'ai le génie des titres. La souffrance et la recherche du bonheur. (*Il sifflote*). Comme ça parle.

SCÈNE II.

Le même, plus BOUCHATROU

(Une des portes d'un placard dans le lambris de droite s'entr'ouvre. On voit apparaître la tête de Bouchatrou).

BOUCHATROU. — Lantimoche.

(Lantimoche lève la tête, puis ne voit rien et reprend son travail).

BOUCHATROU. — Lantimoche. (*Il sort du placard*).

LANTIMOCHE. — D'où sors-tu ?

BOUCHATROU. — Tu le vois. Du placard.

LANTIMOCHE. — Naturellement. Tu ne sors pas de ton lit. Qu'est-ce que tu fais là dedans ? Tu prends l'air ?

BOUCHATROU. — Là dedans ? Je gagne des rentes. (*Il montre un journal qu'il tient à la main*).

(Lantimoche le regarde avec ahurissement).

BOUCHATROU. (*Il rit*). — Quel coup ! Il y a de l'or dans le haut Baramata.

LANTIMOCHE (*reprenant ses notes*). — Je m'en fous.

BOUCHATROU. — Je vais être riche.

LANTIMOCHE. — En voilà une salade. Tu sors du placard. Tu y gagnes des rentes. Y a de l'or dans le Baramata et c'est toi qui deviens riche.

BOUCHATROU. — Dame, j'ai des actions du chemin de fer du Baramata.

LANTIMOCHE. — Et puis ?

BOUCHATROU. — Mais le chemin de fer va traverser les gisements d'or.

LANTIMOCHE (*sifflant longuement*). — Ça change.

BOUCHATROU. — J' peux dire que j'en ai un flair. J'ai toujours pensé que c'est pas pour des prunes que le Roi a fondé la colonie du Baramata. Aussi, quand j'ai appris qu'il était le principal actionnaire de notre société du chemin de fer, je me suis mis à ouvrir les oreilles. Et quand j'ai appris, il y a deux ans, qu'on envoyait le fils Dureau en mission et qu'il devait rechercher les

gisements d'or du Baramata, j'ai compris que cela pouvait devenir une bonne affaire.

LANTIMOCHE. — Ah ! je comprends le placard, maintenant.

BOUCHATROU. — On ne me faisait pas de confidences. Il fallait bien que je me renseigne. Je me suis fait un petit observatoire... J'entre par le vestiaire. (C'est le même placard. Tout le mur est percé). Et puis là je m'installe. Ah ! je suis bien. Il n'y a pas de courants d'air. Je ne m'y enrhumerai pas. J'écoute comme un conseiller ; je me tais comme un conseiller, et comme un conseiller, tu le vois (*tapant sur sa poche*), j'encaisse. (*Il rit*). Quand j'ai saisi le truc de l'or, les actions baissaient. J'ai vendu les terres de ma femme et j'ai fait acheter tout ce que je pouvais.

LANTIMOCHE. — Tu as fait ça, toi, Bouchatrou ?

BOUCHATROU. — Dis encore que je suis un cul.

LANTIMOCHE. — Mais es-tu sûr qu'il y a de l'or ?

BOUCHATROU. — Puisque *Le Bon Patriote* le dit et que c'est leur journal. L'article doit être du lieutenant Dureau.

LANTIMOCHE. — Ça va monter !

BOUCHATROU. — Comme du champagne. J'ai fait mon compte. Au bas mot, je gagne 50.000 balles.

LANTIMOCHE (*découragé*). — Si j'en avais seulement le cinquième, ce que ça avancerait ma recherche du Bonheur. Je suis sûr que je trouverais trois nouveaux chapitres.

BOUCHATROU. — T'es bon qu'à geindre.

LANTIMOCHE. — Je ne suis pas né spéculateur. (*Avec orgueil*). Je suis né pour l'abstraction.

BOUCHATROU. — La quoi ?

LANTIMOCHE. — C'est pas l'aqua. L'aqua, c'est l'eau, imbécile. C'est l'abstraction, du latin abs...

BOUCHATROU. — Du latin, abs...tiens-toi de continuer...

LANTIMOCHE (*avec désespoir levant les bras au plafond*). — « Ab uno disce omnies ».

BOUCHATROU. — Commence pas la messe. (*Sortant sa montre*). Faut se grouiller. Plus qu'une demi-heure avant la séance. Allez, oust ! Rengaine tes papiers. (*Il bouleverse les notes*).

Lantimoche (*protégeant ses papiers*). — Mes notes, nom de Dieu ! (*Avec un orgueil comique*). — Ça, mon petit, c'est ma fortune à moi, mes actions... Bousculer ça, toi, Bouchatrou !... Les bases d'une nouvelle sagesse... Ah ! tu sais, tu n'es pas encore châtelain pour mater les intellectuels.

Bouchatrou. — Pas de boniments. Le Conseil va arriver. Vite, les encriers, les buvards, les blocs-notes...

(Lantimoche tire des placards des lambris, tous les accessoires. Les deux hommes placent le tout sur la table : un encrier, un buvard, un bloc-notes à la place de chaque conseiller).

Lantimoche. — C'est le chemin de fer du Baramata qui siège aujourd'hui.

Bouchatrou. — Paraît. Le fils Dureau a demandé une réunion d'urgence pour y rendre compte de sa mission. (*Un petit silence*). Vingt-deux ! J'entends les éperons du fils.

SCÈNE III.

Les mêmes, plus DUREAU FILS, 29 ans, lieutenant d'artillerie, et BOURGOIN, secrétaire, 40 ans, obséquieux.

Bourgoin (*à Bouchatrou*). — C'est prêt.

Bouchatrou. — Oui, M. le Secrétaire.

Bourgoin. — Retirez-vous.

(Lantimoche et Bouchatrou sortent).

SCÈNE IV.

DUREAU FILS ET BOURGOIN.

Bourgoin. — Alors, mon lieutenant, vous avez cheminé dans le Haut Baramata sans avoir tiré un seul coup de fusil.

Lieutenant Dureau. — Entendons-nous. Sans un seul coup de fusil sur les indigènes.

Bourgoin. — Les indigènes ? Tiens alors.

Lieutenant Dureau. — J'ai dû malheureusement fusiller un blanc qui avait volé aux nègres de l'ivoire et du caoutchouc qu'il

comptait vendre quelques jours plus tard à des Portugais signalés dans les environs. Ma défense était formelle. Si je n'avais pas réagi énergiquement, la contagion se serait mise dans nos rangs, et je ne voulais pas conduire des pillards.

BOURGOIN. — Tout le monde, malheureusement, ne comprend pas son rôle avec la même noblesse.

LIEUTENANT DUREAU. — Laissons ce sujet, voulez-vous. Du reste, voici mon père.

SCÈNE V.

Les mêmes, plus DUREAU PÈRE. Dureau père entre affairé, rouge, soufflant, un journal à la main.

BOURGOIN. — Monsieur le Directeur.

DUREAU PÈRE. — Bonjour, Bourgoin. Laissez-nous seuls un instant. Si ces Messieurs venaient, vous les prieriez de passer dans le salon de lecture. Je sonnerai. Allez.

SCÈNE VI.

Les mêmes, moins BOURGOIN.

DUREAU PÈRE. (*Il attend que Bourgoin ait refermé la porte sur lui.*) — Tes notes du lieutenant Devroy, je les garde jusqu'à ce soir. Je ne les ai pas entièrement parcourues.

LIEUTENANT DUREAU. — J'en aurai peut être besoin au cours de la séance.

DUREAU PÈRE. — Tu me les réclameras. Je te les passerai.

LIEUTENANT DUREAU. — Bien.

DUREAU PÈRE. — Maintenant, au fait... J'ai vu ce matin le général. Je n'ai pas à te féliciter de ton attitude d'hier soir.

LIEUTENANT DUREAU. — Quelle attitude ?

DUREAU PÈRE. — Tu le demandes ? Comment, le général te présente au Roi, honneur qui nous comblait tous et qui allait asseoir ta fortune. Le Roi t'interroge sur les gisements d'or du Baramata. Tu savais combien il s'y intéresse. Je te l'ai assez

dit. Tu savais aussi ce qu'il fallait répondre. Tu réponds par une inconvenance.

LIEUTENANT DUREAU. — J'ai dit ce que je savais, qu'il n'y a pas d'or. Est-ce inconvenant de dire la vérité ?

DUREAU PÈRE. — La vérité, c'est ce qui plait au Roi. Je te l'ai dit hier. Il n'y avait pas à sortir de là. Mais non, Monsieur n'en fait jamais qu'à sa tête. Vraiment, si c'était là la surprise que nous réservait ton mutisme depuis ton retour.

LIEUTENANT DUREAU. — Je n'ai jamais cherché à faire de surprises à personne. J'ai refusé de répondre jusqu'ici à toutes vos questions parce que je n'avais pas encore dépouillé complètement toutes les pièces émanant de mes subordonnés, notamment celles du prospector opérant à l'ouest. En outre, pour éviter les commentaires et les interprétations, je m'étais fait un devoir de ne parler que devant le conseil quand je serais prêt.

DUREAU PÈRE. — Pourquoi alors t'être départi de cette sage réserve hier soir. Il fallait biaiser.

LIEUTENANT DUREAU. — Ma conscience me l'interdisait. Hier soir ma conviction était faite. De plus, le Roi est à mes yeux le premier magistrat du pays. Sa question avait un caractère officiel d'une gravité que je ne pouvais méconnaître. Je devais lui répondre et lui répondre suivant ma conscience.

DUREAU PÈRE. — Ta conscience et toi, vous êtes deux fameux imbéciles. Tu as vu d'ailleurs à la réponse du Roi quel succès elle t'a valu : Il t'a tourné les talons. Or, pour qui le connaît, c'est ta disgrâce. Heureusement, après avoir vu le général, j'ai, sur le champ, réparé ta gaffe. *(Montrant le journal).* Voilà.

LIEUTENANT DUREAU. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUREAU PÈRE. — Ça, mon petit, c'est *Le Bon Patriote,* article de tête : « Les gisements d'or du Haut-Baramata ». D'ailleurs, tu le sais bien, puisque tu as lu l'article.

LIEUTENANT DUREAU. — Je l'ai lu, en effet. Mais qui vous l'a dit ?

DUREAU PÈRE. — Tu l'apprendras dans un instant. Sache d'abord que c'est moi qui ai fait l'article et l'ai porté.

LIEUTENANT DUREAU. — Vous ? Vous avez fait ça ?

DUREAU PÈRE. — Oui, moi. Et tu vas me remercier, j'espère. Je m'y suis pris de façon qu'on croie que l'article est de toi. Le Roi n'en doutera pas un instant. Il pensera que tu t'es ressaisi, que tu as voulu réparer ta gaffe et tu rentreras en faveur... et moi aussi.

LIEUTENANT DUREAU. — Vous n'aviez pas le droit de faire ça sans me consulter.

DUREAU PÈRE. — Ta. Ta. Ta. On a le droit qu'on s'arroge. Quand il s'agit de réussir on a tous les droits. Pourquoi te consulter ? Nous ne saurions différer d'opinion quand il s'agit de ta propre fortune et de la mienne. Du reste, je n'avais pas de temps à perdre.

LIEUTENANT DUREAU. — Cet article n'est qu'un mensonge d'un bout à l'autre.

DUREAU PÈRE. — Voilà qui m'est égal. Il ira au but, c'est tout ce qui m'intéresse.

LIEUTENANT DUREAU. — Je ne puis vous laisser continuer. Cet article m'est tombé entre les mains, il y a une heure. Comme il pouvait me compromettre, j'ai envoyé au *Bon Patriote* un démenti immédiat.

DUREAU PÈRE. — Je le sais bien, *Le Bon Patriote* vient de m'avertir. Voilà ta lettre. *(Il sort la lettre.)* Elle ne sera insérée que si j'y consens. Naturellement, voilà ce que j'en fais. *(Il la déchire).*

LIEUTENANT DUREAU *(l'arrêtant).* — Mon père...

DUREAU PÈRE. — Pas de discours, hein ! Maintenant que tu sais que cet article est de moi et dans quel but je l'ai fait, je suppose que tu ne tiens plus à le démentir.

LIEUTENANT DUREAU *(avec violence).* — J'y tiens plus que jamais. Votre attitude...

DUREAU PÈRE. — Tu oublies à qui tu parles.

LIEUTENANT DUREAU. — Je voudrais pouvoir l'oublier, tant je vous trouve au-dessous de l'idée que j'avais de vous-même *(geste du père).* Mais il ne s'agit pas de ça maintenant. *(Le regardant).* J'exige qu'une nouvelle lettre que je vais faire paraisse dans *Le Bon Patriote.*

DUREAU PÈRE. — Comment, tu exiges ? Mon cher, le commandement t'a tourné la tête. Je ne comprends pas. *(Il y a un silence. Il l'observe, puis se met à rire).* Ah ! Ah ! J'y suis. *(Il se frotte les mains.)* Voyons. Expliquons-nous. Parle. Fais tes conditions.

LIEUTENANT DUREAU. — Je veux que ma lettre paraisse dans *Le Bon Patriote.*

DUREAU PÈRE *(avec une finasserie grimaçante et chafouine).* — Et pour qu'elle ne paraisse pas ta lettre, que te faut-il ? Parle... Nous accepterons tes conditions. Tu es le maître.

LIEUTENANT DUREAU *(avec mépris, contenant mal sa colère).* — Si vous n'étiez pas mon père, je vous répondrais par un soufflet... Faites entrer le conseil. Je ne parlerai que devant lui.

DUREAU PÈRE *(perdant patience).* — J'ai le droit d'exiger, moi, tu entends. Où veux-tu en venir ?

LIEUTENANT DUREAU. — Vous n'avez rien à exiger de moi. Faites entrer le Conseil.

DUREAU PÈRE *(avec colère, allant vers lui, les poings tendus, prêt à frapper).* — Tu ne... *(Il se maîtrise de suite, bas).* Prends garde... (*Le lieutenant Dureau, sans répondre, appuie sur le bouton de la sonnerie*). C'est bien. Tu n'es plus mon fils.

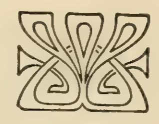
LIEUTENANT DUREAU. — Je voudrais ne jamais l'avoir été.

SCÈNE VII.

Les mêmes, plus BOUCHATROU.

DUREAU PÈRE. — Priez ces messieurs d'entrer.

(Bouchatrou sort).



SCÈNE VIII.

Dureau père et fils, Baron de Reçail, Ribeauval, Dangleur, Malentoit, Calmendier, Lebayeur, Bonpied, quatre administrateurs, Bourgoin, général d'Apreterre, Président du Conseil de la Société.

L'entrée a lieu dans l'ordre ci-dessus par la porte du fond à droite.

Le lieutenant Emile Dureau se place au premier plan à droite, face à l'intérieur du fer à cheval. Il reste debout, feuilletant des notes qu'il place devant lui sur la table. Il salue par instants un conseiller qui, en passant, s'incline devant lui. Dureau père, qui s'est porté à l'entrée, serre la main aux arrivants sur le seuil de la porte.

Contrairement au protocole, le général cherche à entrer le dernier pour causer avec Dureau père sur la porte. Pendant que les conversations s'engagent entre les conseillers, les deux hommes restés en arrière parlent à voix basse.

Malentoit, Du Reçail et Calmendier forment un premier groupe.

Bonpied se promène seul ainsi que Ribeauval. — Dangleur et Lebayeur se sont rencontrés sur le milieu de la scène au premier plan.

Il règne dans les groupes une atmosphère de contentement.

DANGLEUR *(montrant Dureau et le général)*. — Il se trame encore quelque chose. Regardez le général et Dureau. Ces deux-là nous préparent un coup de leur façon.

LEBAYEUR. — Si vous vouliez m'écouter. A nous deux nous flanquerions Dureau par terre.

DANGLEUR. — C'est-à-dire que je le flanquerais par terre et que vous vous installeriez à sa place. Je vous connais.

LEBAYEUR. — Nous nous partagerions sa dépouille.

DANGLEUR. — Non. Je ferais un marché de dupes. Je préfère agir seul à mon heure. (*Montrant les autres*). Tous ces gens vous craignent à cause de votre journal. Vous en savez trop long, vous obtiendrez d'eux tout ce que vous voudrez. Mon cher, c'est non. N'insistez pas. Du reste, Dureau n'est pas très solide. Essayez tout seul. Son fils n'a pas trouvé d'or.

LEBAYEUR. — Vous n'avez donc pas lu *Le Bon Patriote*. Il y a de l'or, mon cher, et beaucoup.

DANGLEUR. — Pas possible.

L'AUTRE GROUPE.

MALENTOIT A DU REÇAIL. — Vous n'avez pas de nouvelles de l'Empire du Soleil. Les troubles ?

DU REÇAIL. — Ça pourrait devenir sérieux. Si les Solariens se sont révoltés comme on le dit, la Société « L'Océanique » va essuyer une baisse considérable. Surtout si les chantiers de construction des ports ont été saccagés.

MALENTOIT. — Je ne suis pas sans inquiétude. J'ai peur que nous autres, à la Caisse d'Epargne, nous ne prenions la culotte. Dame, vous savez que la nouvelle loi a permis à la Caisse d'acheter pas mal des actions de « L'Océanique ». Voyez-vous que le public perde la tête en apprenant les troubles. Une panique en résulterait et je ne sais comment la Caisse d'Epargne pourrait faire face à une demande de remboursement quasi-générale. D'autant plus que le gouvernement qui a voté la nouvelle loi n'est déjà pas très populaire avec son projet de loi électorale. Ce serait une sale blague.

DU REÇAIL (*souriant*). — Hé ! hé ! qui sait ?

CALMENDIER. — La panique, mais, mon cher, ce serait ce qui pourrait nous arriver de mieux, au contraire.

MALENTOIT. — Ah ! non, pas de blagues.

CALMENDIER. — Représentez-vous une panique. La Caisse d'Epargne assaillie. La Caisse écoperait, c'est entendu. Toutes ses précautions, belles en théorie, n'arrêteraient pas le désastre. Elle appellerait le gouvernement à la rescousse. Il est responsable. Mais sa responsabilité ne lui donnerait pas d'argent. Où diable irait-il en chercher, le gouvernement, sinon dans la poche de ceux qui en ont, c'est-à-dire dans la petite association galettiste qu'on appelle « Le Cosmos ». Et le Cosmos, Malentoit, c'est vous, c'est moi, c'est nous. C'est toute la Sainte Finance. Et nous posons nos conditions. Comprenez-vous ? (*Il rit*).

MALENTOIT. — Superbe, en effet. C'est à méditer.

CALMENDIER. — Et je compte bien que vous le ferez.

(Malentoit éclate de son gros rire).

L'AUTRE GROUPE.

DANGLEUR (*sursautant au rire de Malentoit*). — Tiens. Il est là, l'iguanodon ; quelle bête tapageuse.

LEBAYEUR. — C'est une bête malicieuse.

DANGLEUR. — Lui. Allons donc.

LEBAYEUR. — Il devient l'homme du Roi, mon cher.

DANGLEUR. — Depuis quand ?

LEBAYEUR. — C'est lui le concessionnaire de toutes les routes à créer ici. Vous savez que le Roi a d'énormes propriétés à mettre en valeur autour de la ville. Il y fait passer des routes aux frais de l'Etat.

DANGLEUR. — Suivant la formule : Intérêt général et... splendeur des financiers. (*Malentoit éclate de rire*). L'imbécile. Est-ce qu'il aurait entendu ?

LEBAYEUR. — On peut tout lui dire. Il s'en fout. Pourvu qu'il empoche.

(Bonpied s'est rapproché d'eux).

BONPIED. — Je disais à M. Ribeauval qu'il fallait prier Dieu de nous conserver notre Roi *(il montre le buste)* longtemps encore. C'est un éminent patriote.

DANGLEUR ET LEBAYEUR *(en même temps)*. — C'est le plus grand patriote.

BONPIED. — Si nous ne l'avions pas, Messieurs, pour créer des débouchés à notre industrie, que deviendrions-nous, je vous le demande ? Entouré comme l'est notre petit pays par une ceinture étouffante de grandes puissances, ce serait l'étranglement. Grâce au Roi, Messieurs, qui se fait le champion du progrès, notre industrie traversant les océans devient une des premières du monde. Nos nationaux sont partout. Je lisais encore ce matin les prodiges qu'ils ont accomplis dans l'Empire du Soleil où notre Société « L'Océanique » est en train de créer, grâce au Roi, tout un monde.

L'AUTRE GROUPE.

CALMENDIER. — Vous savez, la panique je n'y tiens pas absolument. Au fond, le calme fera nos affaires, tout aussi bien. Il y a

de l'or dans le Baramata. C'est prouvé. Demain, par la presse, tout le pays saura et après demain, dans l'enthousiasme populaire, nous collons à la Caisse d'Epargne pour plusieurs dizaines de millions d'actions du chemin de fer.

MALENTOIT. — Mais il faut pour cela que le gouvernement tienne bon. Et la loi sur le vote plural qu'il maintient...

DU REÇAIL. — Et avec raison. Ce système plural lui assure une majorité écrasante aux élections prochaines.

MALENTOIT. — Il pourrait bien être renversé avant les élections et le suffrage universel...

DU REÇAIL. — Nous n'en sommes pas encore là. Le suffrage universel, utopie mon cher. Et puis on s'en effraie plus que ça ne vaut. Nous en serons quittes pour nous faire démocrates. Quand on ne peut plus traiter le peuple par le mépris, on le pelote. On peut bien faire ça pour sauver la caisse.

MALENTOIT. — Les partis extrêmes vont faire en faveur du suffrage universel une campagne désespérée.

DU REÇAIL. — Désespérée, c'est le mot. Que peuvent-ils vos partis extrêmes ? Intimider. Rien de plus. La force, mon cher, est entre nos mains.

MALENTOIT. — Oserait-on aller jusqu'à la faire intervenir ?

DU REÇAIL. — La force ? Elle donnera, soyez en sûr. Si on laissait faire ces écervelés de socialistes, le pays serait mis en coupe réglée par le peuple.

MALENTOIT. — Il vaut mieux que ce soit par nous.

DU REÇAIL. — Permettez. Nous favorisons l'expansion. Nous développons la puissance économique.

CALMENDIER *(sceptique avec un grand geste ironique).* — Et nous y perdons de l'argent. D'ailleurs, nous...

MALENTOIT *(l'imitant).* — Oui, nous...

(Tous les trois éclatent de rire).

L'AUTRE GROUPE.

RIBEAUVAL (*qui vient d'aborder le groupe*). — Je viens d'entendre parler de troubles possibles dans l'Empire du Soleil.

DANGLEUR (*sursautant*). — Hein ? Quoi ?

RIBEAUVAL. — Il y aurait eu des révoltes contre nos nationaux, une grande partie du matériel et des installations aurait été détruite.

DANGLEUR. — Sapristi. Que me dites-vous là ? Je cours téléphoner à mon directeur.

(Il se sauve par la porte du fond à gauche).

SCÈNE IX.

Les mêmes, moins DANGLEUR.

BONPIED. — M. Dangleur est inquiet.

LEBAYEUR. — Il a de très gros intérêts engagés là-bas dans l'Empire du Soleil et des commandes considérables pour le chemin de fer.

BONPIED. — Oui, oui. La vie a des revers, jeune homme. J'en sais quelque chose.

LEBAYEUR. — Je vous demande pardon, M. Bonpied. Mais je dois parler au baron.

(Il le quitte. Bonpied prenant le bras de Ribeauval).

BONPIED. — M. Ribeauval, vous êtes un des hommes les mieux renseignés qui soient.

RIBEAUVAL. — J'ai pris de très bonne heure l'habitude d'écouter et je m'en suis très bien trouvé. Cela vous fait bien voir de tous et n'est pas sans compensation.

(Ils s'éloignent).

(Le général et Dureau avançant vers la place réservée à celui-là, sous le buste du Roi).

LE GÉNÉRAL. — Vous croyez que je ferais bien de lui faire part tout de suite de sa nomination.

DUREAU. — Je le crois, mon général. Il faut nous l'assurer immédiatement. C'est un ambitieux. Il nous faut devancer ses désirs. Autrement, je ne réponds pas de lui.

LE GÉNÉRAL. — Je me fie à vous. Nous pourrions commencer.

(Dureau approuve).

LE GÉNÉRAL (*ayant gagné sa place*). — Messieurs, nous pourrions commencer. Nous sommes au complet.

LE BAYEUR. — Il manque M. Dangleur au téléphone.

SCÈNE X.

Les mêmes, plus DANGLEUR

DANGLEUR. — Me voici, Messieurs.

Le général, s'asseyant, agite la sonnette pendant que les conseillers s'asseoient dans l'ordre suivant :

Au milieu, le général.

A gauche, Du Reçail, Calmendier, Malentoit, Lebayeur, Dangleur et un conseiller, puis Bourgoin, déjà installé et écrivant.

A droite, Dureau père, Bonpied, Ribeauval et les trois autres conseillers. Le lieutenant Dureau, placé à côté d'un des trois conseillers, s'assied.

Pendant toute la durée du discours du fils Dureau, Du Reçail, qui a étalé devant lui une carte et des dossiers, échangera de fréquentes remarques à voix basse avec le général, en montrant certains points de la carte et des feuilles sorties des dossiers. Le père Dureau, à plusieurs reprises, se mêlera à leur conversation.

LE GÉNÉRAL (*se levant*). — Dans un instant, Messieurs, à sa demande, M. Dureau va nous rendre compte de sa mission. Il le fera, je n'en doute pas, avec la hauteur de vues qui a toujours caractérisé la moindre de ses actions. Il le fera avec ce souci que nous savons être sien : celui de l'intérêt général du pays. Mais ce courageux, Messieurs, vous le savez est un modeste et si sa parole nous apprend beaucoup de choses, il y en a certainement qu'elle négligera : entre autres les mille dangers courus par l'explorateur et la dureté des privations qu'il a endurées. Aussi, Messieurs, croirais-je manquer au plus immédiat de mes devoirs en ne venant pas, au début même de cette séance, vous dire jusqu'à quel point moi, vieillard, j'estime et envie ce jeune homme dont la conduite héroïque a puissamment contribué à la prospérité générale et au bonheur de tous. (*Geste du lieutenant.*) Ne vous défendez pas.

(*Voix : non, non.*) Grâce à vous, grâce aux richesses qu'on nous dit avoir été découvertes là-bas, la belle colonie que notre bien-aimé Souverain a fondée va entrer dans une phase de splendeur et d'éclat. (*Geste du lieutenant.*) Le chemin de fer que notre Société doit construire est, dès maintenant, assuré du succès : accueil enthousiaste de l'opinion publique, recrudescence des affaires, bien-être général, rien ne manquera à notre œuvre. Le pays, vraiment, serait indigne d'avoir des enfants tels que vous s'il ne savait reconnaître leur valeur.

Sans vouloir prétendre récompenser à leur mérite des services aussi estimables que ceux que vous avez rendus, il nous sera pourtant permis de vous apporter le faible gage de notre reconnaissance : M. Dureau, je suis heureux de vous annoncer avant tout autre que, par décret de ce jour, vous êtes promu au grade de capitaine.

(Applaudissement général).

BONPIED. — Vive le capitaine Dureau.

(Plusieurs ensemble répètent ce cri).

Le lieutenant Dureau s'est levé dès que le général a eu fini. Il salue à chaque ovation.

LE GÉNÉRAL (*dès que le silence est rétabli*). — Capitaine Dureau, vous avez la parole.

LIEUTENANT DUREAU (*il est ému, mais se contient*). — Je suis extrêmement touché des marques d'estime qui viennent de m'être prodiguées et je tâcherai au cours de cette séance de m'en montrer digne. (*Silence. Il observe un instant. Hochements de tête approbatifs des conseillers. La figure du père Dureau semble se rasséréner.*) Messieurs, quand j'ai pris possession de mon poste, il y a deux ans, les documents officiels fixaient ainsi ma mission, indépendamment du travail de géodésie qui m'était confié et que je n'ai pas à envisager ici : Evaluation approximative pour la Société du chemin de fer, des gisements aurifères découverts à la base du massif central du Malagbé. Trois rapports émanant de trois explorateurs envoyés successivement en une période de dix-huit années, signalaient tous les trois l'existence probable de gisements très importants dans la région susdite.

Bonpied. — Ces trois rapports dont vous parlez, sont-ce ceux qui ont été réunis en brochure par les soins de l'Etat du Baramata ?

Lieutenant Dureau. — J'ignore...

Du Reçail. — Parfaitement. Les voici. (*Il montre une brochure bleue.*) Ils sont très affirmatifs.

Lieutenant Dureau. — C'était bien aussi mon impression, Messieurs. Et je ne doutais pas que ma mission dût se borner à n'être qu'une simple formalité. C'est dans cet état d'esprit que j'arrivai à la position signalée comme étant celle du premier gisement découvert par mes prédécesseurs. Eh bien ! Messieurs, malgré toute la sagacité déployée alors, mes premières recherches furent vaines. *(Mouvement).* Je ne doutai pas à ce moment de m'être trompé et reprenant méthodiquement mon travail, je me mis à étudier scrupuleusement les rapports de mes prédécesseurs. Il ne me fut pas permis de ne pas constater leurs insuffisances. Des contradictions évidentes, que je crus tout d'abord involontaires, rendaient impossible toute vérification ; de plus, la position des points signalés me paraissait ou fantaisistement ou bien légèrement établie, puisque malgré tous mes efforts...

Du Reçail. — Nous ne sommes pas ici pour entendre une critique de vos concurrents.

Lieutenant Dureau. — Un court instant, Messieurs, je vous prie. Je comprends votre impatience, mais ce que j'ai à vous dire est d'une telle gravité...

Dangleur. — Je suis de l'avis du Capitaine. Ne pourrait-on nous communiquer ces trois rapports. Il serait intéressant...

Lieutenant Dureau. — Je ne demande pas mieux.

Du Reçail (*vivement*). — C'est inutile. Toute la partie technique en a été exclue ; elle n'eut pas intéressé le public pour lequel cet opuscule a été tiré.

Dangleur. — Il est incompréhensible que...

Du Reçail. — M. Dangleur sort peut-être de son rôle en ce moment.

Dangleur. — J'entends choisir tel rôle qu'il me plaira. Je veux n'avoir qu'un souci : celui de la vérité scientifique.

Calmendier. — Voici du nouveau, Messieurs. M. Dangleur zélateur de la vérité.

Le Président (*agitant sa sonnette*). — Messieurs. (*Silence*).

Lieutenant Dureau. — Du reste, Messieurs, la comparaison que proposait, il y a un instant, mon honorable interrupteur (*il montre Dangleur*) ne saurait maintenant, et surtout ici, présenter un réel intérêt... Il suffit que vous me fassiez confiance de ce que j'affirme.

Du Reçail. — Je trouve votre question prématurée. Nous saurons plus tard si nous pouvons vous faire confiance.

Dangleur. — La sincérité du capitaine est évidente. Nous ne pouvons lui refuser la confiance qu'il... sollicite de nous.

(Hésitation des conseillers).

Calmendier. — La sincérité n'a jamais empêché personne de se tromper.

(Les conseillers approuvent bruyamment. Sonnette du Président).

Lieutenant Dureau. — Je serais peut-être en droit, Messieurs, de demander à M. Du Reçail ce que veulent signifier ses paroles... Me voici devant vous depuis un instant. A peine ai-je mis en doute les opérations de mes prédécesseurs (*regardant Du Reçail*) — je ne dis pas de mes concurrents — que déjà on semble me faire grief d'être en désaccord avec eux. Bien mieux. Qu'un de mes auditeurs prenne parti pour moi, voici qu'on cherche à lui imposer silence... Est-ce à supposer, Messieurs, que ma réponse n'aurait pas dû s'écarter d'une certaine ligne jalonnée d'avance ?

Du Reçail. — Le capitaine est devenu bien soupçonneux. D'ailleurs, je le demande à l'assemblée, pouvons-nous dès maintenant prévoir quelles seront les conclusions du capitaine ?

Deux ou trois voix. — Non. Certes. Evidemment.

Du Reçail. — Vous voyez bien. Je retire ma phrase et je vous prie de continuer.

Lieutenant Dureau. — J'arrive, Messieurs, à la reprise de mes opérations. Ne pouvant parvenir à une certitude par l'étude des rapports, je résolus de reprendre entièrement l'examen de toute la région, tout au moins en ce qui concernait ce premier gisement, jusqu'ici introuvable. En m'entourant de précautions

infinies, je parvins à accomplir cette première partie de mon travail et cela, Messieurs (*il est ému*), sans rien trouver de ce que mes prédécesseurs avaient découvert. Je suis en mesure de l'affirmer, de l'affirmer en toute certitude, ce premier gisement était une légende. (*Silence. Le Baron Du Reçail montre au général des plans qu'il a étalés devant lui. Le père Dureau lui parle à voix basse. Les conseillers chuchottent entre eux*). Devant la gravité d'une telle découverte, je ne pouvais laisser qu'à moi le soin de retrouver les autres gisements. Je refis pour eux ce que j'avais fait pour le premier, avec les mêmes précautions, le même souci de contrôle. Et ici encore ma déception fut complète. Je ne trouvai rien, absolument rien. Toute cette histoire de gisements, Messieurs, était une légende.

Dangleur. — Elle est bien bonne.

Bonpied. — C'est presque inadmissible. Trois explorateurs ne peuvent s'être trompés aussi grossièrement.

Dangleur. — Se sont-ils bien trompés?

Le Général. — M. Dangleur, je vous rappelle à l'ordre.

Dangleur. — Toutes les suppositions sont permises, général.

Le Général. — Une seule est interdite : celle que vous venez de faire.

Lebayeur. — Il ne peut y avoir qu'une erreur, évidemment. Mais cette erreur nous ne pouvons la reconnaître publiquement.

Calmendier. — Le tracé du chemin de fer ne rencontrant plus d'or, nous n'aurions, en ce moment, aucune raison de proposer l'achat des actions par la Caisse d'Epargne.

Malentoit. — Ce serait la ruine... Le public ne veut pas des actions du chemin de fer.

Plusieurs voix ensemble avec force. — Ce serait l'écroulement.

(Coup de sonnette présidentielle. Silence).

Lieutenant Dureau. — Je comprends d'autant mieux, Messieurs, votre émotion, qu'elle est mienne depuis bon nombre de jours et qu'à l'heure présente je ne puis encore me défendre d'un certain trouble, en songeant aux conséquences que peuvent avoir mes paroles. Dans le silence des nuits tropicales, j'ai bien

souvent connu l'insomnie et aux heures de défaillance, il m'est arrivé d'envier l'irresponsabilité de mes compagnons de route. Et pourtant, Messieurs, un sentiment plus fort et presque joyeux dominait, malgré tout, ma légitime angoisse. Je veux parler ici de ce sentiment qui envahit l'homme quand il sent qu'approchant de conclusions définitives, il est sur le point d'anéantir une partie des erreurs qui, de toutes parts, menacent le monde humain. C'est ce sentiment, Messieurs, qui m'anime en cette minute ; c'est lui qui résume à mon sens toute la joie de vivre et c'est lui seul que je voudrais vous faire partager.

(Il se rassied. Silence gêné des conseillers. On s'entreregarde).

DANGLEUR. — Je suis entièrement d'accord avec le capitaine. Le poids de l'erreur qu'il signale retombera sur ceux qui, malgré nombre d'avertissements, se sont entêtés à maintenir le tracé du chemin de fer à la base du Malagbé. J'ai toujours, pour mon compte, été opposé à ce tracé pour des raisons que j'ai longuement développées ici même. Les prétendues mines d'or ont permis à une majorité de se constituer contre mon projet. Les mines d'or n'existant pas, je propose la reprise du tracé proposé par moi et je demande à l'assemblée d'être chargé d'en assurer l'exécution.

CALMENDIER. — L'amour de la vérité qui anime M. Dangleur est certainement désintéressé.

(Rires ironiques de presque tous).

DANGLEUR. — Mon intérêt personnel se trouve être d'accord avec l'intérêt général.

MALENTOIT. — Comme par hasard. *(Rires.)*

(Sonnette du président).

DU REÇAIL. — Je demande la parole.

LE GÉNÉRAL. — La parole est à M. Du Reçail.

DU REÇAIL. — Messieurs, je crois que nous n'avons pas à tenir compte en ce moment de la proposition de M. Dangleur.

VOIX. — Evidemment.

DU REÇAIL. — En ce qui concerne le capitaine Dureau, nous ne pouvons que le remercier du concours inappréciable qu'il a apporté à notre entreprise. Grâce à lui, Messieurs, une bévue va être évitée. Et puisque là où devait passer le chemin de fer les

gisements aurifères font défaut, nous en serons quittes pour modifier le tracé, mais sans pour cela recourir à la proposition Dangleur qui n'est pas une solution. Nous avons mieux. Je m'en réfère aux rapports que la Société a reçus du prospector qui, lui, dans ses recherches, a été plus heureux que le capitaine.

LIEUTENANT DUREAU. — Je ne comprends pas bien. Parlez-vous du lieutenant Devroy que j'ai eu sous mes ordres pendant le temps de la mission.

DU REÇAIL. — Parfaitement.

LIEUTENANT DUREAU. — J'ai eu en mains toutes les notes de l'expédition, y compris celles de M. Devroy, et je ne sache pas...

DU REÇAIL. — Je suis au regret d'être en désaccord avec vous. J'ai ici (*il montre des pièces sur la table*) des raports formels accompagnés de graphiques de sondages. Ils signalent l'existence de gisements dans toute la partie ouest.

LIEUTENANT DUREAU. — Vous devez faire erreur.

DU REÇAIL (*se tournant vers les autres*). — Il n'y a pas de doute à cet égard. Voici toutes les pièces établissant...

LIETUTENANT DUREAU. — C'est impossible. Ces rapports que vous avez là, vous les tenez de mon père ? Ce sont ceux que je lui ai confiés hier !

DU REÇAIL. — Pas du tout. Ces rapports-là émanent directement du lieutenant Devroy.

LIEUTENANT DUREAU. — Alors, mon père en a d'autres qui prouvent le contraire. Mon père, donnez donc les rapports du lieutenant Devroy.

DUREAU PÈRE. — Quels rapports ?

LIEUTENANT DUREAU (*impatienté*). — Mais ceux dont vous m'avez parlé tout à l'heure avant la séance et qui établissent que le lieutenant n'a pas trouvé d'or.

DUREAU PÈRE. — J'affirme que toute cette histoire est fausse. Jamais mon fils ne m'a remis de rapports du lieutenant Devroy.

LIEUTENANT DUREAU. — C'est trop fort !... (*avec force*), Messieurs, vous ne voyez donc pas que cet homme ment.

(Il veut se ruer sur son père. On le retient. Tumulte. Sonnette du président).

LE GÉNÉRAL. — Capitaine. Cet homme est votre père. Je vous rappelle aux convenances.

VOIX. — Très bien ! très bien !

LIEUTENANT DUREAU (*furieux*). — Cet homme a sur lui les rapports du lieutenant Devroy. J'exige qu'on le fouille.

LE GÉNÉRAL. — Et moi, je vous donne l'ordre de vous taire ou de sortir.

TOUS. — Très bien ! très bien !

(Le lieutenant Dureau se calme sur le champ, et les regarde tous dans le silence l'un après l'autre).

DU REÇAIL. — Si je comprends bien ce qui se passe, le capitaine a égaré (*ironique*) les rapports de son subordonné, puisqu'ils ne sont plus en sa possession.

LIEUTENANT DUREAU. — Vous savez mieux que moi qui me les a volés.

DU REÇAIL. — Volés ? Messieurs, vous entendez. C'est une défense facile. Nous serions peut-être en droit de vous demander si ces rapports n'ont pas plutôt été détruits par vous comme des témoins gênants pour votre thèse.

LIEUTENANT DUREAU. — Je ne répondrai pas à cette attaque qui me vise personnellement. Il y a, me semble-t-il, mieux à faire. Il est impossible que le lieutenant Devroy ne soit pas entendu.

LE GÉNÉRAL. — Le lieutenant Devroy vient d'être envoyé en mission diplomatique en Zébrurie, porteur d'instructions secrètes de Sa Majesté.

DANGLEUR. — Dans ces conditions là tout change. Il me semble qu'entre la communication précise du lieutenant Devroy et les dénégations sans preuves du capitaine, nous n'avons pas à hésiter.

CALMENDIER. — Ah ! vous devenez raisonnable. Enfin...

MALENTOIT. — Il faut faire imprimer les rapports du lieutenant Devroy.

BONPIED. — Ils éclaireront la conscience publique.

LIEUTENANT DUREAU (*violemment*). — Ces rapports sont fantaisistes comme les trois autres. Je m'y oppose de toutes mes forces. Je réclame une enquête.

Plusieurs (*vivement*). — Non. Pas d'enquête. La question est jugée. (*Tumulte*).

Lieutenant Dureau (*dominant le bruit. Hors de lui*). — Je provoquerai l'enquête. Je ne puis me faire le complice d'un mensonge.

Dangleur. — Le mensonge n'est pas de notre côté. Notre bonne foi est entière.

Lieutenant Dureau. — Les rapports Devroy sont faits pour la circonstance. Vous le savez. Vous avez besoin d'or pour assurer le succès de vos louches spéculations. Je ne veux pas être le complice de financiers sans scrupules. Je vous démasquerai.

Malentoit. — Essayez.

Dangleur. — Nous ne vous craignons pas.

Calmendier. — Soit. Mais tâchez d'être le plus fort.

Bonpied. — Cet homme est stipendié par l'étranger.

(Ils parlent tous ensemble, frappant du poing sur la table. Sonnette du président).

Lebayeur. — Je demande la parole. (*Le silence se fait*).

Le Général. — M. Lebayeur a la parole.

Lebayeur (*debout*). — Je suis surpris, Messieurs, que les personnalités autorisées qui composent le Conseil auquel j'ai l'honneur d'appartenir laissent à mon humble voix le soin d'éclairer la conscience du capitaine. Il me semble, Messieurs, que la question n'a pas été portée sur son véritable terrain. Le capitaine nous reproche de vouloir qu'il y ait de l'or et nous protestons. Pourquoi protestons-nous, Messieurs, puisque c'est vrai, puisque nous avons besoin qu'il y ait de l'or dans la région où passera le chemin de fer ? (*Mouvement*).

Le Général. — N'interrompez pas, Messieurs.

Lebayeur. — Je sais, Messieurs, que ma manière un peu spéciale de voir peut vous paraître surprenante. Mais je vais vous l'expliquer. Il est parfaitement exact que la présence de l'or nous est en ce moment nécessaire. Je dirai même plus : indispensable. Mais il faut montrer au capitaine que si nous voulons cela, ce n'est pas tant dans notre intérêt de financiers que dans celui du pays tout entier. De quoi dépendra, je vous le demande, la

prospérité du chemin de fer ? Croyez-vous que ce soient ces quelques gisements d'un rapport plus ou moins douteux — en admettant qu'ils existent, ce qui n'a qu'une importance insignifiante — (*murmures*) qui assureront la réussite de notre entreprise ? A mon sens, la question est autre. Ce qui assurera la réussite du chemin de fer, c'est avant tout l'importance des régions desservies, c'est la richesse agricole et commerciale des pays mis en communication. A ce point de vue, le chemin de fer du Baramata est capital. Il est appelé à un grand avenir. Il est appelé à se prolonger au nord et au sud, à devenir une sorte de moëlle épinière aux ramifications multiples par lesquelles circulera la vie de plus en plus intense des nouvelles civilisations. Voilà, Messieurs, ce qui est important. Mais c'est là un projet si grandiose, d'une réalisation si lointaine qu'il est presque chimérique de vouloir le faire comprendre au populaire. Rien de plus facile, au contraire, que de créer un courant favorable dans l'opinion publique en tablant sur des richesses naturelles d'un rapport plus immédiat. Et quelle chose, Messieurs, peut mieux séduire le populaire que l'or, l'or qu'il aime et qu'il passe toute sa vie à convoiter. Pour nous attirer la sympathie du peuple, nous le savons, il nous suffit de prononcer le nom de son Dieu. Grâce à l'or, la proposition d'achat des actions du chemin de fer par la Caisse d'Epargne sera accueillie avec enthousiasme ; les actions vendues, les commandes sont faites immédiatement. Des bataillons de nos nationaux sont expédiés sur place. Le sang de notre peuple tout entier se renouvelle. Le sans-travail devient un mythe. La prospérité générale est assurée. Voilà ce que le capitaine ne voit pas. Voilà la vraie mine d'or.

(Applaudissements. Il se rassied).

LIEUTENANT DUREAU. — Je ne me laisserai pas éblouir par d'adroits sophismes. Je pourrais peut-être croire que l'intérêt général a encore parmi vous de dévoués serviteurs, mais la seule vue de mon père ici me dit trop clairement ce qu'il y vient chercher. Je ne serai pas dupe du mensonge. Une seule chose (*s'emballant*) vous préoccupe, ayez donc le courage de l'avouer. Faire un gain considérable en vous débarrassant des actions du chemin de fer. Tout ce que vous direz d'autre ne sera qu'hypocrisie.

Du Reçail. — Vous mentez.

Lieutenant Dureau. — Admettons que je me trompe, quant à vos intentions... Je ne puis cependant vous laisser publier des mensonges et les rapports De Vroy ne sont pas autre chose.

Même dans l'intérêt général, un mensonge reste un mensonge. Il est contraire à ma conscience de savant de vous laisser publier les rapports De Vroy. Par tous les moyens en mon pouvoir, je m'y opposerai.

Plusieurs ensemble. — Vous ruinerez le pays. Mauvais patriote. Anarchiste.

(Plusieurs conseillers se lèvent et le menacent. Dangleur lui lance un bloc-notes à la tête. Il pare).

SCÈNE XI.

Les mêmes, plus un huissier.

Entrée de l'huissier qui remet un télégramme au général, puis sort. Le vacarme bat son plein.

SCÈNE XII.

Coup de sonnette du président. Le vacarme continue. 2e coup de sonnette. Silence.

Le Général. — Je reçois de la Cour, par télégramme chiffré, de graves nouvelles. L'Empire du Soleil est en pleine révolution. Les Solariens menacent nos nationaux de toutes parts et les installations de « L'Océanique » sont en partie détruites. Vous n'ignorez pas, Messieurs, qu'après remaniement de la loi sur les placements de la Caisse d'Epargne, celle-ci, solllicitée par Sa Majesté, a acquis pour 50 millions d'actions émises par l'Empire du Soleil au bénéfice de la Société « L'Océanique », chargée de créer là-bas les ports et les chemins de fer. On ne va pas manquer de reprocher à Sa Majesté d'avoir compromis les fonds du peuple. On le fera d'autant plus volontiers que le ministère actuel, auteur du remaniement en question, est en ce moment peu populaire par la faute de la loi électorale qu'il entend imposer. Tout cela

donne à la nouvelle des troubles de l'Empire du Soleil une gravité particulière. On va s'en servir pour provoquer une effervescence. En ce moment, Messieurs, ce sera sûrement l'avis de tous, nous devons faire bloc contre le danger. En toute autre circonstance, les affirmations fantaisistes du capitaine Dureau n'eussent eu aucune importance. Nous eussions passé outre, simplement. Maintenant la situation change. A l'heure qu'il est, du côté des partisans de l'ordre, aucune voix ne doit fournir d'arguments aux perturbateurs. Aussi, je le demande au capitaine : Ne sent-il pas comme nous l'impérieuse nécessité de ne pas apporter de nouveaux éléments de trouble ? (*Le capitaine, resté debout, garde le silence*). Vous avez parlé tout à l'heure de vérité. Qui a jamais voulu vous faire dire autre chose ? Et qu'avons-nous cherché ensemble, sinon la vérité tout entière ? Vous êtes en désaccord avec nous, soit ! Mais n'allez pas inconsidérémment fournir à l'ennemi des armes qu'il sera trop empressé de saisir. Laissez passer l'orage. Attendez ! Il y a temps pour tout. Que deviendra votre malencontreuse parole de prétendue vérité à l'heure présente ? Un brandon de discorde. (*Frémissement*). Oui, Messieurs, un brandon de discorde. Peut-être le tocsin de la guerre civile. Sa Majesté, les Ministres et la majorité seront montrés par ceux qui y ont intérêt comme les détrousseurs du peuple. Vous semblez mû par votre amour-propre de savant, honorable certes, mais en ce moment dangereux. Il y a lieu de se demander, en face des faits nouveaux qui se présentent, si l'amour-propre du savant ne doit pas faire place à l'amour du citoyen pour les institutions de son pays. Quand je vous dis : Capitaine, votre culte pour ce que vous appelez la vérité va provoquer la mêlée, ne sentez-vous pas qu'il pourrait être héroïque d'aller jusqu'au mensonge pour sauver votre patrie ? (*Frémissement*).

LIEUTENANT DUREAU (*sourdement, mais avec une fermeté inébranlable*). — Même pour échapper à la mort, je ne mentirais pas.

PLUSIEURS VOIX. — Il ne s'agit pas de vous. Vous entraînez le peuple à la révolte. Criminel.

(Sonnette du président).

LIEUTENANT DUREAU. — Je ne sais si le peuple peut perdre quelque chose à la révolte.

PLUSIEURS VOIX. — Il est anarchiste. Dictateur. Il est fou.

LIEUTENANT DUREAU. — Je ne suis rien de ce que vous dites. Je le repète. Je ne sais pas si le peuple peut perdre quelque chose à la révolte. Je n'ai pas à m'en occuper. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il perdra la virilité le jour où il sera privé de vérité. Je vous le dis ici. Une paix assurée par un mensonge ne peut être qu'une paix sans durée et la vie qu'elle sauvera ne sera que celle d'une génération d'infirmes et de lâches aux consciences boîteuses.

(Le tumulte est général. Le père Dureau veut s'élancer sur lui. Il en est empêché par deux conseillers).

LE GÉNÉRAL (*couvrant le tumulte de la voix et de la sonnette*). — C'est à moi, Messieurs, qu'il appartient de répondre. Vraiment, depuis un instant, le monde semble marcher à rebours. La folle jeunesse inconséquente fait la loi à la vieillesse prudente et réfléchie. Ceux qui jusqu'ici ont obéi, commandent. C'est trop d'honneur, sûrement, accorder à ce jeune homme que de discuter avec lui, au sujet de pareilles billevesées. L'uniforme qu'il porte lui assigne dans l'ordre social une autre mission : l'obéissance, l'obéissance la plus rigoureuse aux ordres de ses chefs. Capitaine Dureau ! En mon nom de général commandant la place à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir, je vous donne l'ordre de regagner votre garnison sur le champ. Rien ne sortira au dehors de ce qui s'est dit ici. Vous m'avez compris. Capitaine Dureau. Vous êtes libre ! Rompez !

LIEUTENANT DUREAU (*surpris et indigné*). — Vous m'ordonnez de me retirer, mon général, et de me taire.

LE GÉNÉRAL (*debout, menaçant et terrible*). — Capitaine Dureau ! pour la deuxième fois, je vous ordonne de vous retirer.

LIEUTENANT DUREAU (*après une courte hésitation*). — Il y a une heure à peine, je vous eusse obéi, mon général, oui, obéi, parce qu'il y a une heure, je n'étais encore qu'un soldat respectueux et soumis. Maintenant, je ne peux plus et je ne veux plus.

LE GÉNÉRAL. — Vous ne...

Lieutenant Dureau. — Et puisque ma qualité d'officier s'oppose à mes devoirs d'homme et de savant, je suis heureux de rejeter loin de moi les insignes du commandement et de la servilité. (*Il arrache vivement ses épaulettes, les jette au milieu de la salle avec son sabre et son képi*). Ce n'est plus comme soldat que je vous parle, M. d'Apreterre, c'est comme citoyen.

(Stupeur générale des conseillers qui se sont levés et restent un instant immobiles).

Le Général. — Ce que vous venez de faire là vous classe parmi les ennemis du pouvoir et de la société. (*Aux autres*). Nous ne pouvons plus rester dans une maison où s'est accompli un tel sacrilège. La séance est levée.

Dureau père. — Je tiens à protester, Messieurs, de mon attachement à la couronne. Je n'ai plus de fils. Emile Dureau, je vous chasse.

Lieutenant Dureau. — Ma place n'est évidemment plus auprès des détrousseurs du peuple.

(Il sort par la première porte à droite. Les conseillers, le général et Dureau père sortent en même temps par la porte du fond à droite).

SCÈNE XIII.

BOUCHATROU et LANTIMOCHE.

Lantimoche sort avec précaution du placard. Il est vert. Il se laisse tomber sur une chaise. Il souffle avec force.

Lantimoche (*entrant aussitôt par la porte du fond à gauche. Il le regarde*). — Ta fortune paraît compromise, noble parvenu... Quel rafut... Oh ! mes frères. (*Il arrive au milieu de la scène et voit les épaulettes, le képi et le sabre*). Ah ! la batterie de cuisine. (*Il se coiffe du képi et met le sabre à la ceinture*). Y a pas, c'est un homme, le fiston ; quand je vois ça, ça m'emballe. (*Il vient tout près de Bouchatrou.*)

SCÈNE XIV.

Les mêmes, plus DUREAU PÈRE à la porte de gauche.

LANTIMOCHE (*se carrant*). — C' pas que ça me va bien.

DUREAU PÈRE (*estomaqué*). — Vous gênez pas.

(Bouchatrou se dresse d'un bond).

LANTIMOCHE (*se mettant en position*). — Garde à vous !

DUREAU PÈRE. — Voulez-vous enlever ça et tout de suite ?

LANTIMOCHE (*nullement intimidé fait le salut militaire*). — Monsieur désire ? Une petite mine d'or ?

DUREAU PÈRE. — Je vais vous en flanquer, des mines d'or. imbécile ! (*Il veut enlever le képi, Lantimoche se recule*). Enlevez ça.

LANTIMOCHE (*faisant le geste d'ôter le sabre du fourreau*). — Un geste et je fais un petit sondage dans votre mine d'or.

DUREAU PÈRE (*furieux*). — Il est fou aussi celui-là. A la porte, nom de Dieu !

(Il s'élance sur Lantimoche qui se recule et lève le sabre. Dureau s'arrête).

LANTIMOCHE (*digne et comique*). — Vieille crapule. (*Il tient Dureau en respect et gagne la porte à reculons. Là, il s'arrête.*) Vieux filou ! vieux bandit ! Tu me dégoûtes. Tiens t'es trop gras... J' vous plaque tous, toi, ta boîte et tes voleurs de complices.

(Dignement, il sort. Dureau n'en revient pas).

RIDEAU.





Personnages du 1er Tableau du 2e Acte :

Moselberg
Le boucher
Laboucle
Finet
Lantimoche
Mistrouillot
Lepotard
File-en-douce
Sonbras
Lapouille
Monseigneur
4 agents

ACTE II.

LA RÉVOLTE

1er TABLEAU.

CHEZ LES GUEUX.

La scène se passe dans la cave d'une maison dont la construction a été abandonnée, dans un quartier excentrique de la ville.

Il y a une porte au premier plan, dans le mur de droite, et une autre plus loin, dans le même mur.

Au lever du rideau, Monseigneur est endormi sur un grabat placé sur le sol au milieu du mur du fond.

On voit, assis sur des pierres, à droite un peu en avant de Monseigneur : Lapouille, vieillard barbu ; Sonbras, manchot, jeune homme ; File-en-douce, type du traînard ; à gauche, plus en avant : Lantimoche et Mistrouillot. Il y a une lanterne, au milieu de la cave, sur le sol.

SCÈNE I.

MONSEIGNEUR, LAPOUILLE, SONBRAS, FILE-EN-DOUCE
LANTIMOCHE et MISTROUILLOT.

LANTIMOCHE (*à Mistrouillot qui l'écoute avec une admiration naïve*). — C'est une loi : le sans-travail est un produit de la Société.

MISTROUILLOT. — Ah ! c'est beau une estruction comme la tienne. Mais ça sert qu'à décourager les gens. T'avais bien besoin de me dire ça. Misère de Misère ! Le portrait que tu m'fais du sans-travail éternel, c'est tout à fait le mien : Timide, maladroit, un peu cossard. J'ai toutes ces qualités-là. Ça y est, quoi ! J'ai la vocation. C'est-à-dire, alors, que c'est fini, pas vrai ! que j'en sortirai plus, que j' suis destiné toute ma vie à m'engraisser les tripes avec du vent. Autrement dit : J'suis pus qu'une merde sur le pavé. J'attends le coup de balai final qui me poussera dans le collecteur du néant. Ah ! qu'il vienne donc tout de suite le balayeur. Que ce soit fini.

(Un silence. Il procède au triage des mégots qu'il tire de sa poche un à un et place devant lui en deux tas ; puis découragé, il s'arrête).

LANTIMOCHE. — Qu'est-ce que tu veux. C'est une loi.

MISTROUILLOT (*colère*). — Mais qui qu'a fait une loi pareille ? qui ?

LANTIMOCHE. — Personne. Elle s'est faite toute seule.

MISTROUILLOT. — Ben, si les lois elles se font toutes seules pour emmerder les gens. Nous sommes propres. Comme si ça suffisait pas que les députés s'occupent de ça.

LANTIMOCHE. — Faut pas te désoler. Nous préparons l'avenir.

MISTROUILLOT (*rageur*). — J'aimerais mieux m'occuper du présent.

LANTIMOCHE (*avec un orgueil grotesque*). — Nous portons en nous la force qui fait l'évolution.

FILE-EN-DOUCE. — Nom de Dieu ! que j'ai faim.

MISTROUILLOT. — La v'là, la force. Ecoute-là (*il imite avec force*). J'ai faim !

LANTIMOCHE. — Tu ne peux pas comprendre.

MISTROUILLOT. — T'as beau être instruit, t'es pas pus à la coule qu'un autre. Toute ta phisolophie t'empêche pas de crever de faim.

LANTIMOCHE (*avec un mépris plein d'une souveraine bienveillance*). — Si je crève de faim, c'est que je le veux bien.

MISTROUILLOT. — T'as aussi la vocation.

LANTIMOCHE. — Ma vocation, c'est le mépris des choses matérielles, c'est la haine des turpitudes.

MISTROUILLOT. — Des tourne-la-pilutudes... Qu'est-ce que c'est que ce monstre-là ?

LANTIMOCHE. — Ce monstre-là (*s'emballant*) s'appelle l'or, l'or maudit qui souille tout, l'or exécrable...

MISTROUILLOT. — Comme on voit que t'en as jamais eu pour parler comme ça.

LANTIMOCHE (*il hausse les épaules*). — Tu oublies à qui tu parles. Moi, collaborateur du Banquier Dureau (*il s'enfle*), j'ai perdu ma situation en sauvant ma dignité (*avec un désespoir comique*). Et dire que je ne sais pas encore ce qu'il m'a pris ce jour-là... Comment, moi, si calme, suis-je devenu comme un lion... Mystère... Car j'étais comme un lion, tu sais... En attendant, je suis sur le pavé réduit à espérer qu'auprès de vous, les pauvres qui vous arrangez de peu, j'apprendrai peut-être à m'arranger de rien. Je ne sais pas si ça durera... Mais je dois dire que depuis ce matin j'ai parfaitement réussi.

MISTROUILLOT. — J'ai idée que ça durera pas longtemps.

LANTIMOCHE. — Moi aussi (*avec une énergique mollesse*). Faut pourtant que j'en sorte. Je demande pas la fortune.

MISTROUILLOT. — Faudrait pas la demander ici.

LANTIMOCHE. — Tu blagues toujours. On peut pas causer sérieusement avec toi.

MISTROUILLOT. — Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Retourne dans la Finance et fous-nous la paix. Tu fais que chialer.

LANTIMOCHE. — La Finance me dégoûte. Et puis, je suis pas un bon employé. Un philosophe, ça flâne, ça médite. Ça oublie les matérialités. Comprends-tu ?

MISTROUILLOT. — Pas du tout.

LANTIMOCHE. — C'est pourtant simple... Tiens, je suppose qu'au moment où tu vas taper un riche au lieu de penser à lui demander l'aumône, tu penses tout à coup à l'impératif catégorique.

MISTROUILLOT. — L'apéritif, j'en prends jamais... J'ai pas besoin de ça pour avoir faim... Je pourrais donc pas penser à la sale

drogue que tu dis. Pour ce qui est de demander l'aumône, ça fiston, c'est une autre affaire. J'ai pas besoin d'y penser, ça vient tout seul. Je crois que je pourrais le faire en dormant, tant j'en ai l'habitude... C'est comme qui dirait une manière de respirer, quoi.

LANTIMOCHE. — T'as des boniments à rendre muet un phonographe. Laissons ça. Mais enfin, toi qui es un vétéran, donne-moi un conseil.

MISTROUILLOT. — Les conseils, je laisse ça aux philanthropes, c'est tout ce qu'ils vous donnent, ces salauds-là... Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Le métier est fini. Y en a trop... Si t'étais beau, je te dirais : Fais-toi entretenir.

LANTIMOCHE (*dégoûté*). — Ah !

MISTROUILLOT. — T'as des scrupules. (*Hochant la tête*). Ça passera, ou tu passeras avec eux.

LANTIMOCHE. — Tu n'es pas rassurant.

MISTROUILLOT. — Faut pas se dorer la pilule. Va. C'est tout ce qu'on pourrait se dorer ici. Ça n'en vaut pas la peine. (*Le regardant un instant*). Mais t'es encore bien mis, toi... Tu peux la faire au pauvre honteux avec ta fiole d'herboriste. C'est encore un bon truc. Je te donnerai des adresses : moi, je ne peux plus, je suis brûlé. Nous nous associerons. Part à deux. Ça va ?

LANTIMOCHE. — Faut bien... puisqu'il n'y a pas autre chose. C'est égal : un homme comme moi, mendier ! (*Il réfléchit un instant*). Pourquoi pas après tout. Ce dégoût de la mendicité n'est qu'un préjugé inacceptable. Puisque je suis sûr d'apporter un jour au monde la formule du bonheur qu'il attend... Si je m'abaisse jusqu'à solliciter l'aumône d'imbéciles c'est pour qu'il soit dit plus tard : Lantimoche, ce grand génie, vécut de mendicité : c'est la plus grande humiliation qu'on puisse infliger à une époque. (*Frappé*). Sans compter que je viens de poser du même coup une nouvelle forme de l'héroïsme, l'héroïsme de l'abjection (*avec transport*). Et j'ajoute un 5e chapitre à mon livre : l'Héroïsme de l'abjection ! Comme ça sonne. C'est épatant, ce que j'ai le génie des titres.

MISTROUILLOT. — Des titres de rente.

LANTIMOCHE. — De rente sur l'Etat.

MISTROUILLOT. — Alors tu marches.

LANTIMOCHE. — Des deux mains.

MISTROUILLOT. — C'est une de trop. Assieds-toi là et écoute.

(Ils se parlent à voix basse. Pendant leur conversation, File-en-douce est venu à pas de loup rafler les mégots de Mistrouillot. Il est retourné à sa place. Lapouille mange du pain qu'il tire d'une musette en se cachant le plus possible).

SCÈNE II.

Les mêmes, plus LEPOTARD.

(A ce moment entre Lepotard. Il est long, maigre et cherche sous ses habits râpés à se souvenir d'une certaine élégance passée).

LEPOTARD. — Salut. (*Il regarde autour de lui*). Personne ?

SONBRAS. — Comment ? personne. Eh bien et nous ?

LEPOTARD. — Oh ! vous ! (*haussement d'épaules méprisant*). Mauvaise journée... On m'a raflé ma camelotte... Si j'avais pas eu de bonnes jambes, j'étais cuit... (*Il les regarde*). Vous n'avez pas vu Moselberg ?

MISTROUILLOT. — Non. Il doit venir ?

LEPOTARD. — J'en ai idée. Vous savez que ça chauffe.

SONBRAS. — Quoi ?

LEPOTARD. — En ville, tiens. Le coup des mines du Baramata fait un raffût. Puis il y a le fils Dureau qui passe au Conseil de guerre pour indiscipline et insultes à ses supérieurs. Puis il y a la loi électorale, puis la révolte des Solariens, puis la Caisse d'Epargne... Ce que ça se complique ! On m'a dit (*bas*) que Moselberg cherche des hommes pour le chambard contre le gouvernement.

LAPOUILLE. — Pas de politique ici.

(Les autres approuvent).

LEPOTARD. — Imbéciles. Il ne s'agit pas de politique. Il s'agit de bouffer... J'ai idée (*se frottant les mains*) qu'il se prépare une jolie rafle pour les sauterelles, si nous nous grouillons.

MISTROUILLOT. — V'là si longtemps qu'on nous dit ça.

LEPOTARD. — J'ai du flair. Le vent me dit que Moselberg n'est pas loin.

LAPOUILLE. — Blagues, tout ça.

LEPOTARD. — C'est ce qu'on verra. En attendant, j' passe dans la chambre à coucher.

(Il va contre le mur et se couche sur des hardes étalées par terre et s'endort presque aussitôt).

FILE-EN-DOUCE. — Lapouille, passe-moi du bricheton, je la crève.

LAPOUILLE. — J'en ai pus qu'un petit bout.

FILE-EN-DOUCE. — Tu rouspètes.

LAPOUILLE. — C'est bon. Attrape.

(Il lui lance un morceau de pain que File-en-douce attrape au vol).

FILE-EN-DOUCE. — Nom de Dieu ! du pain de fantaisie, ah !... (*Il ouvre une bouche démesurée, tranche d'un coup un morceau énorme et pousse un cri comme s'il s'était cassé une dent, puis enfonce un doigt dans sa bouche, en tire quelque chose et regarde*). J'ai eu le taff ! J' croyais qu'une de mes touches de piano était tombée faible.

LAPOUILLE. — Pour ce que t'as à bouffer, t'en auras toujours assez, des touches de piano.

FILE-EN-DOUCE. — Plus tard, quand j' serai au sac, j' serai bien content de les avoir.

LAPOUILLE. — T' mets pas en peine. Va ! Si t'as pus de broyantes, tu trouveras toujours des copains pour mâcher ta nourriture... Pas vrai, vous autres.

(Les autres rient).

FILE-EN-DOUCE (*la bouche pleine*). — Nom de Dieu ! C'est bon tout de même. (*Il avale*). Ça me chatouille le syphon, on dirait que mon tube perd son pucelage. (*Entendu*). Je comprends les femmes.

LAPOUILLE (*qui le contemple avec admiration*). — Ben, v'là des joies que les riches n'ont pas. Leur tuyau n'a jamais le temps de se rétrécir. Encore un bout, File-en-douce.

FILE-EN-DOUCE (*la bouche pleine*). — Plutôt deux. (*Il attrape*

un pain que Lapouille lui jette et y mord à belles dents, puis tend le reste à Sonbras qui refuse). Qu'è qu' t'as, Sonbras, l'estomac ?... T'as encore fait des excès.

SONBRAS. — Des excès de vide...

FILE-EN-DOUCE. — Eh bien, mastique. C'est Lapouille qui régale.

SONBRAS. — Des croûtes, merci. Il me faut mieux que ça.

LAPOUILLE. — T'as tort, fiston... Faut prendre ce qu'on trouve... On n' trouve pas toujours... J' suis pas d'aujourd'hui dans la partie... Je m'y connais un peu... Le métier n'est plus ce qu'il était dans le temps. Ah ! les temps sont durs.

FILE-EN-DOUCE. — Et le pain aussi. C'est plus du pain, c'est de la pierre. C'est honteux de donner ça aux gens. Est-ce qu'ils nous prennent pour des cochons, à la fin ?

LAPOUILLE. — Je l'ai toujours dit : les riches manquent de savoir-vivre.

SONBRAS (*violent*). — Et nous... T'appelle ça savoir vivre. T'es pas difficile.

FILE-EN-DOUCE. — Une sourdine (*regardant vers le grabat où dort Monseigneur*). Tu vas réveiller Monseigneur. Attends au moins que j'aie fini. Sans ça je m' tape. Il va me refaire.

LAPOUILLE (*à Sonbras*). — L'âge m'a rendu raisonnable, fiston. On gagne jamais rien à se rebiffer.

SONBRAS (*contenant la voix*). — J'en ai assez moi, t'entends. J'ai pas demandé à venir au monde, mais puisque j'y suis, je veux que ce soit pour quelque chose. Il me faudrait une bonne petite saignée... Ah ! si qu'è viendrait c' te révolution dont on parle.

(Lantimoche et Mistrouillot échangent des regards poltrons).

LAPOUILLE. — Bast ! On dit tout ça quand on est jeune et puis on fait comme les camaros. Et quand on s'est habitué à pas trop manger, eh ben, la vie a encore du bon... Pendant que les prolos s'escriment à trimer, nous autres on s' les roule... On fait risette au soleil... on se laisse bécoter la frimousse par le petit vent... Si je te disais qu'il y a des jours où qu' je m' saoule rien qu'à sentir l'air me chatouiller la sorbonne, à mon aise, sans qu'il y ait à mes trousses un singe renaudeur et emmerdant. Et puis,

pas de soucis, pas d'affaires, pas de probloc à payer... Trois ou quatre petites courses, tout au plus, par jour, juste ce qu'il faut pour bien se porter et pas prendre de ventre, et après ça... La liberté (*chantant*),

> Liberté, liberté chérie,
> Combats avec tes défenseurs (*bis*).

(Monseigneur s'éveillant en sursaut furieux).

MONSEIGNEUR. — Enfant de chameau ! Tu peux donc pas fermer ta ronflante, vieille toupie ! (*Le silence se fait. Lapouille et File-en-douce fuient dans l'ombre. Lantimoche paraît absorbé par ses notes. Mistrouillot rase les murs. Sonbras, seul, reste indifférent. Il est debout et songe. Monseigneur bâille en s'étirant.*) Nom de Dieu que j'ai faim. (*Il se tâte le ventre*). Qué maigeur ! Ça fait pitié. Et moi qu'étais un si beau mâle. On dirait que la peau de mon ventre et celle mon dos vont se coller ensemble, sans parler des cloches du père Adam. Je pourrai bientôt garder un sérail.

(A ce moment Sonbras se baisse, ramasse une pierre, l'examine et y fait une marque avec son couteau, puis il la lance en l'air en la faisant tourner sur elle-même comme une pièce de monnaie. La pierre à terre, il la prend et la regarde).

SONBRAS. — Face, ça y est, je décolle.

LAPOUILLE. — Quoi ?

SONBRAS. — J'en ai assez.

MONSEIGNEUR. — La manche, reste ici.

SONBRAS. — J' vas où je veux. Je suis libre.

MONSEIGNEUR. — J' te défends de sortir. Tu vas faire un coup. Tu l' rateras et tu nous feras rafler tous. Ici, cul félé !

(Sonbras, sans répondre, gagne la porte. Tous restent muets. Monseigneur bondit sur Sonbras et l'empoigne).

MONSEIGNEUR. — Depuis quand qu'on n'obéit plus à Mézigue.

SONBRAS (*se débattant*). — Laisse-moi ou je cogne.

MONSEIGNEUR (*d'un coup de tête, il l'envoie rouler dans la cave*). — Cogne-moi ça, mon petit. Et si t'en veux encore (*montrant ses poings*), v'là le sac aux distributions.

(Sonbras, sans mot dire, se relève et va s'asseoir contre le mur à côté de Mistrouillot qui prudemment s'éloigne).

MONSEIGNEUR (*revenant à sa paillasse en se dandinant avec satisfaction, il se trouve vis-à-vis de Lantimoche, ses notes sur les genoux et qui n'a pas eu le temps de se mettre à l'écart. Il lui lance un regard de mépris*). — T'es encore là, monstre de phisolophe, qu' tu fais ? Des torche-culs ? Non. Des mouchoirs de poches ?

LANTIMOCHE. — Des fiches, Monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Des fiche-moi la paix. Connu. T'es d'la rousse, pas. D'où viens-tu ? Allons, glousse. V'là deux jours que t'es ici, on connaît pas encore la couleur de tes tripes... Faut-il t'ouvrir le ventre pour voir. (*Il esquisse le geste avec une férocité exagérée. Recul effaré de Lantimoche*). T'as peur. On va t'frire, beau poisson. (*Criant*). Hé, vous autres ! Un sournois ! Apprêtez vos lames.

(Les autres rient. Lantimoche donne des signes d'inquiétude).

LANTIMOCHE. — Vous vous trompez, Monseigneur. J'suis un pauvre homme comme vous.

MONSEIGNEUR. — Tu m'insultes.

(Il lève la main).

LANTIMOCHE. — La pauvreté n'a rien que d'honorable.

MONSEIGNEUR. — Tu t'paies ma tête.

LANTIMOCHE (*conservant son sang-froid*). — Je n'peux plus rien me payer, maintenant. (*Il tâte ses poches*). Hélas ! vidé comme un académicien.

MONSEIGNEUR. — T'as une façon de m'répondre qui m'coupe la chique... t'es vilain comme la misère ; t'es gros comme un rien du tout. Si j'te soufflais sous le cul, je t'enlèverais comme une fleur de pissenlit. Eh bien ! malgré cela, j'sais pas... J'sens qu't'es plus fort que moi. Et puis, t'as pas l'air d'une crapule. Moi, vois-tu, j'aime les honnêtes gens. (*Lui tendant la main*). Tope-là, t'es un frère. (*Il lui serre la main*). Donne-moi deux ronds ! (*geste désespéré de Lantimoche qui montre ses poches*). Donne-moi deux ronds. (*Même geste de Lantimoche*). Pas de pognon. Alors, qu'est-ce que tu fous ici, espèce de crapule. (*Il lui décoche un coup*

de pied au derrière. Le chapeau de Lantimoche tombe. Il s'en coiffe). Chouette ! Tout neuf. J'vas le vendre demain. (*Lantimoche se frotte la tête mélancoliquement*). T'as froid au ciboulot. (*Il lui lance sa casquette*). Tiens, voilà ma deffe. J'suis partageux, moi.

(Lantimoche, accablé, après avoir regardé plusieurs fois de suite la casquette, puis Monseigneur, n'ose se couvrir la tête. Il va s'asseoir contre un mur. On entend à ce moment un miaulement de chat. Tous prêtent l'oreille. 2e miaulement, puis 3e).

LAPOUILLE. — C'est Finet.

(Monseigneur miaule à son tour une fois).

SCÈNE III.

Les mêmes, plus FINET, MOSELBERG, LEBOUCHER et LABOUCLE.

Finet, qui entre le premier, par la droite, est chargé d'un sac.

Moselberg est vêtu d'une redingote minable, d'un pantalon effrangé. Il a des souliers qui bâillent. Mais il est coiffé d'un chapeau haut de forme très fatigué et roux. Il a au coin de la bouche un bout de cigarette éteint. Il porte sa dèche avec un orgueil surhumain.

Leboucher est en costume de travail, enveloppé dans ses tabliers un peu salis. C'est une brute massive, imposante. Il a une voix puissante de tribun de carrefour. Laboucle est bossu, difforme, hideux, avec des taches suspectes plein la figure. Tout son être dégage un fort relent de haine et de destruction.

FINET (*déposant son sac*). — Salut ! les poteaux !

LAPOUILLE (*guignant le sac*). — Un millionnaire ! Un ventru !

(Il s'approche du sac avec File-en-douce et tous deux le caressent avec des gloussements attendris).

FINET. — Bas les pattes.

LEBOUCHER (*gueulant*). — Hé ben ! les culs gelés ! A quand votre enterrement ! (*Les autres se sont reculés en entendant cette musique*). Vous vous évanouissez ? On n'a pas la peste, allez !... Non, mais quels refroidis. Vous êtes rien au-dessous de zéro. Rien qu'à vous reluquer, j'en ai des glaçons dans la bouche.

(Les trois compagnons du boucher rient. Au son de cette voix terrible Lepotard s'éveille).

LEPOTARD. — Tiens, Moselberg et ses aboyeurs. (*Il saute sur ses pieds*). Ah ! V'là le sauveur !

MOSELBERG (*ricanant, montrant le sac. Il a la voix éraillée*). — Dites donc que je suis pas un bon père de famille. Je vous apporte la becquée. Des tranches de rosbif, ça vaut mieux que des tranches de morale et des discours sur la société future.

MONSEIGNEUR. — Nous savons que t'es un bon copain.

MOSELBERG. — Dis pas d'âneries. Je ne suis pas un bon copain. Mais ça m'amuse de vous voir bouffer. Allez ! venez faire fonctionner vos tenailles.

(Tous se rapprochent. Lapouille et File-en-douce surveillés par Finet vident le sac. Ils en extraient d'abord un poulet froid, un homard, des charcuteries, des boîtes de conserves, des sardines, du pain de fantaisie, des bouteilles de vin encapuchonnées de paille et signalent chacune de leurs trouvailles par des exclamations d'étonnement et de satisfaction. Moselberg et ses deux acolytes causent avec Lepotard un peu à gauche. Monseigneur et Sonbras regardent émerveillés ; seuls, Mistrouillot et Lantimoche restent à l'écart un peu inquiets. Le sac vidé est étendu par terre comme une nappe. Les victuailles sont placées dessus. Lapouille et File-en-douce s'assoient, les jambes croisées. Mistrouillot se décide. Il vient à pas comptés. Les autres, sauf Lantimoche, s'assoient).

MOSELBERG (*leur montrant la table improvisée*). — Mangez ! mes enfants ! Ceci est votre corps. Buvez ! Ceci est votre sang. C'est du nanan qui vous a été volé. Moi, Moselberg, je vous le rends. Et si vous voulez que ça dure...

TOUS. — Nous ne demandons pas mieux.

MOSELBERG. — Ça, c'est une autre paire de couilles... Ça ne dépend que de vous... En attendant, attaquons.

(Monseigneur fait les parts. Finet casse le goulot des bouteilles sur une pierre. Tous ont sorti leurs couteaux. On attaque le poulet avec voracité).

LEBOUCHER (*montrant Lantimoche*). — Et celui-là là-bas. Il est déjà momifié. Il est timide comme une gazelle, ou c'est-il qu'il a pus de dents.

Monseigneur. — C'est un phisolophe. Il ne mange que des bouts de papier.

Leboucher. — Des bouts de papier? J'ai jamais vu que les culs qui se nourrissent avec cela. (*Rires.*) Il est gentil; on dirait un petit frère. (*Il siffle.*) Fluit! Ici!... Sac à bêtises! Diseur de riens du tout! T'entends pas! Hé! Philosophe, toi qui collectionnes du vent dans ta boîte à cervelle.

Lantimoche (*qui sort d'un rêve*). — C'est à moi que vous parlez, Monsieur?

Leboucher. — Amène ton garde-manger, qu'on y mette quelque chose.

Lantimoche. — Oh! Monsieur, pour un homme qui recherche la sagesse.

Lapouille. — La sagesse, c'est de bouffer ce qu'on trouve. Tant qu'il y en a.

Lantimoche (*bas*). — Ma raison et mon estomac sont en conflit. Ma raison a raison, mais l'estomac aura raison, sans pourtant avoir raison, de la raison. O! logique humaine. (*Il s'assied et contemple un instant la table, puis haut*). Beauté de la nature morte, je te préfère à celle de tous les paysages.

File-en-douce. — Qu'est-ce qu'il chante?

Moselberg. — Il parle de paysage. C'est qu'il bat la campagne.

(Rires, suivis d'un petit silence. On mange).

Lapouille. — Mince de Balthazar! Où a-t-il dégoté ça, notre Finet?

Monseigneur (*inquiet*). — T'as pas dégringolé un pante?

Finet. — Penses-tu. C'est bien plus épatant que ça. Pas vrai, Laboucle?

(Laboucle approuve de la tête).

Finet (*la bouche pleine, continuant*). — C'est un poulet d'aristo. Il vient de la Rôtisserie du Beau Sire, rue des Palmes.

Lapouille (*même jeu*). — De la Rôtisserie du Beau Sire!... Mince de genre. Ce que j'en ai souvent bouffé du coin de l'œil

à la devanture. Y en a des fois, sept, huit, en bataille et dorés comme des millionnaires.

File-en-douce. — Comment que tas eu ça ?

Finet. — Ah ! je ne l'ai pas acheté, bien sûr.

Lapouille. — Personne ne te prend pour un imbécile.

File-en-douce. — C'est pas la baronne qui te l'a donné ?

Finet. — Non, mes petits. Personne me l'a donné. Je l'ai pris. Si vous aviez zieuté ça. Qué beau travail. En trois minutes ça y était. La vitrine défoncée, la camelote barbotée et à revoir. (*Les autres le regardent avec ahurissement, à l'exception de Moselberg et de ses deux acolytes*). Ça vous la cimente. Y a d' quoi. J'ai jamais vu des escargots de votre calibre. Ah ! mes agneaux ! Ce que j'en ai vu des choses, aujourd'hui. J'en ai les mirettes en révolution.

Leboucher. — Nous lui faisons son éducation. Il arrivera, c'est un poilu, le seul poilu de votre bande.

Lapouille. — Le bien volé ne profite pas. C'est bien vrai. V'là déjà que mon poulet m' tourne sur le cœur.

(Il s'arrête. File-en-douce, Lantimoche, Monseigneur et Mistrouillot l'imitent).

Laboucle. — Manquait p'us que ça. Les remords qui les étouffent à cette heure.

Lapouille. — Les remords. Non. Mais je pense aux flics et il y a bien de quoi avoir envie de dégueuler. Un poulet volé ! Dame !

Leboucher. — Enfonce-toi ça dans la carnassière. (*Il lui tend un morceau*). Et laisse au philosophe le soin de réfléchir. T'hésites. Tiens, reluque-moi cet escamotage.

(Il avale un morceau énorme d'un coup de ses mâchoires de loup, puis éclate de rire).

Monseigneur. — Ah ! tant pis. J'y vais tout de même. Pour une fois qu'il y a à bouffer. Ce serait trop bête.

Laboucle. — C'est pas le bon Dieu qui te nourrira, va ! Et puisque les gars de la Haute s'occupent pas des pauvres, il est

bien temps que les pauvres s'occupent d'eux-mêmes. En avant les amis. Bouffons et buvons.

(Tous se remettent à l'ouvrage).

LEBOUCHER. — Vous n'avez à bouffer que du vent. A qui la faute ? Faites comme nous. C'est pas la boustifaille qui manque. Ce qui vous fait défaut, prenez-le.

LABOUCLE. — Demandez à Finet, si c'est pas plus amusant que de chercher ses poux en grelottant.

FINET. — Maintenant que j'en ai goûté, je ne veux plus rien savoir de votre débine. J'aime mieux crever tout de suite après avoir bien vécu, que de traînailler des jours en ne vivant pas. Ça pour sûr... Ainsi, tenez, aujourd'hui, ben, mes petits, aujourd'hui je crois que j'ai vécu dans un rêve, ma parole. Et j'en ai gardé un souvenir !

MONSEIGNEUR. — Ben, qu'est-ce que t'as fait ? Dis un peu.

FINET. — Ce matin, comme je poirottais à la porte de la baronne, je vois passer ces trois zigues (*montrant Moselberg, Leboucher et Laboucle*). Y avait le petit bosco perché sur les épaules du boucher et qui vous lançait des coups de gosier comme un coq qui veut réveiller le soleil. Derrière eux, une bande de gueulards comme des clebs en fureur. Et v'là que dans le tas, je vois Nénesse qui me fait des signes : « Viens donc ! qu'il me dit. On s'débrouille. Laisse donc la soupe de la baronne. On dit qu'elle pisse dedans ! Viens avec nous ! » Je m'tâte... quoi que je risque après tout. S'il y a quelque chose à faire. Pourquoi pas ?

Alors, me v'là avec les gars. Là, Nénesse m'apprend la chose. Ceux de la Haute ont fait un sale coup. Quoi ! Paraît qu'ils ont voulu rafler la braise des prolos en inventant des mines d'or qu'existaient pas. Moi, tout ça je m'en fous, au fond. Mais quand on me dit qu'on va s'les caler chiquement, qu'y a moyen de faire un Balthazar de 1re classe... et que la rousse s'en mêlera pas, parce qu'elle est pas prête, ça change la question... Je deviens enragé... Vous comprenez... Ça n'arrive pas tous les jours de se les emplir numéro un aux frais de ces sales enflés de boutiquiers... Alors, mes petits, Nénesse et moi nous nous en avons foutu plein l'élastic, et des zhomards et des primeurs et des vins cachetés... Hu !... J'avais

jamais eu le dégringoloir à pareille fête... Tout y passait ! Et pas un flic ! Aussi, toute la rue des Palmes et le grand faubourg, rasés comme par des sauterelles ! Comme je vous le dis.

Le grand boucher en tête, nous derrière... Fallait voir ! Et nous gueulions à nous foutre les cheminées sur la tête... A la fin, nous n'avions plus pour nous tous qu'une seule chanson, et nous étions des cents et des cents... Vous voyez d'ici l'effet. Et quand on aboulait dans une rue, en poussant notre morceau en chœur, c'était comme dans les féeries de la Gaieté... Ah ! c'était salement beau ! Je m'ai cru au théâtre, sur la scène, quoi ! Un théâtre où qu'on aurait pas fait semblant de se les emplir, naturellement. Puis vous savez, c'est pas fini. On recommence demain... Y a plus de limite... Les ceuss qu'a faim quand qu'i s' mettent à croûter, y a pus rien qui les n'arrête. (*Il regarde ses camarades déjà un peu ivres et dont les yeux dardent la convoîtise*). Vous en êtes ?

SONBRAS. — C'te blague !
MONSEIGNEUR. — Tu parles !
MISTROUILLOT. — Quelle aubaine !
LAPOUILLE (*une bouteille à la bouche*). — Liberté, liberté chérie.
} *Simultanément.*

MISTROUILLOT. — Il était temps. J'allais devenir « un sans travail » sans travail.

SONBRAS (*emballé*). — Où qu'il faut aller, dis-le, Finet !

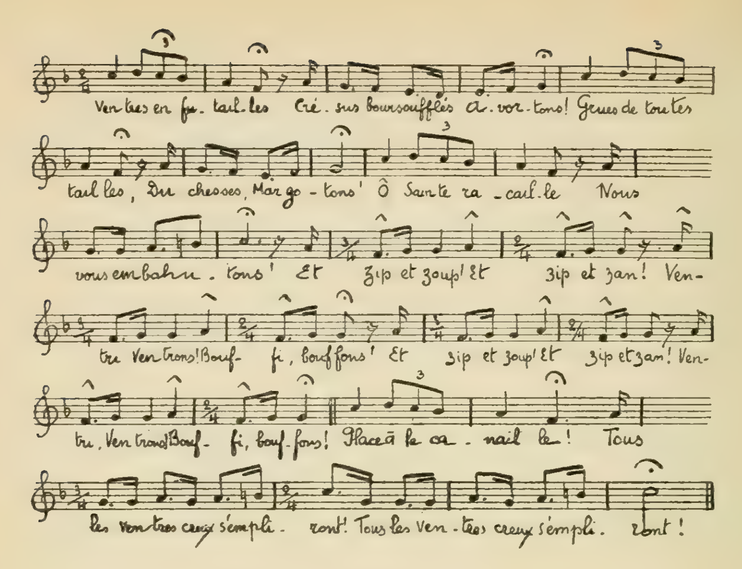
FINET. — Je t'y ménerai demain. Pleure pas.

LES AUTRES (*ensemble*). — Moi aussi. Moi aussi...

(Finet fait signe que oui. Lantimoche donne des signes de détresse dans dans la joie générale).

FINET (*Il se lève, un peu saoul et chancelant*). — Oui les enfants ! Plus de fiottes ! Les bas de la couille, les aplatis, les entravés, les culs glacés, n-i-ni fini. Vive la prise au tas, nom de Dieu ! (*Il fait quelques pas*). Nous ne voulons plus de votre débine, de votre eau claire, de la soupe à pisse de baronne et du bricheton moisi dans la sueur de larbin. (*La langue pâteuse*). Nous voulons bouffer... comme les riches. Nom de Dieu !... Nous emplir de primeurs et de vins cachetés, bouffer... bouf...fer...

(Il étrangle de rage, puis se met à danser en chantant).



Ventre en futailles
Crésus boursouflés, avortons!
Grues de toutes tailles
Duchesses! Margotons!
O Sainte Racaille
Nous vous em... bahutons!

Et zip et zoup!
Et zip et zan!
Ventri! Ventrons!
Bouffi! Bouffons!
} *bis.* — *Energiquement sur une cadence de marche joyeuse, alerte, comme à l'assaut.*

Place à la canaille!
Tous les ventres creux s'empliront! *(bis)*

(Les autres restent frappés d'admiration. Laboucle se lève et vient lui faire vis-à-vis. Ils dansent et chantent et Leboucher bat la mesure. Au refrain du deuxième couplet, toute la bande donnera, conduite par Leboucher).

Le gars qui végète
Garde un mort dedans sa maison,
Celui qui rouspète
Sort de la crevaison.
Ouvrons donc la fête !
Amis couillards ! Osons !

Et zip et zoup !
Et zip et zan !
Ventri ! Ventrons !
Bouffi ! Bouffons ! } *bis.*
Place à la canaille !
Tous les ventres creux s'empliront ! (*bis*)

(A chaque couplet, l'enthousiasme grandit. La voix du Boucher se fait plus forte. Elle dominera dans le quatrième couplet avec des éclats soudains et imprévus qui font frissonner les autres).

Le gueux qu'est d'attaque
Y va de sa peau carrément.
Si la vie le plaque
Le voici guéri du tourment,
Car le gueux qui claque
Ne claque plus des dents !

Et zip et zoup !
Et zip et zan !
Ventri ! Ventrons !
Bouffi ! Bouffons ! } *bis.*
Place à la canaille !
Tous les ventres creux s'empliront ! (*bis*)

A la fin du 3e couplet, Moselberg, qui est debout à l'écart, tire de ses poches ses mains remplies de pièces de deux francs. Il secoue énergiquement ses deux mains en les posant l'une sur l'autre et en scandant la chanson. Le couplet fini, il sépare ses deux mains en égrenant les pièces. On le regarde avec une convoitise respectueuse. Leboucher, Finet et Laboucle reprennent alors :

Ziggouillons la graine
De ceux qui raflent les écus !
Que la mort s'amène !
Ouvrons le grand chahut ! (*avec une force sauvage*)
Nous te faisons Reine
O Toi ! Mère Camus !

Et zip et zoup !
Et zip et zan ! } *bis.*
Ventri ! Ventrons !
Saigni ! Saignons !
Place à la canaille !
Tous les repus disparaîtront ! (*bis*)

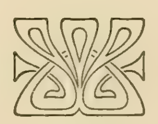
(Laboucle est comme un possédé. Et la folie devient générale quand Moselberg jette quelques-unes de ses pièces au troupeau humain. C'est alors une ruée. Puis tous reprennent le couplet, en entourant d'une ronde endiablée Moselberg, debout au milieu du cercle et secouant ses pièces. Seuls, Lantimoche et Lapouille sont restés assis ; le deuxième, les mains crispées au goulot d'une bouteille ; le premier atterré.

Tout à coup Lapouille, qui n'a cependant cessé d'avoir l'oreille aux écoutes, crie : « Vingt-deux ! Les cognes ! »

La ronde se disloque. Monseigneur, d'un coup de pied, brise la lanterne. Tous à pas de loup gagnent la porte du fond à droite...)

SCÈNE V.

Reste Lantimoche égaré dans l'obscurité, cherchant l'issue.



SCÈNE VI.

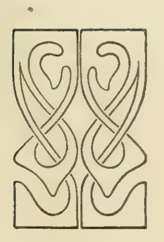
Au moment où il disparaît, 4 agents surgissent par la porte du 1er plan à droite, armés d'une lanterne sourde.

AGENT. — Nom de Dieu ! partis !

UN AUTRE (*saisissant successivement plusieurs bouteilles*). — Et plus rien dans les bouteilles ! Nom de Dieu de nom de Dieu !

(Il lance avec colère une bouteille contre une pierre).

RIDEAU.



Personnages du 2e Tableau du 2e Acte :

Un homme en tête
Sa femme
Agents
Deux passants
Une petite boutiquière
Un petit vieux
Un ouvrier
Un jeune homme
Le Directeur
Un homme
Une servante
Son voisin
Des voix dans la foule
Un jeune homme employé
L'ivrogne
Des gamins
Les hommes qui sortent de la Caisse d'Epargne
La marchande des 4 saisons
Moselberg
Le boucher
La boucle
Les gueux
La populace
La femme qui sanglote
L'homme à la voiture de la Caisse d'Epargne
Nombreux anonymes

2e TABLEAU.

LA CAISSE D'ÉPARGNE.

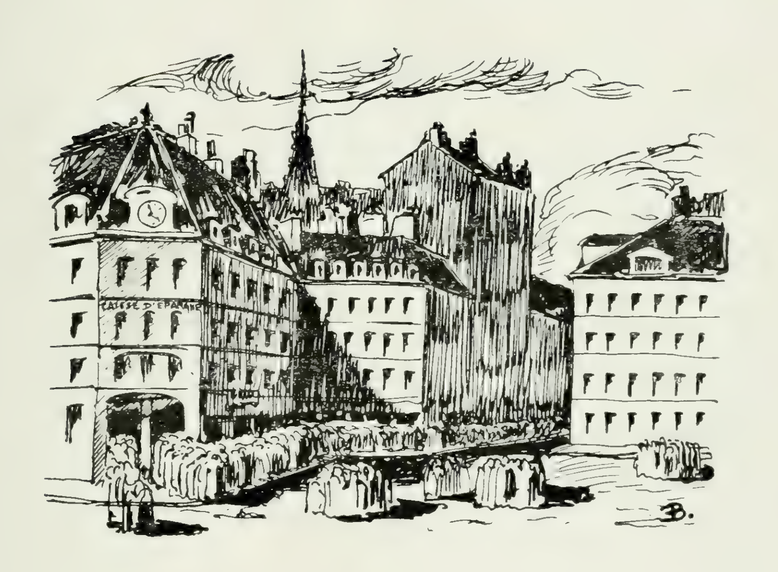
Une petite place. Au premier plan, à droite et à gauche, une rue parallèle à la rampe donne accès à la place.

A l'angle gauche de la place, un pan coupé où s'ouvrent les portes du Bâtiment : Caisse d'Epargne.

Au fond, au milieu, une rue va en obliquant vers la droite. Partant des portes de la Caisse et longeant la gauche et une partie du fond de la place, un ruban de foule qui attend se déroule et disparaît par la rue oblique. La queue semble s'étendre indéfiniment.

Les passants traversent la place, de la rue du premier plan à celle du fond ou vice versa. Ils vont vite, affairés, quelques-uns s'arrêtent pour causer par groupes de deux ou trois en regardant la queue interminable. Ils sont aussitôt dispersés par les agents.

La foule qui fait queue est au lever du rideau assez silencieuse. Contenue par quelques agents, elle attend avec résignation. Les gens sont admis à l'intérieur du bâtiment par fournées d'une dizaine. Il en entre deux fournées, puis un arrêt se produit. On s'inquiète.


CAISSE D'EPARGNE
B.

La subdivision en scènes a dû être abandonnée pour tous les tableaux et actes suivants où seule une foule agit d'une manière continue.

Indépendamment des mouvements indiqués ici, il demeure entendu que durant tout le tableau des passants traversent la place.

UN HOMME (*en tête, à sa femme qui l'accompagne*). — Ça y est, chouette. C'est à nous.

LA FEMME (*qui a regardé au loin*). — Jean, regarde donc c'te queue.

L'HOMME. — Mince de ruban.

LA FEMME. — Si c'est vrai c' qu'on dit, qu'ils ont perdu 200 millions, y aura jamais de galette pour tout le monde.

L'HOMME. — Y en aura pour nous. C'est l'essentiel. Après nous la fin du monde.

LA FEMME. — Faut pas dire ça, Jean. Y a là-dedans des gens qui en ont besoin.

L'HOMME. — Bien sûr, ma petite chatte. Ils en ont tous besoin. Mais quoi ! Tu sais bien le mal qu'on avait à trouver cent sous quand on était dans le pétrin, nous autres. Et tu voudrais que je me fasse de la bile pour eux. C'est pas de bon sens, ma petite levrette... Tu la perds.

LA FEMME (*avec un entêtement typique*). — Quand je pense à ceux qu'auront rien, j'ai des scrupules de toucher mes sous.

L'HOMME (*goguenard*). — Du sentiment, mon alouette. Mince de chic. Tu vas-t-y te trouver mal aussi.

LA FEMME. — T'es bête, Jean.

UN HOMME VERS LE MILIEU (*criant*). — On dirait que ça s'arrête. C'est y qu'on ne paie plus, M. l'agent ?...

L'AGENT (*bourru*). — Et pourquoi donc qu'on ne paierait plus ?

L'HOMME (*le même*). — Dame, sans doute parce qu'il y aurait plus d'argent.

L'AGENT. — Plus d'argent ! Est-ce que vous êtes aussi un révolutionnaire, vous ?

QUELQU'UN AU LOIN QUI A MAL COMPRIS (*criant*). — Il n'y a plus d'argent.

D'AUTRES VOIX GAGNANT VERS LA QUEUE. — On ne paie plus ! Ils ne paient plus ! On ferme les portes !

(Toutes ces voix sont angoissées.

Une poussée se produit aussitôt. Ceux du bout cherchent à gagner du terrain. On crie, sur l'air des Lampions : Nos 4 sous, nos 4 sous !).

LES AGENTS DOMINANT LE TUMULTE. — Pas de chambard. Tout le monde entrera à son tour. (*Ils contiennent la foule*). Si la bousculade continue, on va fermer les portes.

(La foule se calme lentement. Une fournée entre. Une dizaine de personnes sortent de la Caisse d'épargne. Les unes comptent leur argent. D'autres remettent leurs portefeuilles en poche).

DES VOIX DANS LA FOULE A CEUX QUI SORTENT. — Comment ça va, là-dedans ? Est-ce qu'on paie encore ?

UN HOMME QUI VIENT DE SORTIR. — Ça va bien ! Ça va bien ! Faut pas s'biler. On paiera.

(Deux hommes assez bien vêtus traversent la place en causant).

L'UN D'EUX. — Regardez-moi cette fourmillière... Ça dure comme ça depuis deux jours. Et en province, c'est la même chose.

L'AUTRE. — Les pauvres gens ! Ils ont l'air bien calme.

LE PREMIER. — C'est ce qu'ils ont de mieux à faire.

L'AUTRE. — Vous croyez qu'on paiera.

LE PREMIER. — J'ai pas confiance. Le passif est énorme, vous pensez bien. Depuis la révolte de l'Empire du Soleil, les actions de la Société « l'Océanique » sont tombées en trois jours à deux francs cinquante. C'est une perte pour la Caisse d'Epargne d'au moins deux cents millions. Elle avait à elle seule, poussée par le Roi, souscrit presque tout l'emprunt.

L'AUTRE. — Voilà pourtant ce qu'il est leur grand financier.

LE PREMIER. — Dame. Il lui fallait de l'argent. Personne ne voulait de « l'Océanique ».

L'AUTRE. — Il a trouvé plus simple d'en faire acheter par ses créatures, avec l'argent du peuple.

(Ils s'arrêtent).

LE PREMIER. — Il a cru bien faire certainement.

L'AUTRE. — En attendant il s'en fout... Il a la galette...

DEUX AGENTS S'APPROCHENT. — Circulez... Circulez...

(Ils les poussent. Les hommes s'éloignent.
Une femme dans la foule, accompagnée d'une petite fille, s'est mise à sangloter. On entend au loin la chanson des Gueux).

UNE FEMME AU 1er RANG, UNE PETITE BOUTIQUIÈRE. — Ça ne va pas vite... Ah! non!... Ça ne va pas vite.

UN PETIT VIEUX. — Faut pas encore se plaindre, allez. J'en ai vu bien d'autres. Quand la banque Mahutte a fait faillite c'était bien autre chose. On se battait pour entrer... Et quand on était dans le hall, on vous battait pour vous faire sortir. La police vous chassait à coups de botte aux environs du troufignard que c'en était à vous décoller la cafetière... Mais ici, bien sûr, c'est pas la même chose. Le Gouvernement répond. On sera payé.

UN OUVRIER (*à côté, hochant la tête*). — Une supposition que la Caisse d'Epargne puisse plus payer... Elle fait appel au gouvernement, pas vrai... (*Le vieux approuve.*) Mais où qu' voulez qu' le Gouvernement y trouve des sous, j' vous le demande. C'est pas dans le budget, bien sûr. Alors?

LE VIEUX. — Ah! je sais pas, moi! Mais il paiera, puisqu'il y est engagé... Le ministre l'a dit hier à la Chambre.

L'OUVRIER. — S'il fallait croire tout ce que disent les ministres, on s'rait propres. J'aime mieux que la Caisse d'Epargne me paie que d'être payé par le Gouvernement.

LE VIEUX. — Vous avez peut-être raison.

L'OUVRIER (*qui continue son raisonnement*). — Il fera un emprunt alors, pas vrai! Et l'emprunt qui le remboursera?... Ce sera nous... on nous flanquera des impôts... Et ce qu'on aura touché faudra le rendre... C'est ce que je vois de plus clair.

UN JEUNE HOMME DERRIÈRE. — En attendant, toute la clique de « l'Océanique » conservera la galette.

(Ils entrent avec une nouvelle fournée. Nouvelle sortie. On entend des voix de l'intérieur. Un grondement. Des bruits de coups de canne).

QUELQU'UN DANS LA FOULE. — C'est fini. On ne paie plus.

DES VOIX (*transportant la fausse nouvelle*). — On ne paie plus!

UN CRI S'ÉLÈVE (*sur l'air des Lampions*). — Nos 4 sous! Nos 4 sous! Nos 4 sous!

LES AGENTS. — Silence, là dedans ! Ça va pas finir, le chambard.

(Ils saisissent un homme qui crie plus fort que les autres. Ils l'emmènent).

LA FOULE PLUS VIOLENTE. — Nos 4 sous ! Nos 4 sous ! Nos 4 sous !

(Une fenêtre du bâtiment s'ouvre. Le Directeur paraît).

DES VOIX. — Silence ! Le Directeur ! Il va parler.

(Le silence se fait).

LE DIRECTEUR. — Je prie instamment les souscripteurs d'être calmes. Soyez sans crainte. Les fonds qui nous ont été confiés seront intégralement remboursés. Il s'est produit un petit arrêt à cause du change qui fait défaut. Quelques minutes de patience et tout reprendra. Les agents partis à la Banque ne vont pas tarder à revenir avec la voiture contenant les fonds. Tout le monde sera payé.

(Une salve de bravos salue ces paroles. Il rentre. La foule a recouvré son calme. On jacasse. On rigole. Seule la femme pleure).

UN HOMME (*en tête à sa voisine, une servante*). — C'est pas clair. On a beau dire.

LA SERVANTE. — Vous croyez. O mon Dieu. Moi qui comptais là-dessus pour me marier.

L'HOMME. — Ben, ma fille, vous pouvez vous apprêter à coiffer Sainte-Catherine.

UN VOISIN. — En voilà une administration ! Ils ne pouvaient pas prendre leurs précautions. C'est comme si au moment de travailler j'allais dire à mon patron que j'ai oublié mes outils. Il m'en foutrait ! Et nous on n'a le droit de rien dire.

DES VOIX. — C'est une incurie. C'est une dégoûtation. C'est du battage.

LES AGENTS. — Silence, là dedans.

(On se tait).

LA SERVANTE. — On m'a dit que les socialistes voulaient flanquer le Gouvernement par terre pour s'emparer du pouvoir. C'est-y vrai, dites donc l'ami, qu'ils partageraient l'argent de la Caisse d'Epargne, not' pauv' argent, entre tous ceux de leur parti ?

L'HOMME. — Qui, qui vous a dit ça ?

LA SERVANTE. — C'est Mossieu ! Un homme qu'est au courant de tout... C'est un juge... Moi, vous comprenez, quand j'ai su ça j'ai tout de suite voulu retirer mes sous !... Ce serait pas à faire... Mossieu dit qu'ils sont toujours au cabaret ces gens-là... Ils se saoulent et puis ils battent leurs femmes... et puis celles des autres aussi, parce qu'il paraît qu'ils couchent tous ensemble.

LE VOISIN (*riant*). — Elle est bonne. (*Il rit.*) C'est un fameux crétin votre patron, tout juge qu'il est.

L'HOMME. — Ça ne tient pas debout, son histoire. Vous ne lisez donc pas le journal.

LA SERVANTE. — Je ne sais pas lire.

L'HOMME. — Eh ben, ma fille. On va avoir la guerre.

LA SERVANTE. — La guerre. Jésus-Maria ! Vous croyez.

L'HOMME. — Dame, le journal le dit.

UN JEUNE HOMME (*l'air d'un employé*). — Mais non, tout ça, c'est des blagues. Y' a tout simplement que le Roi d'accord avec les ministres spécule avec notre pauvre argent. Tous les gens de la Caisse d'Epargne sont vendus au Roi. Tous les ministres sont ses complices. Tout le monde tripote dans la boutique. C'est pour cela qu'ils ne veulent pas du suffrage universel qui les balaierait, les cochons !

LA SERVANTE. — Jésus-Maria ! (*Elle se signe.*) C'est pas des choses à dire. Non. C'est pas des choses à dire.

(La femme qui pleurait s'était tue depuis un moment. Elle reprend de plus belle).

UNE VOIX D'HOMME DANS LA FOULE. — Elle ne se taiera pas, Notre-Dame de la larme à l'œil. Si vous croyez qu'on s'amuse ici, nous autres. Mais on s' tait pour pas décourager le monde. S'il fallait que tous ceux qui ont du chagrin pleurent, la ville serait bientôt inondée.

(On rit).

UNE VOIX. — Fermez les écluses !

UNE AUTRE. — Quel déluge !

UNE AUTRE. — Un parapluie !

(Des gens du bout croient que la femme se trouve mal).

DES VOIX. — Une femme se trouve mal. A l'assassin ! C'est dégoûtant.

DES VOIX TOUT AU FOND (*criant*). — Nous en avons assez d'attendre. Elle ne va pas arriver, leur voiture. C'est un bateau. Un bateau à soupape.

DES VOIX (*air des Lampions*). — La voiture ! La voiture ! Nos 4 sous ! Nos 4 sous !

(On entend au loin la chanson des Gueux. Les gens du fond exercent une poussée en avant. Il y a des femmes à demi-étouffées qui poussent des cris. Les agents essaient d'endiguer le courant. Ils vont être débordés.

La fenêtre du milieu se rouvre).

DES VOIX. — Le Directeur ! Silence ! Il va encore parler ! Ça sent mauvais.

LA FOULE (*hurlant*). — Nos 4 sous ! Nos 4 sous !

(Le Directeur est à la fenêtre. Il fait signe qu'on se taise. Il attend. La foule s'apaise peu à peu).

LE DIRECTEUR. — On vient de téléphoner à la Banque. La voiture portant les fonds vient d'en partir. Ce n'est donc plus qu'une question de minutes. Encore un peu de patience et tout le monde sera payé.

UNE VOIX. — Vive le Directeur.

D'AUTRES VOIX. — Silence ! Taisez-vous ! Laissez parler !

LE DIRECTEUR. — J'ai encore deux mots à dire. Pour éviter les attaques des bandes furieuses qui sillonnent la ville depuis deux jours sans qu'on puisse les réduire, nos agents ont dû faire un détour. Je supplie les souscripteurs d'en tenir compte dans l'évaluation du temps qu'il faudra à notre personnel pour être ici. Je vous en réponds : Tout le monde sera payé.

(Il rentre. Un silence tragique accueille ses paroles. Une grande angoisse plane sur le troupeau humain).

L'HOMME (*en tête qui parlait à la servante*). — Quand je vous le disais. La voiture fera un détour. C'est pas clair. Vous allez voir qu'elle se perdra leur voiture.

LA SERVANTE. — Vous croyez. Mon Dieu ! Mon Dieu !

DES VOIX. — Qu'est-ce qu'il y a ? Que dit-on ? C'est un qui dit que la voiture a été attaquée. On y a mis le feu. Mais non ! Mais si !

(On entend la chanson des Gueux. Elle se rapproche, s'éloigne, revient. On croit, au bruit, suivre le mouvement de la bande).

LA SERVANTE. — Encore ces bandes féroces. Pourquoi n'arrête-t-on pas ces gens-là ?

L'HOMME. — On dit qu'ils sont payés par le gouvernement pour exciter la foule et justifier une fusillade qui intimiderait les révolutionnaires.

LA SERVANTE. — Jésus-Maria (*elle se signe*). Tout ce qu'il faut entendre.

(Elle se tait et marmotte une prière).

L'IVROGNE (*qui tourne le coin et se dirige vers la place. Quelques gosses le suivent qui le bousculent et lui font des niches. Il a à la main une bouteille. Il s'arrête, secoue la bouteille tout près de son oreille et écoute. Il parle en vacillant sur ses jambes*). — Vide ! Vide !... Ma petite caisse... (*Il la secoue encore frénétiquement, aspire au goulot, fait quelques pas puis se met à pousser des cris de détresse en imitant celui qui pleure*). Vide !... Euh ! Euh !...

UNE VOIX DANS LA FOULE. — Tiens bon la rampe, Gugusse

L'IVROGNE (*il s'arrête et regarde ; quelques rires. Il cherche à lire l'inscription de la façade*). C-A-I-S., Caisse d'Epargne. (*Aussitôt il éclate de rire, les jambes pliées, le haut du torse en avant. A la foule*). Ah ! les poires !... les poires ! (*tout en riant*).

LA MÊME VOIX. — Passez-y un tuteur ! Mince de vent !

UNE AUTRE VOIX. — C'est-y à nous que t'en as, hé ! Mufle !

L'IVROGNE (*même jeu*). — Ah ! les poires !... les poires !

UN AGENT. — Allez ! l'homme... Circulez.

L'IVROGNE. — Alors, on peut plus rire... J'fais pas d'mal. J'ai pas crié : Vive la Révolution ! pas vrai, M. l'agent ! Alors, je suis libre, après tout.

L'AGENT. — C'est bon, circulez ! (*Aux gosses*). En route, la marmaille.

(Il les chasse, les gamins s'éloignent un peu).

L'IVROGNE. — Je comprendrais si je criais : Vive la Révolution ! pas vrai, M. l'agent !... Mais je crie pas. Je suis comme un petit agneau du Bon Dieu.

(L'agent hausse les épaules).

UNE VOIX DANS LA FOULE. — Tu viens aussi toucher tes économies ?

L'IVROGNE. — Qu'est-ce que tu dis, fleur d'artichaut ? Mes économies ? (*Montrant sa bouteille*). Voilà où je les mets, mes économies. La v'là, ma caisse d'épargne. Elle est pas à double fond au moins. Elle vaut bien la vôtre, pas vrai, M. l'agent. (*L'agent s'éloigne de quelques pas*). C'est que je suis pas une poire, moi ! vous savez.

VOIX DANS LA FOULE. — Il est champignol.

L'IVROGNE. — J'suis pas une poire, moi ! Ça on peut le dire ! J'aime mieux mettre mes quatre sous là-dedans (*montrant sa bouteille*) que dans leur sale boutique. Au moins, on m'les vole pas, mes 4 sous ! Je les bois. Et puis je les pisse. Et puis alors j'suis libre... Je crie pas : Vive la Révolution, moi ! Pas vrai !... Je crie pas... Je suis comme un petit agneau du Bon Dieu qui tète encore sa mère.

UNE VOIX AU LOIN. — Ça ne finira pas, ce poireau-là !

PLUSIEURS VOIX IMPATIENTES. — Nos 4 sous ! Nos 4 sous !

L'IVROGNE. — Ah ! mes amis ! Non ! Je suis pour rien là-dedans. Je vous le jure... C'est pas vos 4 sous que j'ai bus.

DES VOIX. — Enlevez-le ! La barbe, va cuver ton vin ailleurs !

L'IVROGNE. — Je suis un homme libre, moi ! Je vais où je veux ! Mais, puisqu'on m'insulte, j'aurai pas peur de dire la vérité. Vous êtes des mufles ! Et puis des mufles !... Et moi, le roi de la cuite, je vous le dis, parce que vous m'insultez ; j'ai déclaré la guerre à l'empereur des contributions : Gabelou Ier. (*Il s'emballe*). Et nous allons taper, taper dans le tas, dans le tas de mufles.

L'AGENT (*qui revient l'empoignant*). — Allons, ça suffit. En voilà assez. Filez !

L'IVROGNE. — Mais je ne crie pas, M. l'agent. Je ne crie pas : Vive la Révolution. (*L'agent le pousse. Il s'éloigne*). Je suis un agnelet.

(Les syllabes se perdent. Il traverse la place, s'arrête, puis reprend sa marche titubante, agrémentée de gestes, de rires et de cris. Les gosses l'entourent, lui font des niches).

La servante a son voisin. — Est-il possible de se mettre en des états pareils.

L'homme. — Je finis par croire que c'est ce qu'il y a de mieux à faire... J'aurais préféré les boire que de les donner à ces salauds-là.

Le voisin (*criant*). — Ils se foutent de nous à la fin. Malheur de malheur ! Il n'y a donc plus de justice. Voler ainsi l'argent des pauvres !

Un homme (*sortant de la Caisse d'Epargne. Il crie*). — J'en ai assez de poireauter. On ne paie pas. Je m'en vais. Zut.

(Il se sauve en courant. La femme sanglote plus fort. La petite crie).

Des femmes (*criant*). — Est-ce qu'on va se laisser dépouiller comme ça ? Il y a donc pas un seul homme ici ?

Un homme. — Qu'est-ce que vous voulez faire ? Les employés n'en peuvent rien.

Un autre homme (*sortant du bâtiment*). — Je m'en vais aussi. Nous sommes volés.

Une femme (*forte gaillarde, l'air d'une marchande des quatre saisons. Elle sort délibérément des rangs et se dirige vers l'entrée*). — J' vas voir un peu ce qui se passe dans l'aquarium.

Un agent (*l'arrêtant*). — A la queu ! Vous n'entrerez pas.

(La femme, d'un formidable coup d'épaule tout-a-fait imprévu, envoie rouler l'agent à quelques mètres et entre. L'agent se relève et veut la rejoindre. Pendant ce temps, il y a une seconde d'hésitation dans les premiers rangs).

Quelqu'un (*criant violemment*). — Nos 4 sous.

(Instantanément, les premiers rangs suivent la marchande des quatre saisons et tous viennent obstruer l'entrée).

De toutes parts (*criant*). — Nos 4 sous ! Nos 4 sous !

(Les agents sont débordés, les rangs brisés ! La chanson des Gueux retentit au bout de la rue du fond où apparaît la bande, Moselberg en tête. Leboucher porte le Bossu sur ses épaules, tous les gueux suivent et derrière eux tous ceux qu'ils ont pu entraîner.

Cela arrive en sautillant et en hurlant : « Le gars qui végète », etc. C'est comme un flot qui monte. Les agents, ne se sentant pas en nombre, s'éclipsent par la rue restée libre chercher du renfort. On aperçoit dans les rangs de la troupe en marche la voiture de la Caisse d'Epargne que les gueux ont capturée).

CEUX QUI ATTENDAIENT (*criant aux arrivants*). — On ne paie plus.

DES VOIX. — Ils ont la voiture ! Faites de la place ! Laissez passer la voiture !

UN HOMME (*se détachant du groupe des arrivants. Il vient en courant*). — La voiture est vide. Vous dérangez pas, les amis !

DES VOIX. — Qu'est-ce qu'il y a ? Parlez ! (*On l'entoure.*)

L'HOMME (*de toutes ses forces*). — La voiture est vide. Il n'y a plus d'argent. Ils voulaient gagner du temps pour permettre à la troupe d'arriver.

DES VOIX. — La troupe ! La troupe vient ! Sauve qui peut !

(Quelques-uns s'échappent, hommes, femmes, en tas, terrifiés par la rue libre au premier plan).

L'HOMME (*leur criant*). — C'est par là qu'ils viennent, vous allez vous faire écharper.

(Ils reviennent affolés, veulent se frayer un passage dans le flot vivant qui est arrivé maintenant à hauteur des portes. Ils sont repoussés.

LEBOUCHER (*criant. Il est en avant*). — C'est un guet-apens ! On voulait vous saigner, les amis ! Aucune illusion n'est plus permise (*montrant le bâtiment*) notre galette, qui est là-dedans, paraît décidée à y rester malgré nos cris. Un seul moyen s'offre à nous. Puisqu'elle ne veut pas venir à nous, c'est nous qui irons à elle.

VOIX. — A mort, le Directeur !

D'AUTRES VOIX (*reprenant le cri*). — A mort ! A mort !

(Des pierres sont lancées dans les vitres. Le directeur apparaît).

TOUT LE MONDE (*criant*). — A mort ! Voleur ! Assassin ! Nos 4 sous (*mais un cri dominé*) : A mort !

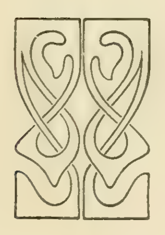
(Le directeur essaie de se faire entendre. Une pierre l'atteint au front. Il tombe, le corps replié sur la balustrade du balcon).

LEBOUCHER. — Il faut défoncer la boutique. En avant, les couillards !

(Il se précipite, suivi de Moselberg et des autres).

Et zip et zoup !
Et zip et zan !
Place à la Canaille
Tous les repus disparaîtront ! *(Bis)*

(Toute la bande suit. On assaille les portes. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont escaladées. La poussée est irrésistible, le tumulte à son paroxysme. Un homme juché sur la voiture essaie de se faire entendre. On ne l'écoute pas. Tout est à l'action violente, à l'assaut des bâtiments. Et c'est sur la ruée en tas des énergies déchaînées que le rideau descend).



Personnages du 3e Tableau du 2e Acte :

Groupes des avancés :

Benoit
Michel
Solane
Fanta
Lannoy
Lanjevin
Quelques personnages muets
} à droite

Morel
Liancourt
Quelques personnages muets
} à gauche

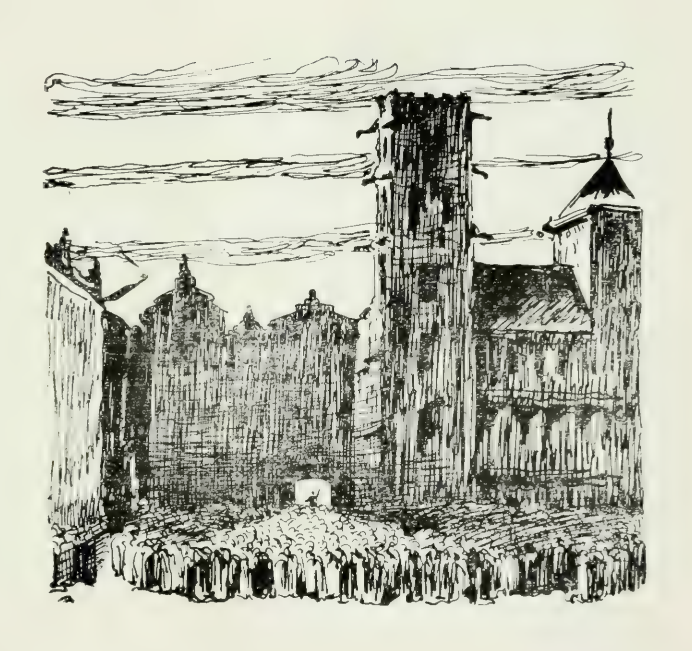
Le groupe du centre est composé des hésitants : personnages muets

La foule :

1er ouvrier
2e id.
3e id.
1er badaud
2e id.
1 homme qui passe
1 marchand de journaux
1er libéral
2e id.
3e id.
L'homme aux billets
Hommes du peuple
Femmes du peuple
Etudiants
Etudiantes
Gueux
Gamins
Le tolstoïsant
Moselberg
Le boucher
La boucle
La mère
La Mariette
Ses deux compagnes
Nombreuses voix dans la foule

Les orateurs :

Dureau fils
Grotat
Lionel
Martin
Les deux boutiquiers
Les deux agents
Soldats
Officiers



3me TABLEAU.

LE MEETING.

Meeting en plein air. Place de l'Hôtel-de-Ville. C'est une place carrée de vieille ville.

Au fond, un peu à droite, l'Hôtel-de-Ville avec clocher et beffroi. Dans la maison du milieu, au fond, au rez-de-chaussée, un cabaret « A l'Arbalète » où se tiennent les orateurs, chefs des partis de l'opposition gouvernementale. Le cabaret étant élevé de 2 mètres au-dessus du sol, on y accède par un escalier extérieur. Les fenêtres de ce café s'ouvrent sur la place au niveau du plancher de la salle, formant ainsi une tribune naturelle d'où parleront les orateurs.

Les fenêtres étant, dès le début, largement ouvertes et le cabaret brillamment éclairé, on voit à l'intérieur, dans un nuage de poussière et de fumée, s'agiter les groupes avant le commencement du meeting.

A droite et à gauche, avant chaque façade latérale, le fond de la place est percé de deux rues.

La place s'emplit de monde. C'est un monde mêlé où domine l'élément ouvrier. Les hommes arrivent par les rues du fond et par celles du premier plan. Ils sont isolés ou par groupes. Il y a de véritables petites troupes marchant derrière des bannières, des pancartes portées au bout de bâtons. On lit sur ces pancartes des inscriptions simplistes capables de frapper la foule : « La misère du pauvre fait la fortune du riche ». — « Faim pour celui qui crée, Bombance pour celui qui fainéante ». — « Epargne, Populo ! Il faut des bijoux à nos courtisanes ». — « Quand nos coffres-forts seront vides, l'argent du travailleur les remplira ». — « Peuple, n'attends pas l'intervention du ciel ! Chasse les exploiteurs ! » — « Mort aux Barons de la Finance ! » — « Un homme, une voix ! Vive le Suffrage Universel ! » — « Mort au Vote Plural qui fait la domination du privilège ! » Etc.

L'arrivée des premiers manifestants se fait presque silencieusement. Il y a de ci, de là, un cri. Des gens se hèlent, se reconnaissent, se serrent la main.

Trois ouvriers, qui arrivent en se dandinant, s'arrêtent un instant. Ils sont hésitants.

1er OUVRIER (*le plus jeune*). — As-tu vu tous ces agents dans les rues voisines ? As-tu vu les soldats sous le porche de l'hôpital ? Cela ne me dit rien de bon.

2e OUVRIER. — Moi, ça me donne envie de m'en aller... Mais où ?... Bast ! j'y suis, j'y reste. Et puisqu'on nous a dit hier au syndicat de venir pour faire nombre, je viens pour faire nombre... En tout cas, si ça tourne mal... (*Il fait signe de se sauver*). (*Au 3e ouvrier*). Qu'est-ce que tu dis de ça, Polo ?

3e OUVRIER. — S'il y avait pas la troupe et les gendarmes ?

1er OUVRIER. — Ah ! s'il y avait rien pour nous gêner, bien sûr, ça irait mieux... Bien sûr.

3e OUVRIER (*il rit*). — Je connais quelqu'un qui sera peinard. Si on se bat ici, je fous le camp ailleurs. On va tout de même pas se faire crever la peau.

1er OUVRIER. — Bien sûr, Polo. C'est pas ce qu'on cherche. Mais enfin, faut bien que quelqu'un reste.

3e OUVRIER. — Pour écoper, c'est pas utile.

1er OUVRIER. — Mais non..., pour cogner, pour défendre nos droits.

3e OUVRIER. — T'as seulement pas un tire-bouchon pour te défendre, qu'est-ce que tu veux faire, ma pauvre vieille ?...

(Une troupe arrive par le fond à gauche. Elle est précédée d'une fanfare qui joue *L'Internationale*. Les conversations s'arrêtent pendant un instant. Arrivée sur la place, la musique cesse pendant que les hommes de la troupe se casent).

3e OUVRIER (*reprenant*). — C'est pas l'entrain qui manque. Mais avec de l'entrain et des trombones, on ne va pas loin.

1er OUVRIER. — Nom de Dieu ! Si seulement j'avais un flingot. Ces cochons-là ont tiré ce matin, ils pourraient bien recommencer. (*Serrant les poings*).

(Benoit et Michel viennent d'arriver par la droite au premier plan. Ils écoutent).

BENOIT (*aux ouvriers*). — Guettez les boutiques des armuriers, les amis. On vous en donnera, des armes. Ayez pas peur.

LE 1er OUVRIER. — Vous voyez bien. Ah ! c'est pas moi qui me trotterai ! Ils peuvent venir. J'aurais-t-y que mes dents seulement, que j' canerais pas encore. On les a assez vus, ces escargots du gouvernement.

(L'ouvrier s'éloigne en menaçant du menton. Il va dans la foule. Ses camarades le suivent. Arrive par la droite au fond une bande qui chante *La Carmagnole*. Une autre à gauche qui chante *La Marseillaise*. Pendant quelques mesures, les deux chants se mêlent, puis se neutralisent et finalement s'éteignent.

Alors des voix crient : « A bas le gouvernement ! » D'autres voix clament : « Vive le Suffrage universel ! » Un bon nombre d'autres plus ardentes, plus jeunes, couvrent le tout par un seul cri, jeté une fois, brusquement, énergiquement : « Vive la Révolution ! » Un grand silence suit pendant lequel la foule est comme étonnée de son audace et inquiète du grand désir d'aventure qu'elle vient de reconnaître en elle. Pendant le silence parlent les groupes)

MICHEL (*à son compagnon*). — T'entends les copains.

(C'est dit tout de suite après le cri de « Vive la Révolution »).

BENOIT. — Ils sont nombreux. Ça marchera. La ville est en fièvre. Son cœur bat. Nous vaincrons.

MICHEL. — Nous lui mordrons les mollets, au populo. Il en deviendra enragé.

(Arrivent deux badauds par la gauche).

1er BADAUD. — Croyez-moi, Boniface. Retournons. C'est plus prudent. Vous avez entendu : « Vive la Révolution ». Ça tournera mal.

2e BADAUD. — La ville prend un aspect peu rassurant, c'est vrai.

1er BADAUD. — Ces bandes de gueux qui saccagent tout nous attireront quelque chose de mauvais.

2e BADAUD. — Ce ne sont pas les gueux qui m'inquiètent. Quelques coups de fusils suffisent à les mater. Mais les ouvriers s'en mêlent. Le peuple volé, trompé ; le peuple tout entier se lève.

1er BADAUD. — Je ne suis pas, vous le savez, un homme aux idées subversives. Mais, à la fin, tous ces abus soulèvent la conscience des honnêtes gens.

Le vote plural, on a beau dire, maintient les favorisés au pouvoir. Et les favorisés n'ont qu'un but : exploiter la situation à leur profit. Le peuple veut le suffrage universel. Il n'a pas tout à fait tort.

2e BADAUD. — Mais le Gouvernement et le Roi ne veulent pas céder. Ils ne cèderont que devant la force. Et le peuple, aura-t-il la force ? (*Ils s'enfoncent dans la foule*).

UN HOMME QUI PASSE (*à son voisin*). — J'ai perdu tout ce que j'avais dans « L'Océanique ». C'est comme ça. Vous savez le krach d'il y a deux ans. (*L'autre hoche la tête*). J'y avais laissé pas mal de mes plumes, lorsque, pour me refaire, sur le conseil des journaux catholiques, j'ai placé le peu qui me restait dans « L'Océanique... » Ah ! quel bouillon ! Des actions qui valaient, il y a huit jours, 530 francs, les v'là tombées à 35 centimes. Aussi..., maintenant, ne me parlez plus des catholiques.

Je voudrais voir la tête du pape au bout d'une pique. Je ne connais plus qu'un cri. (*Il crie*) : « A bas la calotte ! »

UN JEUNE HOMME APPROCHE (*vendant des journaux*). — Demandez *L'Eau bénite,* citoyens !

L'HOMME. — *L'Eau bénite !* Encore un journal catholique. (*Il serre les poings et se dirige vers le vendeur*). T'es pas honteux !

LE JEUNE HOMME. — Catholique ! Mais non. C'est tout le contraire.

L'HOMME. — Tout le contraire. Combien ?

LE JEUNE HOMME. — Au rabais pour finir : 3 pour 2 sous.

L'HOMME. — J'en prends 12 numéros, nom de Dieu ! (*Il remet des sous, prend des journaux*). Ah ! les cochons. Ils me le paieront. (*Il va vers la foule*). Demandez *L'Eau bénite !* (*Il jette ses journaux autour de lui, un à un dans la foule. Il crie*) : A bas la calotte, nom de Dieu ! (*Il se perd ensuite dans la foule avec son compagnon*).

(Pendant les conversations qui précèdent, il s'est formé au premier plan trois groupes qui apparaîtront dans l'action comme la tête de la foule : à droite, au centre, à gauche).

GROUPE DE DROITE.

BENOIT (*à Solane qui est arrivé depuis peu*). — Le capitaine Dureau, depuis la séance du conseil de guerre où on n'a pas osé le condamner, est tout à fait des nôtres. Il est entré dans la bataille. Les politiciens, qui l'avaient accaparé, semblent maintenant en avoir peur.

MICHEL. — Où allons-nous ? Que veut-on ? Ça a débuté par le vote plural, puis sont venus l'or du Baramata, la révolte des Solariens, la Caisse d'épargne. Le mouvement gagne en profondeur. Les libéraux s'agitent. Ils se rapprochent des socialistes. Tous les politiciens veulent le suffrage universel. Mais nous ? Où allons-nous ?

FANTA. — Nous allons où le vent nous mène.

BENOIT. — Nous allons à la révolution. C'est la seule voie. L'agitation pour le suffrage universel va les y acculer tous. Le gouvernement qui compte sur l'armée ne cèdera pas. Alors !...

LANNOY. — Aller de l'avant pour le suffrage universel, merci bien. Il profitera aux libéraux, peut-être aux socialistes. Il ne changera pas grand chose, que les noms des maîtres.

BENOIT. — Marchons toujours. On ne sait pas où les choses finiront. Le peuple bouge. Il est misérable. Il traverse une crise. On l'a saigné. (*Il se frotte les mains*). Ne sentez-vous pas que quelque chose de grand et d'imprévu se prépare. L'esclave pourrait bien d'un seul coup chasser tous ses maîtres.

FANTA (*d'une joie contenue*). — L'heure approche... Soyons là et décidés.

(Tout le groupe de droite approuve).

GROUPE DE GAUCHE.

MOREL (*à Liancourt*). — Une démonstration imposante. Comme ce serait beau ! Tous ces meetings depuis 8 jours, en pleine ville, ont préparé le peuple. Aujourd'hui, ce sera le grand coup. Une manifestation imposante jusque sous les fenêtres du Roi. Le passage majestueux de l'opinion publique. Comprends-tu ? Quelle intimidation. Le gouvernement sentira que nous sommes la force...

LIANCOURT. — Mais que c'est lui qui l'a.

MOREL. — Que veux tu dire ?

LIANCOURT. — On se réunit en tas. On tend le cou, comme des moutons, à l'égorgeur... Nous en avons assez de cette forme du suicide. Nos paroles n'ont pas suffi. Le gouvernement maintient son projet de vote plural. Passons aux actes.

Morel. — N'allons pas trop vite. Le peuple ne nous suivra pas. Du reste, nous ne pouvons agir sans ordre. Le conseil a décidé d'attendre encore.

Solane (*du groupe de droite qui a entendu*). — Nous nous foutons du conseil.

(Approbations au centre et à droite).

Morel. — Vous êtes des gamins vaniteux, des brouillons dangereux. Pour la première fois, contre le gouvernement réactionnaire, il y a un accord admirable, unique. Vous allez briser tout cela. Vous allez compromettre le suffrage universel.

Lannoy (*de droite*). — Le suffrage universel et toi, nous vous avons où on met les canules.

(Rires autour de Morel.

Pendant ces colloques et ceux qui vont suivre, arrivent au premier plan des étudiants, des étudiantes, parmi lesquels des Russes des deux sexes. Il en est un qui a la blouse bleue, la ceinture et les bottes. Des jeunes gens à figures d'apôtres, chevelus, barbus, hirsutes, sans souci de leur tenue, distribuent des journaux, des brochures, des manifestes.

Tout ce monde arrive au premier plan, s'arrête un instant, écoute, puis traverse les groupes et se perd dans la foule.

Des femmes sont mêlées à ceux qui passent, beaucoup de femmes des plus excitées.

Deux libéraux arrivés depuis un instant à gauche se sont arrêtés pour observer la foule).

1er libéral. — Le spectacle est grandiose. Je ne sais plus quel imbécile, un calotin naturellement, avançait à la Chambre, il y a 15 jours, que le libéralisme était à l'agonie.

2e libéral. — Ne vous réjouissez pas. Il y a beaucoup de socialistes.

1er libéral. — Vous êtes un trembleur et un niais. Les socialistes, depuis 8 jours, se sont tous faits libéraux. Ils sentent trop bien que le vent est de notre côté. Je suis très tranquille.

2e libéral. — On dit le mouvement syndical très puissant. Les calotins prétendent que les syndicats et les socialistes nous mangeront.

1er LIBÉRAL. — Les socialistes, on pourrait peut-être se le demander. Mais le syndicalisme, cela ne tient pas debout. Quelle puissance voulez-vous que ces gens-là possèdent ? Ils ne veulent pas se mêler à la politique.

3e LIBÉRAL (*qui arrive et reconnaît les deux autres*). — C'est l'avis des gens sensés. Il n'y a pas d'action efficace ailleurs que dans la politique.

(Ils se perdent dans la foule.

Quatre hommes et deux femmes arrivent en hurlant. Ils sont comme des possédés. Un d'eux agite des billets bleus au bout de ses bras. Il est comme fou).

L'HOMME (*au groupe de droite*). — Maintenant, je m' fous de tout.

SOLANE. — T'as bien raison.

L'HOMME. — Raison ou tort, je m'en fous. Voilà. Ça me plaît. Ceux-là qui mènent la boutique m'ont dit : « Travaille. Economise pour tes vieux jours ». J'ai travaillé toute ma vie comme un pauv' chien, comme une bête, que j'étais. Je me suis privé pour mettre 4 sous dans leur sale boutique... Maintenant, j' veux mon argent... Vous entendez... (*Farouche*). Mon argent... Mon sang qui s'est accumulé goutte à goutte, hors de mes veines... et que je veux reprendre. Mon argent, nom de Dieu !... Ma vie. (*Les autres crient avec lui*) : « Nos 4 sous ! Nos 4 sous ! » Et v'là ce qu'on me donne. (*Il montre ses billets*). Des bouts de papier dont personne ne veut... Des torche-culs, quoi ! qui ne peuvent même pas me servir à foutre le feu dans leur sale boutique. C'est-il de la justice, ça ?... Tonnerre de Dieu !... Voler les pauvres gens !... Maintenant (*il brandit ses papiers*), je m' fous de tout ! (*A ses compagnons, en s'enfonçant dans la foule*). Hardi ! les copains ! Vaut mieux crever qu'en supporter davantage.

TOUS ENSEMBLE (*le suivant*). — Vaut mieux crever !

(Il arrive de gauche une bande d'écervelés, de gueux et de gamins qui se tiennent par la main en sautillant et en chantant : « Ventres en futailles », etc.

Ils bousculent le groupe de gauche, le traversent, le disloquent, puis avec entrain et rapidité gagnent le centre de la place).

MOREL (*qui a été bousculé*). -- Chiens d'imbéciles. En voilà, une meute. Qu'est-ce que ça vient faire ici ? Empêchez-les d'aller plus loin.

(Un gosse qui termine la bande se détache et d'une claque flanque le chapeau de Morel par terre puis rejoint ses camarades.

On rit autour de Morel).

FANTA (*à ce dernier*). — Est-ce qu'il faut leur demander leur carte d'électeur ?

MOREL. — Si on la demandait, tu ne serais pas ici, morveux. Ce ne sont plus les hommes maintenant qui se mêlent de politique. Ce sont les nourrissons.

UNE VOIX. — Tu aimerais mieux y trouver des nourrices.

(Rires de partout. Morel se tait.

Pendant quelques instants, il devient impossible de saisir les conversations du premier plan. Il arrive de partout des troupes très animées qui chantent et crient. Ceux de la place répondent et l'animation devient quasi générale. On sent qu'une grande fermentation commence à se produire. Le ton de la foule va aller ainsi en se haussant jusqu'au moment où le premier orateur prendra la parole. Il se produira par instants des moments d'accalmie.

Durant l'un de ces moments, on entend des rires jeunes. C'est la Mariette et deux de ses compagnes. Elles arrivent, les bras chargés de fleurs. On les entoure. Elles ont les cheveux enveloppés d'un mouchoir rouge).

LA MARIETTE. — Qui veut des fleurs ? Nous avons exproprié la fleuriste de Son Altesse royale.

FANTA. — A vous trois ? Conte-moi l'aventure.

LA MARIETTE. — Hé ! les copains.

(Elles lancent leurs fleurs aux hommes des trois groupes).

FANTA. — Dis donc, tes fleurs sentent la poudre.

MOREL. — La poudre de riz...

LA MARIETTE. — Tiens, l'Eteignoir !... T'en veux une.

UNE VOIX. — Morel ne cultive que la fleur de l'éloquence.

LA MARIETTE. — Mais non, mes petits. Il ne cultive que le pavot pour endormir son monde. (*Rires.*)

(A ce moment la foule donne, puis un silence relatif s'établit),

LANJEVIN (*du groupe de droite. Il vient d'arriver*). — C'est pour ce soir, grève générale. (*Les autres l'entourent.*) A partir de ce soir, plus de chemins de fer, plus de courrier, plus de lumière, plus de pain, plus de tramway. Plus rien ! C'est décidé.

(Cette nouvelle provoque la joie de presque tous ceux des trois groupes).

MOREL. — C'est-à-dire qu'il n'y a plus que des gendarmes et des soldats. En voilà qu'il faudrait mettre en grève.

LANJEVIN. — Ça viendra plus tôt qu'on ne croit (*bas à ceux qui sont tout près de lui*). Nous avons pu nous procurer les adresses des officiers de la garnison. (*Il met un doigt sur ses lèvres.*) La vue d'un ancien officier, Dureau, parmi nous, impressionne l'armée.

(Moselberg est arrivé depuis un instant. Il est allé se poster près des avancés, entre ses deux compagnons. Toujours le même costume minable, grotesque et tragique. Il regardera et écoutera, silencieusement, méprisant. De temps en temps il dira un mot à ses deux compagnons. Il a constamment aux lèvres une cigarette, qu'il laisse fréquemment s'y éteindre ; elle pend alors collée à la lèvre inférieure légèrement écartée. A deux ou trois reprises, il rallumera son mégot. Il est venu là en curieux sceptique pour qui le courage est la vertu rarissime.

Maintenant la place est à peu près remplie. La foule presque silencieuse depuis quelques minutes recommence à s'agiter. Dureau vient de paraître à la fenêtre de « L'Arbalète ». Il est en civil. Des cris divers accueillent son apparition : « Vive Dureau ! » « A bas Dureau ! »)

DUREAU (*criant*). — Messieurs !

(Protestations nombreuses).

VOIX. — Citoyens ! Nous sommes des citoyens !

(Les groupes de l'avant-plan soulignent par des rires de moquerie le caractère puéril de ces interruptions).

DUREAU (*reprenant*). — Citoyens ! Depuis huit jours que j'ai mis au service de la vérité toute l'énergie dont je suis capable, les événements se sont précipités. A l'heure où des financiers sans scrupules, groupés autour du Trône et de l'Autel, voulaient m'im-

poser un mensonge qui leur eût permis, une fois de plus, de se tailler des fortunes au détriment du peuple de la petite épargne, de graves nouvelles de l'Extrême-Orient vinrent ici jeter la panique.

Résumons les faits. Ils en valent la peine. Les fonds de la Caisse d'Epargne déjà engagés par suite de la complicité antérieure du gouvernement actuel dans des entreprises aventureuses, se trouvaient à la suite des troubles d'Extrême-Orient gravement compromis. Et le peuple affolé à la nouvelle du mauvais coup projeté et de celui déjà accompli, le peuple affolé assaillait les bureaux de la Caisse d'Epargne pour réclamer ses dépôts. Vous savez quelle terrible désillusion attendait les déposants. Impuissante à rembourser les fonds honteusement dilapidés, la Caisse d'Epargne appela à la rescousse le gouvernement qui, lui, ne trouva rien de mieux que d'envoyer des troupes, se faisant ainsi par la plus honteuse des tentatives d'assassinat le complice et le valet des financiers. (*Applaudissements*). En quelques jours, les plus aveugles parmi nous ont dû se rendre à l'évidence.

Citoyens ! Nous sommes maintenant en droit de l'affirmer. Le pays tout entier est au pouvoir d'une réunion de financiers. Et ce que nous appellions naïvement un gouvernement n'est, en définitive, qu'une bande organisée pour le vol et l'assassinat. (*Applaudissements.*)

A l'heure actuelle, pour un honnête homme, la situation est nette et la solution s'impose : sauver le pays du gâchis et de la ruine en lui donnant ce qui lui manque : un gouvernement fort qui représente non plus la faveur et le vol, mais qui représente le peuple et se fasse le défenseur de ses droits. D'autres viendront après moi, vous dire, ici, comment ils entendent arriver à ce résultat. Etranger aux luttes politiques, je n'ai pas à entrer dans cette voie. Mais je tiens à vous dire ceci : Citoyens ! Quel que soit le but que vous vous proposiez d'atteindre et quels que puissent être les moyens dont vous jugiez bon d'user, de toutes mes forces je combattrai à vos côtés.

Pour un honnête homme conscient du danger, il n'y a plus à reculer. Vous seuls êtes du côté de la justice et de la vérité contre les loups du mensonge, du vol, du crime et de la Réaction.

Citoyens ! Sauvons le pays ! Sauvons le présent ! Sauvons l'avenir ! Au nom de la noblesse de la vie, chassons les indignes et les vendus !

(Applaudissements, cris : « Vive le Suffrage Universel », puis « Vive la Révolution ! »)

GROTAT (*il apparaît de suite à la tribune*). — On a crié : « Vive la Révolution ! » J'y applaudis. A l'heure actuelle, citoyens ! elle seule peut et doit nous sauver. (*Cris enthousiastes*).

Non content d'avoir organisé pour le compte des financiers le vol du peuple, le prétendu gouvernement que nous subissons prétend se maintenir au pouvoir en nous offrant sa ridicule loi sur le suffrage plural qui lui assure aux élections prochaines sa majorité de privilégiés.

Le suffrage plural, nous n'en voulons pas. Nous voulons le suffrage universel. (*Vive le suffrage universel*). Et puisqu'on nous le refuse, eh bien ! nous le prendrons. Nous le prendrons, citoyens ! parce que, à l'heure actuelle, rien ne peut plus nous en empêcher. Car, il faut qu'on le sache bien du côté du Trône, du côté de l'Autel et du côté de la Finance, le gouvernement n'a plus devant lui des partis divisés et rivaux. Non ! Tous les honnêtes gens, vous ! moi ! nous ! tous ! nous sommes groupés contre la canaillerie du pouvoir et solidaires, résolus, nous marcherons contre la Bastille gouvernementale et nous l'abattrons. (*Applaudissements*). Gardez vos applaudissements, mes amis, pour le jour prochain de notre triomphe. Oui ! notre triomphe est assuré, car un grand miracle s'est accompli, celui de notre union. Et ceux du pouvoir ne peuvent l'ignorer. Déjà, ils sentent trembler le vieux trône et l'odeur de la mort les épouvante. Acceptons-en l'augure et serrons-nous.

Et je suis heureux, moi, vieux libéral, de mettre en ce moment ma main dans celle d'un socialiste et de pouvoir lui dire : Unissons nos efforts ! Marchons en frères ! Vive le suffrage universel !

(Il prend la main de Lionel et l'étreint. La minute est émouvante. Toute la place reprend d'un seul cri, lancé une fois, largement et puissamment : « Vive le suffrage universel ! »)

Grotat. — A l'heure présente, citoyens ! nous ne devons plus compter que sur l'action violente des rues. Nous avons épuisé tous les moyens légaux au sein d'un parlement corrompu. Nos menaces sont restées vaines. Passons aux actes. Vive la Révolution !

Une voix. — Vive la grève générale !

Grotat. — Oui, je le crie avec vous : Vive la grève générale, qui peut, dans un but nettement politique comme celui-ci, constituer un puissant moyen de pression contre le gouvernement. Mais usons-en avec prudence. Restons calmes. Evitons le plus possible les conflits sanglants. Le gouvernement, vous le savez, n'attend qu'une occasion pour faire une saignée dans nos rangs. (*A ce moment, on entend des cris au loin, à gauche, dans une partie de rue qu'on ne voit pas*). Il est nécessaire que nous nous séparions des fauteurs de désordre.

(Les cris redoublent. On entend un cri prolongé de victoire. L'orateur s'est arrêté. On perçoit le bruit d'une troupe qui arrive en courant et en entonnant la chanson des Gueux. On voit apparaître à gauche, au premier plan, une bande de sans-travail, farouches, hirsutes et très excités. Il y a parmi eux bon nombre de gens dénommés sans aveu. Les deux qui marchent en tête tiennent sous le bras un de leurs camarades blessé au front, qui saigne. La chanson des Gueux cesse).

Le premier en tête. — En v'là un qu'on a mouché... On va pas se laisser tuer.

(On s'approche de l'homme blessé).

Une voix. — Ce n'est rien... Une égratignure.

Le premier en tête. — Ils auraient pu le tuer, ces cochons-là.

Voix. — Qui ? Où ?

Le premier. — Les flics. Là-bas. On voulait pas nous laisser passer. Il est donc fait pour des millionnaires, votre meeting, puisqu'on veut pas des crève-de-faim.

Quelques voix dans la foule. — Pas de vagabonds parmi nous.

(Beaucoup de voix approuvent. D'autres protestent).

QUELQU'UN (*criant*). — Pas de repris de justice parmi les honnêtes gens.

SOLANE. — Allons donc ! Des repris de l'injustice, vous voulez dire. (*Aux sans-travail*). Camarades ! Vous êtes les bien-venus. Vivent les gueux ! Nous en sommes tous !

(Les groupes des avancés et du centre et beaucoup de voix dans la foule crient : « Vivent les gueux ! » Sifflets. Huées, venant du gros de la foule. Les députés paraissent perplexes. On les voit échanger de vives observations. L'orateur entame une discussion très passionnée avec Lionel).

LIONEL (*essayant de dominer*). — Camarades ! Ceux-ci sont, comme nous, des victimes de la société. Nous n'avons pas le droit de les repousser.

(Une grande clameur de protestation accueille ces paroles).

UNE VOIX. — Ces gueux déshonorent le mouvement. Nous ne voulons pas être confondus avec des malfaiteurs de droit commun.

LE 1er GUEUX. — Si c'est ça votre fameuse société d'honnêtes gens. Elle ne vaut pas mieux que l'autre. (*Furieux, à ses gueux*) : Chargeons, les gars ! Mort aux honnêtes gens.

(Certains gueux se précipitent dans la foule. D'autres sortent des pierres des musettes suspendues à leur cou, et les lancent contre les vitres de la place. On entend le bris des vitres, puis des cris de blessés dans la foule par des projectiles ayant dévié.

Alors retentissent coup sur coup deux sonneries de clairons assez violentes

Le silence se fait comme par enchantement, un silence frémissant où plane une menace. Les gueux eux-mêmes se sont arrêtés.

3me sonnerie de clairons).

VOIX NOMBREUSES (*angoissées*). — La troupe ! Sauve-qui-peut ! (*Il se produit dans la foule des mouvements divers. Elle s'agite comme une mer démontée. Des citoyens essaient de fuir. D'autres les retiennent. Quelques-uns s'échappent et gagnent les rues en traversant les groupes du premier plan. Certains crient, les bras levés*) : C'est un assassinat. On va saigner le peuple.

LIONEL (*à la fenêtre*). — Que personne ne bouge.

VOIX (*criant*). — Pas de lâcheté. Restons tous.

PRESQUE TOUS (*reprenant d'un cri grandiose*). — Restons tous.

LIONEL. — D'ici, j'aperçois les rues. Elles sont libres. Il n'y a rien d'inquiétant. Ce n'est pas pour quelques vitres défoncées que les chiens de garde du capitalisme oseraient assassiner tout un peuple. La rue nous appartient. Quand nous ne faisons que manifester notre volonté, nous y exerçons un droit. Cependant, si nous voulons triompher, restons calmes. Ne suivons pas les impatients. Mais ne rejetons pas pour cela dans la pire violence des frères vaincus qui viennent à nous. Ce serait la pire lâcheté et la plus grande des maladresses. Accueillons-les, au contraire. (*Aux gueux*). Approchez ! Camarades !

(Il y a un revirement dans la foule. Beaucoup de manifestants accueillent les Gueux avec joie. Cependant les cris redoublent dans la partie de la place qu'on ne voit pas. C'est comme une grande clameur désespérée qui s'élève et retombe alternativement.

A ce moment, de l'extérieur, Martin escalade la tribune. C'est un homme barbu, hirsute, sauvage. Il repousse Lionel vers l'intérieur).

MARTIN. — Camarades ! L'heure est venue de fermer les robinets à clichés ! Tous ces discours me dégoûtent.

VOIX. — Oui ! oui !

MARTIN. — Assez de discours ! Des actes ! La réaction ne cédera plus maintenant que devant la force. Reste à savoir si le peuple a encore les attributs par lesquels un taureau se distingue d'un bœuf. (*Rumeurs*). Qu'êtes-vous tous ? Des eunuques, de vieilles femmes bavardes ou des hommes ?

TOUS. — Des Hommes !

MARTIN. — Alors, montrez-le. Il en est temps. Hier le gouvernement a mis le comble à son cynisme en organisant le pillage de la Caisse d'Epargne. (*La foule est attentive*). Il faut qu'on le sache : ce sont eux qui ont organisé le pillage de la Caisse d'Epargne.

MOSELBERG (*qui ne peut retenir une intervention*). — Bien dit, Barbe à poux. (*Il escalade les épaules du boucher*). L'organisateur du pillage de la Caisse d'Epargne : c'est bibi ! Moselberg ! Patron des Aboyeurs, Grand Duc de la Dèche et Souverain des Chiens enragés. Oui, mes agneaux. J'ai organisé le pillage de la Caisse

d'Epargne. Parfaitement. Savez-vous avec quoi ? Avec la galette des boursicotiers, des Malentoit et Cie, la bande du « Cosmos », les gens à tout faire du Roi... Et savez-vous ce que j'ai trouvé dans leur Caisse d'Epargne ? La peau ! Ces Messieurs, qui étaient passés avant nous, avaient tout raflé. Mais il est entendu pour tout le monde maintenant que c'est le populo qui a tout pris. Ah ! Populo ! Crétin le grand ! T'aimes vraiment trop servir de poire.

UNE VOIX. — C'est un agent provocateur.

D'AUTRES VOIX. — C'est un mouchard ! A mort !

(Pendant ce temps, les orateurs échangent entre eux des propos assez passionnés. Lionel et Grotat veulent parler à la foule. Martin les repousse vers l'intérieur).

MOSELBERG (*sarcastique*). — A mort ! A la bonne heure. J'aime ça. Vous voilà 3.000 contre un ; ça vous donne du courage. A qui ma peau ? Parlez. (*On ne répond pas. Il hausse les épaules*). Vous êtes tous des ventres en flanelle et votre révolution sera un enterrement de première classe. Allez donc vous coucher et faire des gosses. Ça vaudra mieux.

(Sifflets. Huées. Cris : « A mort ! à mort ! » Il y a un mouvement vers lui, de tous les points à la fois. On le menace. On l'invective. La foule furieuse va lui faire un mauvais parti).

MOSELBERG (*se tournant successivement dans toutes les directions*). — A mort par ici ! A mort par là ! A mort là bas ! Je peux pourtant pas me couper en morceaux pour vous permettre de me tuer tous en même temps. Je le répète : A qui ma peau ? (*Il se dresse, provocateur*). Dans quel tas faut-il sauter ? (*Un homme s'est approché du boucher. Il a saisi une jambe de Moselberg et cherche à le faire tomber. D'autres frappent le boucher*). Une seule chose pouvait vous sauver : l'assaut de la vieille société capitaliste, l'attaque en tas serrés de toutes ses vieilles bastilles. Il fallait saper tout, raser tout, flamber tout. Faire peau neuve, enfin. Vous...

(Il ne peut achever. Quelqu'un est parvenu à le renverser. Il est perdu. Il crie encore : « Lâches ! »

Les avancés du premier plan se sont précipités au secours de Moselberg. La mêlée devient générale).

MARTIN (*hurlant*). — Arrêtez ! Nous avons mieux à faire... Moselberg n'est qu'un instrument entre les mains des puissances d'argent qui nous étranglent... C'est à la tête, camarades, qu'il faut viser. (*Les groupes du premier plan sont parvenus à dégager Moselberg qui, très calme, un peu à l'écart, met de l'ordre dans sa toilette*). Nous voyons que nos maîtres ne reculeront devant rien. Reculerons-nous, nous, devant eux ?

VOIX. — Non !

LA PLACE TOUT ENTIÈRE. — Non !

(On entend alors un bruit de fusillade, au loin, puis le bruit d'nne course affolée et des cris de terreur).

MARTIN. — C'est la tuerie qui commence. Après nous avoir volés, il ne leur restait qu'à nous assassiner.

LES AVANCÉS (*criant*). — Aux armes !

DES VOIX D'UN PEU PARTOUT. — Aux armes !

(On défonce au fond à droite la vitrine d'un armurier. Un homme aussitôt lance des armes à ceux qui sont près de la boutique envahie.

Arrive une troupe par la gauche au premier plan : Il y a des hommes aux vêtements déchirés, aux visages ensanglantés. Quatre d'entre eux portent sur un cadre reposant sur leurs épaules un mort étendu).

UNE VIEILLE (*marchant sur le côté du cortège. Elle ne sanglote pas. Elle brandit un gourdin*). — C'est mon petit gars. Ils me l'ont tué !

DES VOIX (*terrifiées et étranglées*). — Un mort ! Un mort !

UN HOMME (*parmi ceux qui arrivent*). — Il y en a d'autres. On a embroché des enfants, on nous a tirés comme des lapins.

UN AUTRE (*aux députés*). — Eh ! là-bas ! les lascars. C'est-y pour faire tuer le peuple que vous avez organisé le meeting ?

UN AUTRE. — Est-ce qu'on va se laisser saigner comme des veaux ?

LA MÈRE (*hurlant*). — Mon petit gars ! Mon petit gars !

LA MARIETTE. — Viens, la mère ! Nous te le vengerons, ton petit. (*Elle va à elle et l'embrasse. A la foule*) : En avant ! les gars ! Vengeance !

TOUTE LA PLACE. — Vengeance !

(Depuis un instant un homme est monté sur un réverbère du fond et à droite. Il fait des gestes. On finit par entendre ses paroles).

L'HOMME (*de suite après le mot vengeance*). — Pas de sang. Opposons la non-résistance au mal. Le Christ a dit : « Tu ne tueras point ».

UNE VOIX DANS LA FOULE. — Mais tu ne te laisseras point tuer.

(Aussitôt l'homme est descendu de son réverbère. Des poings le frappent).

MARTIN (*criant*). — Justice ! Chassons les indignes. Au ruisseau, les immondices ! A mort les assassins et les voleurs !

TOUTE LA FOULE (*d'une voix*). — A mort ! Au Palais Royal.

MARTIN. — Vive la Révolution !

(Il saute sur la place et prend place en tête du cortège qui s'avance vers la droite dans l'orde suivant : Martin. Les porteurs. La mère. La Mariette. Les députés, Lionel en avant. Des groupes ont entonné la chanson des gueux, d'autres l'Internationale. Toute la place s'ébranle à la suite du groupe de tête.

A ce moment le tocsin sonne).

LE GROUPE DES AVANCÉS. — En avant ! Aux armes ! L'heure sonne !

(La foule est comme électrisée par les coups profonds du bourdon. D'autres clochers répondent. Une atmosphère de grandeur solennelle descend sur la foule et la magnifie. Les chants isolés des groupes se sont tus un à un. Une seule âme anime les hommes. Un seul chant rythme leur marche. Il éclate avec une majesté qui subjugue : « Debout, les damnés de la Terre », etc. (*L'Internationale*).

Une force que l'on sent énorme s'en va, on ne sait où, vers la tragique aventure.

Pendant tout le défilé, les cloches sonnent et le chant retentit.

Puis la foule disparaît à droite au premier plan. Le chant de *L'Internationale* décroît.

On voit à droite au fond la vitrine défoncée de l'armurier.

On voit les garçons de « L'Arbalète » qui ferment précipitamment les volets de l'estaminet.

Puis la place reste vide.

Le tocsin sonne toujours. Au moment où la clameur du chant populaire est fortement atténuée, le bruit des cloches est brusquement couvert par celui de trois détonations successives suivies à peu de distance d'une quatrième.

Alors d'une des boutiques closes de gauche la porte s'entrouve, un petit homme sort sa tête de souris, écoute anxieusement. La boutique suivante s'entr'ouve. Même jeu d'un autre homme. Ne voyant personne, les deux hommes se risquent à sortir. Ils sont apeurés et tremblants).

LE PREMIER BOUTIQUIER. — Vous avez entendu ?

LE DEUXIÈME BOUTIQUIER (*il peut à peine parler*). — Ce doit être la Bourse qui saute.

LE PREMIER. — On dirait plutôt le palais de justice. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir ? Les affaires allaient déjà si mal.

LE DEUXIÈME. — Votre fils est rentré ? (*Nouvelle détonation. Ils poussent un cri et sursautent*). Encore !

LE PREMIER. — Non, mon fils n'est pas rentré. Et le vôtre ?

LE DEUXIÈME. — Non.

(Ils font le signe de la croix, joignent les mains, puis se mettent à prier.

Surviennent deux agents par la rue de gauche).

LES AGENTS (*criant ensemble*). — Encore deux ! Vous n'y couperez pas, mes gaillards.

(Ils les empoignent).

LES DEUX BOUTIQUIERS. — Pardon, Messieurs, il y a erreur.

LES AGENTS. — Connu. Espèces de crapules. (*Ils les frappent*). Tiens ! Voyou ! Pan ! Allez ! Oust ! Au Bloc !

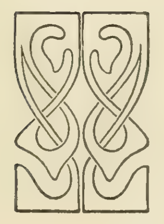
(Ils les entraînent par la rue du fond à gauche.

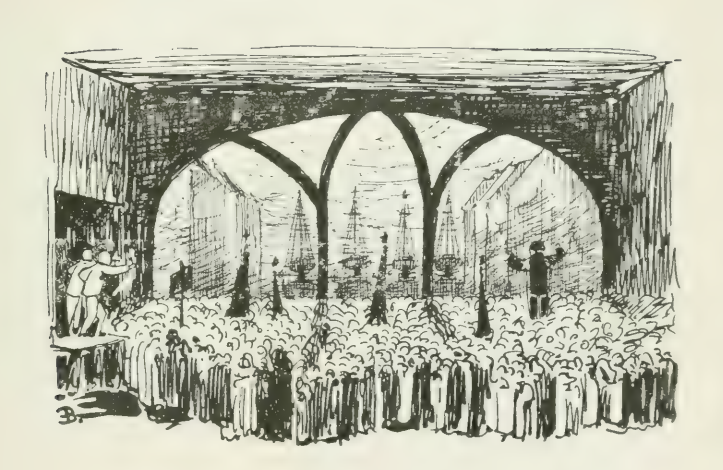
La clameur de la foule demeure vaguement perceptible. Elle flotte au-dessus de la ville en effervescence.

Puis on entend comme un roulement de pas qui se rapprochent et la cadence d'une troupe en marche. Alors, au milieu du silence presque complet qui règne, débouchent du fond à gauche des soldats, sur quatre, au pas.

Ils traversent la place diagonalement, sans autre bruit que celui de leur marche et les commandements faits à voix basse par les officiers.
Mais soudain un coup de sifflet retentit. Aussitôt les soldats rompent les rangs, se jettent sur les officiers, les ligottent. Cela s'accomplit avec une grande rapidité. Les autres soldats lèvent la crosse en l'air. Ils crient : « Aux insurgés ! Aux insurgés ! »
Les officiers sont abandonnés et la troupe traverse, lâchée, la place en criant : « Aux insurgés ! Vive la Révolution ! »)

RIDEAU.





Personnages du 3e Acte :

Mironet
L'homme qui écrit
Le Stropiat
Un garçon de café
Un ouvrier
Deuxième ouvrier
Troisième ouvrier
L'homme qui arrive
Morel
Toulaine
Fanta
Solane
Mucas
Lenoir
Le maboule
Moselberg
Le boucher
La boucle
Matroux
L'excité
Martin
Le chef de la patrouille
Le vieillard
L'homme qui vient d'entrer
Dureau fils
Lionel
Voix dans la foule
Hommes et femmes du peuple
Blessés
Soldats
La Mariette
Ses deux compagnes
Les deux gosses

ACTE III.

LA RÉVOLUTION

La scène représente la salle de réunion d'une Maison du Peuple.

Une énorme baie vitrée occupe tout le fond de la scène. A travers la baie, on apercevra, à l'heure du lever du soleil, la perspective d'une grande rue, au fond de laquelle sera le port avec des silhouettes de cuirassés.

Devant la baie, il y a un grand comptoir surchargé de verres et de bouteilles. Derrière le comptoir, quelques garçons.

La salle est occupée par des tables placées en rangées perpendiculaires à la rampe.

Au lever du rideau, il n'y a de consommateurs qu'à la première table de chaque rangée.

On voit, disséminés dans la salle, des hommes et des femmes debout ; puis au fond à droite, près du comptoir, on remarque Mironet, monté sur une

chaise. Il est vêtu d'une grande blouse noire et fait des gestes assez animés, pendant qu'une douzaine d'autres, formant cercle et tournant le dos au public, semblent écouter ce qu'il dit, avec beaucoup d'attention.

Quatre hommes sont assis autour d'une table, au premier plan à gauche. Trois de ces hommes mangent et boivent. Le quatrième écrit.

L'HOMME QUI ÉCRIT (*s'arrêtant. A ceux qui l'entourent, à voix plutôt basse*). — Ecoutez ça. (*Emphatique*). La solidarité comme une mamelle chaude.

UN DE SES VOISINS (*c'est un Stropiat. Il crie vers le comptoir*). — Compagnon ! à boire ! (*Il tape sur son verre*).

L'HOMME QUI ÉCRIT. — Silence. Je lis.

LE STROPIAT. — Silence. Moi, j'ai soif. (*Il tape plus fort*). A boire !

L'HOMME QUI ÉCRIT. — Brute ! Estomac !

LE STROPIAT. — A boire. A chacun selon ses besoins. Je ne suis plus un mendiant. Je suis un homme. J'ai soif !

L'HOMME QUI ÉCRIT (*continuant sa lecture*). — Comme une mamelle chaude.

(Arrive du comptoir un garçon).

LE GARÇON (*au Stropiat*). — Je t'ai déjà dit, patte folle ! que tu n'aurais rien. T'as assez liché !

LE STROPIAT. — Comment, j'aurai rien. Et mes besoins alors, c'est-il toi qui les sens ou moi... Et ma liberté. Nous ne sommes pas chez les bourgeois ici.

UN HOMME DU GROUPE VOISIN (*devant une autre table*). — Les mendigots qui rouspètent. On va leur cimenter la gueule. Alors, tu crois que tout va être permis aux feignants de ton espèce.

UNE VOIX. — Emplissez-le ; qu'il éclate. Il nous débarrassera.

LE STROPIAT (*grognant*). — Ils n'ont pas plus tôt le dessus qu'ils font comme les autres. Ils nous écrasent.

MIRONET (*debout, parlant à son petit auditoire. Il parle très vite dans un bagout de camelot qui émerveille son public, avec des gestes rapides et pittoresques et des grimaces comiques*). — On blague. On crie. On s'excite et puis on croit que c'est arrivé et

que le monde va changer comme ça tout seul. Vous vous croyez très loin. Vous n'avez pas encore quitté votre point de départ. Car enfin, mes petits moutons de Panurge, regardez un peu autour de vous. Qu'est-ce que vous voyez ? Depuis huit jours, depuis le fameux meeting de l'Hôtel-de-Ville, vous avez suspendu le travail un peu partout. Ça c'est bien. Les bourgeois gros, moyens ou petits, libéraux, progressistes ou autres, tout heureux de s'appuyer sur vous, vous ont laissé faire, vous ont même encouragés. Ils comptaient que vous arrêteriez toute la boutique juste ce qu'il fallait pour leur permettre d'arriver comme des sauveurs avec leur suffrage universel et un gouvernement libéral sortant du four. Et déjà, ils apprêtaient leurs quenottes pour bouffer à vos dépens les marrons que vous auriez tirés du feu.

Vous, vous avez continué votre marche sans vous occuper des bourgeois et la révolution de politique qu'elle était au début est devenue économique, c'est-à-dire qu'au lieu de vous occuper du suffrage universel et de leur gouvernement bourgeois dont vous vous moquiez pas mal, vous avez tout simplement voulu faire retourner au néant, qu'elle n'aurait jamais dû quitter, la propriété bourgeoise et individuelle. Vous vous dites que tout ce que vous avez produit appartient à tous et que quelques privilégiés n'ont pas le droit de s'en prétendre propriétaires sans voler la collectivité. C'est fort juste. Vous êtes dans le vrai. Mais pour les bourgeois, ça n'allait plus du tout. Pensez donc ! Une propriété ! On tient plus à ça qu'à sa femme ou à ses gosses. On y tient comme on tient à son ventre (*il se caresse la place du sien*), quand on en a un beau, un rond, un gros (*on rit*) et qu'il est plein (*avec une force comique*).

Aussi, que s'est-il passé ? Quand ils ont vu qu'au lieu de les aider à chiper aux réactionnaires le pouvoir que ceux-ci détenaient, vous cherchiez tout simplement à vous débarrasser de toute la clique, y compris celle des bourgeois libéraux, cela n'a plus marché du tout. Et depuis la prise au tas dans les grands magasins, depuis les atteintes à cette chère madame la propriété individuelle, je vous défie d'en compter un seul parmi les révolutionnaires.

Une voix. — Bourgeois libéraux, numérotez-vous ?

(Personne ne répond).

Mironet. — Qu'est-ce que je vous disais ? Mais n'allez pas vous imaginer cependant qu'ils vous accompagnent toujours à distance. Vous commettriez la plus belle des gaffes. Ils sont tout simplement en train de retourner leurs vestes et je ne pense pas me tromper beaucoup en disant que vous allez les voir réapparaître, mais de l'autre côté de la barricade, parce que vous savez, quand il s'agit de sauver la galette, tous les partis qui en ont s'embrassent. (*Rires*). Ne riez pas. C'est pas le moment.

Pour sauver la caisse et la propriété, ils épouseront les réactionnaires catholiques, royalistes ou autres. Quelqu'un l'a dit : Pour sauver la caisse de l'Eglise, le Pape lui-même se ferait circoncire. (*Rires*). Vous verrez ! Vous verrez !

Un homme (*qui crie en arrivant*). — On m'écoute.

L'homme. — Vous savez que depuis trois jours les libéraux menacent de se séparer de nous, les socialistes et révolutionnaires.

Voix. — Oui, oui.

L'homme. — C'est fait. Depuis ce matin. Quand ils ont vu que nous organisions un comité d'action, bien décidé à ne pas s'arrêter au suffrage universel et quand les syndicats ont parlé d'exproprier les capitalistes, les bourgeois ont ri jaune. Et tout cela s'est terminé par un lâchage général aussitôt après le commencement d'expropriation pratiqué sur les grands magasins. (*On s'exclame*). Mais il y a mieux. Un élu socialiste, Billet, en apprenant la nouvelle de l'expropriation ce matin, est, paraît-il, entré dans une fureur bleue. Il faut vous dire que ce bonhomme est un gros actionnaire d'une des boîtes expropriées, je ne sais plus laquelle.

Une voix. — Tout s'explique.

L'homme. — Comme Lionel qui était là s'indignait d'une telle attitude, Billet a montré tout son cœur. Il est pour l'expropriation des autres. (*On rit*). Bref, il est allé aux libéraux.

Une voix. — Et les libéraux, où sont-ils allés ?

Une voix. — Ils sont allés où on va quand on a la frousse. (*Rires*).

(Six hommes au premier plan à droite autour d'une table. Ils ont mangé et bu. Les restes du repas sont encore sur la table, dans du papier).

UN DES HOMMES (*celui qui a houspillé le Stropiat. Il s'adresse à son vis-à-vis*). — Moi, vois-tu, je suis pour le positif. Je t'accorde que la grève générale a été un vrai triomphe. Toute la boutique est comme paralysée. Mais ça ne suffit pas. (*Avec naïveté*). Maintenant que la société est par terre, si on organisait la nôtre ?

2e OUVRIER. — Pourquoi te biles-tu ? Avec la prise au tas, t'es toujours sûr de bouffer.

1er OUVRIER. — Durera-t-elle, la prise au tas ? On s'est emparé des grands magasins. On a distribué de la boustifaille et des frusques. Mais les bourgeois que nous avons dépouillés...

3e OUVRIER (*rectifiant*). — Expropriés.

1er OUVRIER. — Si tu veux... Les Bourgeois vont pas se laisser faire.

2e OUVRIER. — Qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent ? L'armée est presque entièrement pour nous.

3e OUVRIER. — Il n'y a qu'une chose à faire. S'emparer de tout, des usines, des ateliers, de tout quoi et reprendre le travail pour notre compte.

1er OUVRIER. – Et qu'est-ce que nous ferons ?

2e OUVRIER. — Nous produirons.

1er OUVRIER. — Pour qui ?

2e OUVRIER. — Pour nous.

1er OUVRIER. — Ah !

(Il est estomaqué).

3e OUVRIER. — Et puis tout cela ça s'arrangera. Ça se discute en ce moment au Comité d'action où sont réunis les délégués de tous les syndicats. Quelle heure est-il donc ? Nom de Dieu ! Minuit ! Ben, ils en font une séance.

MOREL (*qui est à une autre table, un peu plus loin, avec Toulaine, à droite*). — Personne n'a de nouvelles du Comité ?

UNE VOIX (*dans le fond près de la porte*). — La séance dure toujours.

MIRONET. — C'est probablement en vers qu'ils le font, leur décret. (*Rires*).

MOREL (*indigné*). — Ces plaisanteries ne sont pas dignes d'une veillée pareille. L'heure est solennelle.

MIRONET. — Si l'heure est solennelle, c'est pas une raison pour nous mettre à bâiller. Ainsi, tenez, camarades (*il s'adresse toujours à son petit auditoire*), c'est bien ce que je vous disais tantôt. Il y en a encore parmi nous qui sont des catholiques dévoyés. Regardez Morel, par exemple. Morel se croit au catéchisme, il va nous faire avaler l'hostie (*rires*).

(A ce moment trois hommes et deux femmes font leur entrée, accompagnés de deux enfants d'une dizaine d'enfants. Tous les sept mangent).

UN DE CEUX QUI ENTRENT (*répondant à Mironet*). — J'ai mieux que son hostie. (*Il place l'arrière-train d'une volaille au-dessus de sa tête*). Un bonnet d'évêque. On ne dira pas que l'Eglise n'est pas une providence pour le peuple. (*Rires*).

(Depuis un moment, plusieurs représentants des groupes avancés du tableau précédent ont fait leur apparition et sont venus s'asseoir autour des tables du premier plan).

FANTA (*à Solane, son voisin*). — Alors, le fils Dureau est tout à fait avec nous.

SOLANE. — On le dit. On assure même qu'il est au Comité d'action.

FANTA. — Il n'y a que le succès pour entraîner les hésitants.

MUCAS. — Quel succès ? On dirait, à vous entendre, que tout est fini.

FANTA. — Tout n'est pas fini... Mais tout commence. Et ça ne s'est pas encore vu. Et puis, enfin, faut pas se montrer si difficile. Le gouvernement ne nous a pas donné beaucoup de fil à retordre. Trois petites escarmouches. Quelques blessés. L'armée pour nous. Faut pas se plaindre.

(Le maboule est arrivé depuis un instant auprès du groupe. Il parle avec peine. C'est un microcéphale.)

MUCAS. — Tiens, v'là Tête vide... Et ton flingot ?

LE MABOULE (*criant et gesticulant*). — Moi... eté... ringot. Pus... ringot. (*Il se met à danser*). Aternité..., aternité... Nonheur... Pus ringot. (*Il danse toujours. Les autres rient*).

MUCAS. — As-tu rencontré des libéraux en route ?

LE MABOULE. — Ibéraux..., oui..., courir..., courir. (*Se tenant le ventre*). Coliques... Papier pour libéraux. (*Il saisit un morceau de papier sur la table et fait mine de s'esquiver en portant la main à un endroit de son individu qui ne permet pas l'équivoque. Cette mimique folle met les autres en gaieté. Le maboule, tout heureux de son succès, s'arrête*). Mais ici..., ialiss !..., ertaires ! Contents ! Tous ! Bien bu ! Bien mangé. (*Il gonfle son estomac*). Aternité. (*Fait le geste de tirer un coup de feu*). Pagne ! Tous cochons morts... Pus ringots. (*Il danse*).

MOSELBERG (*il vient d'arriver avec ses deux compagnons. Il regarde plein de mépris)*. — Les leçons d'un crétin ne peuvent profiter qu'à des estropiés de cervelle. *(Il hausse les épaules)*. Peut-on s'amuser à embêter ce pauvre idiot ?

FANTA. — Moselberg est devenu philanthrope, moraliste et vertueux. Décidément la révolution est complète.

MOSELBERG. — Moselberg sera toujours Moselberg partout. Toi, tu ne seras jamais qu'une poussière.

(Il s'éloigne avec ses deux acolytes.

La Mariette approche à ce moment, avec ses deux camarades. Elles sont vêtues comme à l'acte précédent, mais avec des fleurs rouges dans le foulard rouge qu'elles ont autour de la tête.

Dès qu'il aperçoit les trois femmes, Le Maboule s'immobilise en une attitude de muette adoration.

La Mariette, apercevant Lenoir assis dans le groupe de Fanta, entraîne vers lui ses compagnes).

LENOIR. — Tu n'as pas peur pour ta peau, La Mariette ?

LA MARIETTE. — Où il y a de beaux hommes, La Mariette n'a pas peur pour sa peau. (*Elle le regarde avec convoitise*). Où serais-je donc, si je n'étais avec ceux qui ont du courage ?

LENOIR. — Il y aura encore du grabuge. Tu ferais mieux de t'en aller.

LA MARIETTE. — Regarde donc mon œil, si t'y vois la couleur d'une lâcheté. Est-ce que tu me prends pour la fille à Morel ? (*On rit. Morel hausse les épaules*).

LENOIR. — Tu es une fameuse fille.

LA MARIETTE. — Et toi un fameux homme. Nous nous valons.

SOLANE. — En v'là une qui n'a froid nulle part.

LA MARIETTE. — C'est pas le jour d'avoir froid. Nous sommes au mois de juin. Et v'là huit jours qu'on trime assez pour se payer un peu de bon temps.

MOREL (*à Toulaine son voisin*). — Ces femmes ? Qu'est-ce qu'elles viennent faire ici ? Je comprends nos étudiantes, nos affiliées, mais celles-ci... Elles viennent à la révolution comme elles iraient à l'amour. Les as-tu vues hier dans la mêlée ? Se battre à nos côtés, c'est pour elles aussi volupteux que d'être au lit... Oh ! les garces.

TOULAINE (*le voisin*). — C'est le progrès. La vie pleine et... les femmes aussi. Autrefois, tu te rappelles, quand nous avions l'âge de ces écervelés. La lutte sociale c'était quelque chose de sacré. On n'entrait là-dedans qu'avec solennité. Maintenant, on ne sait plus. Ils ont tout bouleversé. Il souffle dans tous ces jeunes comités, on ne sait quel vent d'indiscipline, d'irrespect, de truculence. Ils sont turbulents, complexes, pleins d'ardeurs équivoques. Nous, nous étions des hommes de sentiment et de pensée, eux ne sont plus maintenant que des hommes de tempérament, d'action et de passion amoureuse. Regarde-les à la tribune. On n'est jamais sûr qu'ils ne se croient pas sur le ventre de leurs maîtresses.

MOREL. — Oui, pour eux, vois-tu, le drapeau a toujours un peu la forme d'une jupe.

LA MARIETTE (*qui a entendu*). — Et pour moi la sottise aura toujours la forme de Morel (*rires*).

LENOIR. — Bien dit, la belle. Secoue-moi les puces à tous ces faux sacristains pour qui la morale ressemble à un purgatif. (*On rit de plus belle*).

MOREL (*ne répond pas. Il continue*). — Le malheur, c'est qu'ils exercent une véritable dictature au nom de la liberté. A l'heure qu'il est, il faudrait organiser un gouvernement fort, constituer l'Etat socialiste tel que nous le rêvons, un pouvoir central tout puissant qui décide, qui réglemente le travail dans les usines devenues propriété collective. Eux, s'y opposent. Ils veulent des

groupements corporatifs autonomes, une confédération amorphe. (*Il hausse les épaules*). C'est de la folie.

MOSELBERG (*qui est revenu depuis un moment près du groupe. A La Mariette*). — Eh bien ! la môme, toujours vertueuse. Il paraît que tu soignes les blessés maintenant et que tu prends ton métier d'infirmière au sérieux. Tu veux donc en faire un hospice, de ta nouvelle société ? Plus que des béquillards et des stropiats. Un bon conseil : N'en raccommode pas trop. Laisse-les crever. (*Il la regarde en souriant*). Dis donc, quand on est bâti comme toi, sais-tu ce qu'on fait ?

LA MARIETTE. — Tu me l'as assez dit. Non. L'amour tant qu'on veut. Mais le trafic, macache.

MOSELBERG. — L'amour ? Dans la vie, c'est un peu de cassonnade sur une tartine beurrée de fiente. Quelle chose agréable. Toujours la même petite gymnastique en deux temps, qui sert pour tout le monde... Prends Joseph ou Nicolas. Ça se termine toujours par un petit grognement de bête satisfaite et un petit jet quelque part. Pas moyen d'être original là-dedans. Je ne comprends pas que ça amuse encore quelqu'un. (*Il la regarde, l'œil voilé, équivoque et satanique*). Bâtie comme une bête de proie, mais nigaude comme une colombe. Quelle force perdue !

LA MARIETTE (*lui tournant le dos*). — Flûte.

MOSELBERG (*Il la ratrappe par le bras*). — Si tu voulais, pourtant, jouer la panthère chez les bourgeois. Ouvrir des plaies, ma fille, détruire ; foutre aux quatre vents du hasard la bonne galette accumulée par les papas.

LA MARIETTE. — Puisqu'il n'y a plus de bourgeois.

MOSELBERG. — C'est qu'elle a l'air de croire que c'est arrivé... Y a plus de bourgeois... Ben, ma petite, si tu t'imagines qu'on s' débarrasse de cette engeance-là aussi facilement que d'un pucelage. (*Il rit*). Ah ! Ah ! Ah ! En tout cas, c'est pas vous qui nous en débarrasseraient. Vous êtes aussi pourris qu'eux. Détruire, la môme, mets-toi ça dans le ciboulot et plus bas si tu peux... Détruire, il n'y a que ça de vrai. Tout le restant, c'est du raccommodage, c'est de la merde. Pourris. Nous sommes tous pourris ! Plus tôt nous crèverons, mieux ça vaudra.

LA MARIETTE. — Parle pour ton compte. (*Elle s'éloigne*).

MOSELBERG. — Chatte folle ! Ordure ! Tu es bien du peuple. Va ! Tout au moment (*apercevant Lenoir et les autres*). Ah ! Ah ! Ah ! Messieurs les Idéologues ! Fidèles au poste pour le grrrrand chambardement. Comment va le petit verre d'eau sucrée des félicités sociales ? A quelle heure commence l'âge d'or ?

SOLANE (*ironique*). — Ça t'intéresse ?

MOSELBERG. — Parbleu. A quelle sauce va-t-on nous cuire ? Collectiviste ou libertaire ? Avez-vous numéroté les gamelles ou va-t-on manger dans les bassins de natation transformés en soupières communales. Et la nouvelle mentalité orthodoxe sera-t-elle pour ou contre l'individu ? Elle a beau faire. Elle ne vous donnera pas ce qui vous manque : une bonne paire de rondouillardes pour y battre le rappel. Médiocre et Cie. Voilà la nouvelle enseigne sociale !

FANTA. — Cela vaudrait toujours mieux que Crapule et Cie, l'enseigne sociale en faillite.

MOSELBERG. — C'est discutable. Une belle crapule, mon petit, ça vaut toujours mieux qu'un vilain honnête homme.

LA MARIETTE (*criant*). — Mais un bel honnête homme vaut mieux qu'une vilaine crapule comme toi. (*Rires*).

(A ce moment, Matroux, que le bruit de la discussion attire du fond, approche. C'est un grand, formidable individu, puissant, large et bonhomme. Les deux mains dans ses poches, il regarde et écoute).

MOSELBERG (*rageur*). — Parlons-en de la beauté d'un honnête homme. C'est par définition un boiteux qui ne peut marcher droit sans béquilles. Il lui faut la morale comme suspensoir et l'idéal comme bas élastique. Enlevez-lui tous ces étais, le v'là sur son cul, aplati comme une figue sèche. Mais la crapule. A la bonne heure ! Il se taille sa vie hors des lois et du monde, sans autre loi que sa volonté passionnelle. L'individu...

MATROUX (*de sa grosse voix, les deux mains posées sur ses cuisses*). — Ben ! Il est tapé, le puceron... (*On rit. Il s'est formé un petit cercle autour de Matroux, de Moselberg et des autres*). Allons, mon vieux, tu déraisonnes. Va prendre l'air. Ça se passera... Si tu t'étais fabriqué tout seul, tu pourrais parler

d'individu. Mais tu oublies qu'il a fallu se mettre au moins à deux pour te faire et que ces deux-là eux-mêmes étaient le produit de pas mal de générations... L'individu... Ah ! mon vieux, laisse-moi te le dire, tu as oublié de mettre ta montre à l'heure. (*Rire général*).

MOSELBERG. — Le rire est l'argument des imbéciles.

MATROUX. — Il a la vie dure... Après tout, je ne sais pas pourquoi nous nous donnons la peine de discuter avec toi. Nous n'aimons pas beaucoup les contrefaçons de casseroles, ici, tu sais. (*Il s'avance sur lui. Tous se taisent. De partout on regarde. Moselberg ne bronche pas*).

MOSELBERG (*calme*). — Je ne suis pas un mouchard.

MATROUX. — Tu ne vaux guère mieux. Demande aux camarades ce qu'ils pensent de celui qui se fait payer par les boursicotiers pour accomplir des actes prétendûment révolutionnaires, comme le pillage de la Caisse d'Epargne. (*Rumeur d'hostilité*).

MOSELBERG. — Mieux que tous vos discours, le pillage de la Caisse d'Epargne a montré au peuple ce qu'il fallait faire. Est-ce ma faute si les bourgeois sont assez bêtes pour payer les frais de leur propre enterrement ? D'ailleurs, je ne m'en suis jamais caché. Et le fait de démasquer ce qu'on appelle « Le Cosmos » qui m'a payé prouve que je ne suis pas de ceux qu'on achète. (*Rumeur*). Parfaitement. On me paie. On ne m'achète pas. Quand il faut agir, j'agis. Par n'importe quel moyen. Voilà ! Zarasthustra, le Surhumain, avait comme compagnons favoris un serpent et un aigle. Moi, qui ne suis qu'une pourriture d'homme, j'ai comme compagnons ces deux bougres. (*Il montre ses deux acolytes*). A nous trois, nous valons pas mal de comités d'action. Nous ne parlons pas autant. Mais nous faisons plus de besogne. (*La rumeur grossit*). Vous n'oseriez pas prétendre que je gagne des rentes à ce métier-là. La route que suit Moselberg n'est pas parsemée de fromages. Hôtel de la Belle Etoile, rue de l'Inanition, voilà mon adresse officielle. (*Droit, orgueilleux, il pourrait être beau sans cette lueur de folie spéciale qui ne quitte pas son regard*).

MATROUX (*sentant monter la colère de la foule*). — Inanition ou pas. Nous ne marchons pas. Pour nous, celui qui accepte

l'argent des capitalistes, même quand il croit agir contre eux, pour nous, celui-là, t'entends, c'est un vendu. C'est une casserole. (*Toute la foule applaudit. On crie : Sortez-le*). Maintenant la porte est là. Ce qui se dit ici, c'est pas pour tes oreilles. Filez tous les trois.

(On les bouscule en les poussant vers la porte).

LE BOUCHER. — Le premier qui me touche, je lui bouffe les tripes.

MATROUX. — Pas de rouspétance, ou vous êtes cuits.

(La foule tout entière pousse le trio à la rue. Il entre presque aussitôt une troupe d'hommes qui paraissent très excités).

UN DES HOMMES (*qui viennent d'entrer*). — C'est pas encore fini, la parlote.

MARTIN (*qui est à la table de Fanta*). — Quelle parlote ?

L'HOMME. — Celle du Comité d'action, parbleu. Nous en avons assez de leurs séances et de leurs décrets. Le temps passe. Allons-nous laisser aux bourgeois le loisir de s'organiser contre nous ?

PLUSIEURS VOIX. — C'est vrai. On n'avance pas.

MARTIN. — Savez-vous ce que vous voulez ?

L'HOMME. — Nous voulons reprendre le travail pour nous, dans nos usines.

NOMBREUSES VOIX. — Vive le Travail.

L'HOMME. — Il y a trop de bavards dans ce Comité. Trop d'aspirants intellectuels. Nous nous passerons de lui.

BEAUCOUP DE VOIX. — Oui, oui.

L'HOMME (*continuant*). — Toute la société bourgeoise est démantibulée. Si nous ne saisissons pas l'occasion, celle-ci ne se représentera plus. Le décret du Comité d'action sur la prise au tas est d'une timidité déconcertante. C'est toute la propriété qu'il faut viser. (*Il s'emballe*). Il faut exproprier les voleurs du peuple, rendre au peuple ce qui lui appartient, détruire toute trace de la propriété individuelle. C'est nous qui avons tout créé, c'est à nous que tout appartient. La grande organisation syndicale ouverte à tous, voilà le vrai, le seul, le légitime propriétaire.

(Toute la salle applaudit).

MARTIN. — C'est justement là l'esprit qui anime le Comité d'action. Vous n'allez pas le méconnaître,

L'HOMME. — Nous nous moquons du Comité d'action. Il n'y a pas d'hommes providentiels. Toi, moi, nous, tous ! Le peuple ! Nous savons maintenant que nous n'obtiendrons que ce que nous prendrons nous-mêmes.

CRIS. — Vive l'Expropriation !

(Trépignement. Un souffle passe sur cette foule. La joie est unanime. Au plus beau du vacarme, il entre une patrouille. Ils sont quelques hommes en costume de travail, mais chacun est armé d'un fusil).

LE CHEF DE LA PATROUILLE (*criant*). — Il y a du nouveau.

DES VOIX. — Il y a du nouveau. Il y a du nouveau.

(Le silence se rétablit progressivement).

LE CHEF DE LA PATROUILLE (*il est maintenant au premier plan*). Nous avons vu un bonhomme armé d'une bonbonne de naphte qui cherchait à mettre le feu au Consulat de la Moragne.

MARTIN. — C'est le deuxième depuis hier. C'est un coup de la réaction. Tenons-nous bien.

UNE VOIX. — A-t-on arrêté l'homme ?

LE CHEF DE LA PATROUILLE. — Nous l'avons poursuivi. Il s'est dirigé vers le port, par la petite rue des Arquebusiers, mais, arrivé sur le quai, il a oublié de tourner à gauche et s'est flanqué dans la limonade. Nous l'y avons laissé.

UNE VOIX. — Celui-là ne mettra plus le feu nulle part. (*Rires*).

LENOIR. — Ces tentatives sont un indice sérieux. Les bourgeois pourraient bien essayer de nous flanquer les étrangers sur les reins. (*Silence complet*).

SOLANE. — Les étrangers ne peuvent pas faire grand'chose.

LENOIR. — Ils peuvent beaucoup, au contraire. Si les agressions contre eux se multipliaient, les grandes puissances qui nous entourent pourraient envoyer des troupes pour défendre leurs nationaux et... museler du même coup la révolution.

SOLANE. — Et la neutralité, alors ? Nous sommes un pays neutre. Aucune puissance ne peut nous toucher.

LENOIR. — Aucune. Non. Mais elles peuvent le faire toutes. Il suffit qu'elles soient d'accord toutes.

VOIX NOMBREUSES. — On n'oserait pas.

LENOIR. — Vous savez bien que rien ne les arrêterait pour nous mater... Elles invoqueraient la raison patriotique, la protection des nationaux. Si nous étions un grand pays, croyez-vous que la réaction acculée n'aurait pas déjà soulevé des incidents qui lui eussent permis d'engager le pays dans une guerre pour faire une diversion contre la révolution. (*Silence*).

UN HOMME VIENT D'ENTRER (*criant*). — La réaction fait placarder un manifeste.

(Il brandit le manifeste. Tous se lèvent d'un coup. On n'entend dès l'abord que des voix isolées).

UNE VOIX. — Qui a imprimé cela ?

UNE VOIX. — Ils ont trouvé des sarrasins.

VOIX. — Mort aux vendus ! Mort aux jaunes !

LENOIR. — Passez le manifeste.

(Le manifeste circule au-dessus des têtes. Lenoir monte sur la table).

VOIX IMPÉRATIVES. — Lisez ! Lisez !

LENOIR. — C'est l'annonce de la formation d'un gouvernement ayant pour chef de cabinet : le père Dureau.

VOIX. — A bas la canaille !

VOIX. — Silence !

LENOIR (*continuant*). — C'est bien ça, toute la classe bourgeoise terrifiée à l'heure actuelle se lève contre nous.

VOIX. — Lisez ! Mais lisez donc !

LENOIR. — Je lis : Citoyens ! La masse honnête du pays — c'est le manifeste qui parle — a su taire ses rivalités de partis pour faire face au danger. Catholiques, royalistes et libéraux de toutes nuances ont enfin compris que les questions qui les divisaient favorisaient l'action des perturbateurs. Ils se sont groupés. Chaque parti a désigné ses mandataires pour le représenter dans le nouveau gouvernement qui s'engage à rétablir l'ordre et à imposer le respect des saintes institutions.

(Quelques protestations).

VOIX. — Silence !

Lenoir. — A l'unanimité, ces mandataires ont choisi comme chef du gouvernement M. Dureau qui, approuvant entièrement la protestation de son fils, ce grand honnête homme, contre les abus de certains spéculateurs, entend y mettre fin.

(Protestations plus nombreuses).

Voix. — Silence !

Lenoir. — Le Gouvernement, comprenant que tous les hommes ont des droits égaux à la direction politique du pays, va présenter la loi sur le suffrage universel. Il espère bien que cette mesure de justice attendue par tous ramènera à lui la masse des citoyens égarés par des agitateurs stipendiés par l'étranger. (*La foule va protester. Il la retient du geste*). Il ne craint pas d'affirmer sa confiance dans le retour au devoir d'une armée qui a toujours été admirable de fidélité aux institutions qui ont fait de notre petit pays un des plus grands du monde.

(La clameur de la foule se déchaîne. Des soldats sont ovationnés. Ils lèvent la crosse en l'air. Ils crient : « Vive la Sociale ! » Lenoir reprend dans le bruit. On ne l'entend pas tout de suite).

Lenoir. — Le décret du Comité d'action (*il répète deux ou trois fois ; le silence se rétablit*), le décret du Comité d'action — c'est toujours le manifeste qui parle — contre la propriété individuelle, contre la grande propriété surtout, est un crime sans nom. C'est la violation de la loi la plus sacrée de toutes, de celle qui assure à l'homme le respect du bien conquis par son travail.

Une voix. — Et par le travail des autres.

Lenoir. — Il est grand temps que les citoyens sensés mettent fin aux agissements de ces énergumènes. (*La foule va protester. Il la retient du geste*). Le gouvernement s'engage solennellement à les mettre hors d'état de nuire plus longtemps.

(Un cri s'élève. Lenoir frappe du pied sur la table : « Silence ! » On se tait. Mais la foule est haletante).

Lenoir. — Avant demain, le Comité d'action sera arrêté et ceux qui le suivent sauront (*la foule a de la peine à se contenir*) que la vie de leurs idoles nous répondra du rétablissement de l'ordre et du respect de la propriété.

(La colère atteint d'un seul coup son paroxysme. C'est un torrent qui rompt ses digues. Des mots, des lambeaux de phrases s'entrechoquent : « Assassins ! » — « Mort aux voleurs ! » — « Nous ne céderons pas ! » — « Mort aux exploiteurs ! ». Puis une expression d'abord isolée : « Au Comité d'action ! », circule, grossit, devient rapidement l'expression du désir commun et toute la foule, d'un coup, la lance comme un défi. Il se produit spontanément un mouvement vers la sortie, au milieu du silence qui vient subitement de s'établir).

MARTIN (*criant*). — Arrêtez ! Vous allez perdre le Comité. (*Il y a une hésitation dans le mouvement*). La réunion du Comité a lieu dans un local secret. Si les menaces de la réaction n'étaient qu'une feinte pour savoir où a lieu la réunion, en vous précipitant en masse vous livreriez nos amis.

UNE VOIX. — Nous ne pouvons les abandonner ainsi.

BEAUCOUP DE VOIX. — Non ! Non !

MARTIN. — D'accord. Mais...

UN HOMME EN ENTRANT (*il est essoufflé. Il a couru*). — Le Comité d'action vient d'être arrêté.

(Il y a un moment de stupeur).

LENOIR. — Qui a dit ça... Approche ! C'est impossible.

L'HOMME (*c'est un vieillard avec une longue barbe blanche et une blouse de même couleur. Il approche*). — J'étais près du lieu de la réunion quand le local a été envahi par des soldats et des milices bourgeoises. J'ai couru jusqu'ici.

MARTIN. — La réaction a réuni ses forces éparses. Elle veut nous étrangler.

UNE VOIX. — Nous sommes trahis.

L'HOMME EN BLOUSE. — J'affirme de plus que le fils Dureau n'assistait pas à la séance.

UNE VOIX. — C'est lui qui nous a trahis.

UNE 2e VOIX. — Père et fils s'entendent comme larrons en foire.

UNE 3e VOIX. — Nous aurions dû nous en douter.

UNE 4e VOIX. — Où est-il ?

UNE 5e VOIX. — On demande le beau Dureau, Chef des Casseroles.

DUREAU (*qui est là depuis un moment, et qu'on n'a pas encore vu, va droit à celui qui vient de crier en dernier lieu. L'homme hésite devant son calme et se trouble*). — Ici. Le voilà. (*Il les brave*). Et voyez si j'ai l'air d'un traitre.

(Les bras croisés, il les regarde. Le silence est absolu).

UNE VOIX DU FOND. — Où étais-tu ?

DUREAU. — Chez moi.

UNE AUTRE VOIX. — Ta place était là-bas. Tu avais promis d'y être.

DUREAU. — Je n'avais rien promis. Qu'aurais-je fait au Comité ? Je vous l'ai dit déjà. Je n'aspire pas à me mettre en vedette. Je veux une place parmi vous, au plus obscur de vos rangs.

L'EXALTÉ (*celui qui a dit, après l'expulsion du trio Moselberg et consorts : « C'est pas encore fini, la parlote »*). — Pour ne pas compromettre la fortune politique de ton écumeur de père. Tu t'accuses en voulant te défendre. (*Il s'approche de Dureau*). Assez chanté. (*Il lui met la main sur l'épaule*). Tu nous appartiens. Nous te confisquons. Je le condamne.

VOIX. — Oui, oui, à mort !

DUREAU. — On ne mettra pas la main sur moi.

L'EXALTÉ. — Ton père a beau être ministre. Tu n'es pas plus sacré qu'une puce. Tu nous a piqués. On t'écrase. C'est juste.

DES VOIX. — A mort ! A mort ! A bas le mouchard !

(Il y a un mouvement vers lui. Des bras se tendent. Des têtes menacent. On se presse pour l'atteindre. En un clin d'œil il est entouré par une foule impatiente qui veut se venger de sa défaite. Des soldats le menacent de leurs fusils).

LIONEL (*entrant en coup de vent. Il est blessé à la joue. Du sang coule. Le col de sa chemise est déchiré, sa veste en lambeaux. Il se précipite au secours de Dureau. Il arrache un fusil des mains d'un soldat et le brandit. Ceux qui entouraient Dureau s'écartent*). — Lui ? Ah ! lui. Les brutes ! Les brutes !... Vous ne voyez donc pas que vous allez assassiner un innocent... (*Il frappe*

les plus rapprochés). Ah ! son père a bien calculé. Il a compté sur votre bêtise et sur votre aveuglement. A l'heure où il triomphe, il espère se débarrasser de son fils. Et c'est vous qu'il a choisi pour cela... Vous ?... (*Il en empoigne un et le secoue frénétiquement*). Et vous n'avez pas compris... Brutes !

UNE VOIX AU LOIN. — A mort ! C'est un traître.

LIONEL. — Et moi, suis-je aussi un traître ? Je me suis échappé du Comite. M'accuserez-vous de vous avoir vendus ? Je suis le seul. C'est peut-être grâce à la complicité des agents du père Dureau. Et mes blessures ? Du chiqué. Allons, répondez, brutes que vous êtes (*Murmures*). Moi vivant, personne ne portera la main sur cet homme (*Les murmures grossissent. Il repousse les plus proches*). Arrière ! Je vous dis.

UNE VOIX. — Nous nous foutons du fils Dureau. Si nous nous occupions de la situation.

UNE 2e VOIX. — Sauvons la situation. Le temps presse.

VOIX. — Oui ! oui !

UNE VOIX. — On a cru nous réduire à l'impuissance en nous privant du Comité. Nous allons leur montrer que le Comité n'a jamais été composé que de bavards et que nous sommes, nous, le peuple, la Révolution.

VOIX PLUS NOMBREUSES. — Vive la Révolution !

UNE VOIX. — Il faut abattre la société bourgeoise. Mort à la propriété individuelle ! Vive l'Expropriation !

PRESQUE TOUS. — Vive l'Expropriation ?

LENOIR (*toujours debout sur la table*). — Vive l'Expropriation ! Allons ! Peuple ! Voici l'heure ! Anéantis tous ceux qui vivent de ta chair et de ton sang. Détruis les parasites qui sucent tes moëlles et s'engraissent de ton exploitation. Peuple ! Mon frère ! Veux-tu sortir du bourbier ? Veux-tu vivre ? Réponds !

VOIX NOMBREUSES. — Oui ! oui !

UNE VOIX (*très distinctement*). — Il faut reprendre le travail. Les usines sont nos usines. Tout est à nous ! Déjà les mineurs du Centre ont décidé de s'emparer des mines et d'y redescendre demain. Les aciéries de Nolin les imitent. Voilà l'exemple à suivre.

VOIX NOMBREUSES (*de suite, ardentes, pressées*). — Oui, oui, à bas la grève générale.

D'AUTRES VOIX (*plus nombreuses et plus fortes*). — Vive le Travail général ! Vive l'Expropriation !

MOREL. — Tout ce que nous tenterons sera funeste au Comité. Rappelez-vous le manifeste.

LIONEL (*vivement*). — Nos camarades eux-mêmes, s'ils pouvaient vous entendre, vous recommanderaient l'action, quelles qu'en puissent être pour eux les conséquences.

TOUS. — Vive le Travail général !

LIONEL (*sautant sur la table à côté de Lenoir*). — Je le crie avec vous : Vive le Travail général ! Vive l'Expropriation ! Mais ne nous illusionnons pas. La fortune, qui nous avait été favorable, semble se retourner contre nous. L'heure est pleine de périls. Il se peut que la réaction nous écrase. Etes-vous prêts à verser votre sang, même si sacrifice devait s'accomplir en vain ?

SOLANE. — Nous donnons notre sang à l'avenir.

TOUS (*religieusement*). — Nous le donnons.

LENOIR. — Même écrasés, nous triompherons encore ! Nous aurons accompli l'acte de lumière qui éclairera nos fils. Ils comprendront.

TOUS. — Nous donnons notre sang !

LIONEL. — Qu'il soit fait selon votre volonté. Désormais, il ne peut être question de reculer. Entre la société bourgeoise individualiste et féroce, celle des privilégiés et des loups, entre elle et nous, c'est un duel implacable. (*Il crie*). Il nous faut le triomphe ou la mort. (*Applaudissements*). Soyons prompts. Organisons-nous. Les chemins de fer seront remis en exploitation. La vie tout entière doit reprendre. Des délégués partiront en province pour l'organisation du travail et des subsistances et pour la destruction systématique de tout ce qui peut assurer le maintien de la propriété individuelle. Tout est à tous, pour tous, par tous. Qu'on ne l'oublie pas. Si nous sommes prompts, si la masse des hésitants voit qu'elle peut vivre et vivre mieux, tous les efforts de la réaction échoueront. Ce ne seront plus quelques avancés qui se lèveront contre elle. Mais le peuple tout entier, le peuple enfin sortant du

sommeil séculaire regardant monter dans le ciel l'astre éclatant, et criant : Je veux aussi qu'il m'éclaire.

Les carnassiers du capitalisme ont fait de la société bourgeoise un gigantesque charnier. Tout s'écroule ! Tout se corrompt ! Tout se pourrit ! Réjouissons-nous. C'est dans la pourriture des humus accumulés par les siècles de destruction que germent les meilleures moissons. C'est de la putréfaction, du désordre bourgeois que surgira l'ordre nouveau où l'homme grandira et vivra parmi ses frères les hommes dont il aura chassé les loups. (*Applaudissements*). Aujourd'hui ! Demain ! Plus tard ! Qu'importe ! L'heure doit venir. Elle vient ! O ! Beauté ! Justice ! Amour ! Tendresse ! Vous, les porte-paroles, vous les annonciateurs du jour de joie qui se lève, accourez tous à notre appel et montrez à ceux qui hésitent encore dans la demi-lumière de l'aube quelle est la route et où est la clarté. Quant à nous, c'est d'un pas sûr que nous irons au-devant d'elle. (*Applaudissements*).

(A ce moment, derrière les vitres, on voit le soleil qui se lève. Depuis un instant, un homme debout sur une chaise à gauche, les yeux tournés vers le port, a regardé avec une grande attention. Il a fait monter sur des chaises, auprès de lui, ses voisins les plus immédiats et tous regardent dans la direction que son bras indique. Ces hommes observent le plus grand silence. Ils n'ont pas applaudi).

LIONEL (*reprenant après les applaudissements, avec une passion communicative*). — Et tenez, mes frères ! voici le jour qui se lève. (*Tous se tournent vers les vitres*). A l'heure où notre volonté s'affirme, n'est-ce pas comme la promesse d'une lumière nouvelle que la nature semble nous apporter ? (*Il écarte les bras dans un grand geste d'accueil. Il est inspiré*). Puisses-tu, soleil...

L'HOMME (*qui regardait, criant d'une voix pleine d'inquiétude*). — Il y a des cuirassés dans le port. (*Lionel s'arrête interdit et regarde autour de lui comme un homme qui s'éveille et comprend mal*). Six cuirassés. Nous les voyons qui surgissent du brouillard. Ils avancent.

CEUX QUI SONT AUPRÈS DE LUI. — Oui, oui.

(La foule se porte en masse devant les vitres, au milieu d'un silence très angoissant).

L'HOMME (*se penchant à gauche*). — Il doit y en avoir d'autres déjà à quai... Il me semble voir quelque chose vers l'amirauté.

DES VOIX. — C'est l'étranger. C'est l'étranger.

(Lionel a sauté à terre et est venu auprès des hommes sur les chaises).

LENOIR. — Que vous disais-je, il y a un instant ? Nous nous sommes laissé surprendre. Il est trop tard.

UN HOMME (*entrant en courant*). — Les agressions contre les étrangers se multiplient. Les patrouilles sont impuissantes. On met le feu aux ambassades.

UN AUTRE QUI LE SUIT. — On vient d'assassiner le Consul de La Moragne et toute sa famille.

(Cette nouvelle plonge la foule dans la consternation).

MOSELBERG (*rentrant, accompagné de ses deux acolytes. Il est un peu ivre*). — Vous nous avez promis l'âge d'or. On vous apporte l'âge du plomb. Jobards et Cie !

VOIX. — A la porte ! A la porte !

LIONEL. — Laissez-le parler. Explique-toi. Que sais-tu ?

MOSELBERG. — Je sais que vous êtes cuits, comme des poires que vous êtes. (*Murmures*). Le papa Dureau, d'accord avec les capitalistes et MM. les libéraux nouvellement convertis au pouvoir, fait organiser le massacre des étrangers pour justifier l'intervention des troupes étrangères. Et les troupes étrangères, savez-vous ce qu'elles viennent faire ici ? Elles viennent écraser la révolution et sauver le capitalisme, car, sachez-le, la révolution a permis au capitalisme international, au « Cosmos », de faire un coup pharamineux. (*Protestations*). Ah ! je ne vous accuse pas de complicité. Vous n'y avez rien vu.

Quand le peuple affolé assiégea la Caisse d'épargne et que celle-ci impuissante à rembourser appela à la rescousse le gouvernement, que se passa-t-il ? Le gouvernement, lui non plus, ne pouvait payer. Il écoula d'abord ses fonds de magasin, bons du Trésor, valeurs d'Etat, émission forcée des billets de banque. Mais tout cela ne satisfaisait pas le peuple, car des bouts de papier ne pouvaient donner de quoi manger et les commerçants méfiants refusaient de faire le change. Le peuple de partout réclamait ses

quatre sous. Comment le satisfaire ? L'heure devenait tragique. On vit alors s'accomplir un miracle. Une banque, Malentoit et Cie, offrit subitement au peuple de l'or contre les valeurs qu'il avait reçues, mais naturellement on ne donna que la moitié de la valeur représentée par les papiers. Il valait mieux, n'est-ce pas, se faire voler la moitié de son avoir que de se faire tout chiper, c'est ce que se dit Populo ! Et la banque Malentoit arrêta le cataclysme. Mais, je vous le demande, d'où venait l'or, la gigantesque provision d'or que cette banque déversa en quelques heures sur notre sol. (*Montrant les cuirassés*). Si je ne l'avais pas su, la vue des cuirassés me l'apprendrait. Toute la Sainte-Finance, attirée par un bon coup, a marché derrière Malentoit qui n'était qu'un homme de paille. Comprenez-vous. Les fonds engagés par « Le Cosmos » dans cette petite affaire vont doubler si l'ordre bourgeois se rétablit, si le gouvernement reconnaît et maintient sa dette, si de nouveaux impôts et des emprunts viennent te saigner, ô Populo ! Il faut que tu rendes avec usure les quatre sous que tu as touchés, parce qu'il est nécessaire que la Sainte-Finance s'engraisse. (*Criant*). Les cuirassés viennent ici sauver l'or du « Cosmos ».

O peuple ! Eternelle dupe ! Tu vis dans les nuages. Tu poursuis des ennemis imaginaires. Tu combats des moulins à vent... Tu n'as qu'un ennemi : la Finance. Tu ne le vois pas et il t'étrangle... Vous êtes des enfants ? (*Il éclate de rire*). L'âge d'or, vous nous avez promis l'âge d'or. Non, mes petits : l'âge de l'or ! Oui et de l'or... dure... Oui.

Maintenant, nous n'avons plus, vous et moi, qu'à crever. Moi, je m'en fous. Et vous !... Ça vous va-t-il ? (*Le silence est absolu. Il regarde autour de lui*). Ah ! ah ! ah ! Voilà une expropriation que vous n'aviez pas prévue.

Un homme (*entrant essoufflé*). — Des troupes débarquent des cuirassés étrangers au bassin de l'Amirauté. Elles semblent connaître tous les points où se tiennent nos réunions... Il y en a sur mes talons.

Lionel. — Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas parmi ces soldats des frères.

MOSELBERG (*chantant ironiquement*). — Frère Jacques ! dormez-vous !

(Huées. Sifflets. Il hausse les épaules).

LIONEL. — Les soldats étrangers sont comme nous des fils du peuple. Ils ne voudront pas nous égorger.

UNE VOIX. — Aux troupes !

UNE 2e VOIX. — Abordons-les !

UNE 3e VOIX. — Fraternisons !

DES VOIX NOMBREUSES. — Oui ! oui ! Aux soldats ! Aux soldats !

(Il y a un mouvement vers la porte).

LIONEL (*descendant et se jetant à la tête. Dureau est auprès de lui*). — En avant ! Camarades ! Pour la fraternité !

(On entonne *L'Internationale*. On lève les crosses en l'air. On sort en masse).

MOSELBERG (*au boucher et au bossu, quand tous sont à peu près sortis*). — Aujourd'hui, demain ou plus tard, c'est toujours la même chose. Sommes-nous prêts ?... Oui ! Allons-y ! (*Il fait signe au boucher*). Ici, mon pur sang ! A cheval ! Comme un empereur ! (*Il grimpe sur les épaules du boucher*). — En avant, les couillards !

Et zip
Et zoup, etc.

(Ils sortent tous les trois. Il ne reste plus à gauche, attablés et tremblants, que le groupe des parasites.

On entend dehors le chant de la foule, puis, soudain, une fusillade. Il y a un court silence. Les parasites se sont levés en tremblant. Puis le chant reprend. Mais il est moins fourni. On sent que beaucoup de voix ont dû se taire.

Seconde fusillade. Même jeu. Le chant diminue encore. La terreur des parasites s'accentue.

Troisième fusillade. Quelques voix seulement reprennent, dont celle d'une femme.

Quatrième fusillade. Le silence est un peu plus long, puis seule la voix de la femme reprend.

A ce moment, la porte du fond à droite s'ouvre. Deux gamins surgissent).

LE PLUS GRAND AUX PARASITES. — Où sont-ils ? Dites ? Où sont-ils ? Papa était du nombre ?

(On ne lui répond pas).

LE PLUS PETIT (*criant*). -- Papa ! Papa !

LE PLUS GRAND (*lui étreignant l'épaule*). — Ecoute ! Tais-toi.

(On entend monter, claire, limpide, ailée, vibrante, la voix de la femme chantant *L'Internationale*. Coup de feu... Silence...

Les deux petits frémissent, puis, spontanément, d'un élan de leurs petites âmes généreuses et passionnées, ils entonnent de toutes leurs forces la grande hymne populaire).

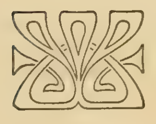
LES PARASITES (*se précipitant sur eux*). — Silence, les gosses ! Vous allez nous faire tuer.

LE PLUS PETIT (*criant pendant que son frère chante*). — Lâches ! Lâches !

(Il leur crache à la face. On entend à l'extérieur un commandement, un bruit de pas. Les parasites affolés battent en retraite par la porte du fond à droite, précipitamment.

Les deux gosses, indifférents à tout, serrés l'un contre l'autre, poussent frénétiquement leur chant, comme s'ils voulaient affirmer leur foi en la croyance que la défaite d'aujourd'hui sera la victoire demain).

RIDEAU.





UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 26 07 04 004 1